MERCVRE DE FRANCE

PIERRE JEAN JOUVE • Poèmes de circonstance

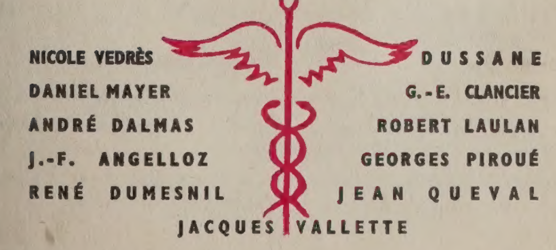
F. DES LIGNERIS • Le Vieux

MICHEL MARTIN • Amicale lagune

RUNO DE PANAFIEU • Temps mêlés

ESSAIS
de
RLO FRANÇOIS — HUBERT JUIN — ROBERT BARROUX
JÉROME PEIGNOT — PAUL ARNOLD
sur
Tristan et Yseut — Casanova
Sébastien Mercier — Maine de Biran — Nietzsche

MERCVRIALE



NICOLE VEDRÈS — DUSSANE
DANIEL MAYER — G.-E. CLANCIER
ANDRÉ DALMAS — ROBERT LAULAN
J.-F. ANGELLOZ — GEORGES PIROUÉ
RENÉ DUMESNIL — JEAN QUEVAL
JACQUES VALLETTE

1160 Avril 1960

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : SAMUEL S. DE SACY

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de trente francs en timbres.

Correspondants du Mercure *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger, on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles.

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), : Éditions Françaises d'Amsterdam Herengracht, 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive) : Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne.

PIERRE JEAN JOUVE

Poèmes de circonstance

A ANNIE DUCAUX

e théâtre à mes yeux brille comme de l'or
entation coupable et la femme au théâtre
arlant dans une lèvre à l'ovale sacré
le semble prononcer des paroles plus hautes

être comme vivantes de carnation
n avant de leur forme et dans la salle même
ont l'obscur est troublé par l'amère onction
'une bouche de femme entourant le phonème;

ue la noblesse habite rouge les grands jours
u costume, est aussi consolation douce
la mort, et qu'ainsi le verbe pour l'amour
u tragique solaire ait lié votre face;

Par le fol éblouissement d'une crinière
Peu d'hommes ont tremblé de simple passion :
Cachant jusqu'à l'enfance de vos larmes
Demeurez de beauté et de contrition.

PHÈDRE

Madame
quand tournant vers nous ce regard d'or
Vous parlez par un son contralto de syllabes
Permettez à l'image belle de former
Le déchirement vrai du monstre de la fable :

Une femme éternelle et qui dénude bas
Le réseau de l'instinct sous la phrase princière
Pire encore, et la phrase déroulant l'éclat
D'un spectre de douleur aux formes de lumière.

★

Parfois sur une femme règne la beauté
Qui fait fuir le désir. Alors, Esprit sans tache,
Tu l'entoures d'esprit, de propre majesté;
Attendrissement fort, tu la vois et l'embrasses

D'harmonie étonnée en des symboles vieux;
Tu lui prêtes vertu de cœur d'après ses signes
L'œil et le corail durs, le toit doux des cheveux,
La démarche pudique et la stature insigne.

MISÉRABLE

« Misérable! » elle a dit, de cette noble voix
De cette bouche peinte articulant l'inceste
Peignant l'égarement : ses cheveux de soleil
Effrayants et gravant la douleur de sa face;

Le désir aux folies encor joint et partout
La puissance d'un crime approchant de son être :
Misérable était bien l'inéluctable tout
De ce somptueux rouge et cette belle tête

Misérable était la parole en majesté
Toutes digues rompues autour de la Beauté.

SCÈNE DE LA MORT

Dans un mince intervalle de carton et d'or
Elle arrivait : objet de charme étrange et pâleur ivre
Sous les feux, la figure d'enfance et plus vive,
Cramoisie et profonde en plis et en décor,

Soudaine, égarée et fautive, et tout ensemble
Discours et jeu, venant mourir par le poison,
« Elle expire seigneur » ayant tout dit, et fond
Renversée en arrière à la beauté défunte.

Plusieurs fois je te vis périr, ton propre enjeu
De féroce combat entre désir et haine;
Et frémissant du vrai, luttant contre l'image
Je retenais mon souffle quelque part aux cieux.

FRANÇOISE DES LIGNERIS

Le vieux

Sur les choses sans différence apparut, infiniment légère, signe à peine inquiétant encore d'une présence, une tache blonde. Pour la circonscrire, l'entourer d'objets limitrophes, pour l'appeler à la vie en la nommant, il faudrait un trop grand effort. La tache blonde n'est pas tout à fait oubliée. Elle existe à la manière d'une dispersion de soi-même au sein d'une confusion paisible où rien ne se sépare tout à fait, où les consciences atténuées et sommeillantes s'engluent dans les choses affranchies de l'ordre du temps, dans une confusion bienheureuse exempte de souvenirs et de langage où il est bon de se laisser dériver peu à peu, comme dans un milieu de saison en saison plus propice et plus familier.

Une voix sans grâce, précise comme une grêle de cailloux, le rassemble, le sépare presque avec douleur de ce journal qu'il ne lisait pas, des bouteilles et de la verrerie du comptoir que fait maintenant briller la tache de soleil.

— Alors, papa, il est fini ce petit somme?

Un somme! La pauvre idiote! Il hausse les épaules et il a l'impression de soulever deux montagnes sensibles et lourdes. Mais il ne s'irrite pas au fond de lui. Sa colère n'est qu'en surface. Il ferait beau voir que cette Joséphine, plus stupide qu'une brebis, plus désagréable à voir, si c'est possible, que ne l'était feu sa pauvre mère, lui

fasse dépenser ses forces en colère. Son pouce massif désigne le sol.

— Mes pieds, ordonne-t-il.

Elle s'agenouilla sans rechigner. Il sentit sur ses pieds immobiles, dont la masse pesante lui inspirait un sentiment d'orgueil intime, s'affairer les mains de sa fille aînée. Elle dut s'y reprendre à plusieurs fois, car il faisait exprès de rester fermement appuyé au sol, raide et lourd, et il la sentait s'énerver sans oser rien dire, rendue maladroite par la peur d'une injure ou d'une moquerie. Il savait fort bien que les liens de l'espadrille avaient glissé sous la semelle. Quand le jeu eut fini de l'amuser, il laissa Joséphine soulever l'un après l'autre ses pieds massifs pour qu'elle puisse rassembler les liens de la chaussure et les nouer solidement au-dessus du cou-de-pied. Elle se redressa, le nez et les joues enflammés d'une vilaine chaleur. Il pensa : c'est le sang qui commence à la travailler. Levant le pouce vers sa figure, il déclara avec son habituelle économie de gestes et de paroles :

— Ma barbe.

— Ah bon!... Vous voulez que... maintenant...

Il était visible qu'elle avait autre chose à faire, n'importe quoi, du ménage, la soupe à tremper. Eh bien, tout cela attendrait. Son poil blanc et dur ne le gênait pas, il éprouvait même de la satisfaction à se piquer le dos de la main en le passant sur ses fortes joues pendantes. Il l'aimait, son poil, ou, du moins, il n'avait rien contre lui. Mais il importait de soumettre Joséphine. Celle-ci fermait la porte du débit. Quand elle revint, le verrou tiré, elle était jaunâtre sous ses cheveux noirs ébouriffés et elle faisait une grimace laide, celle d'une vieille brebis sous le sabot du bêlier. Depuis son veuvage, c'est elle qui s'occupait de son père et du débit. « Il a bien fait de passer, celui-là », songea-t-il en évoquant son gendre.

Joséphine a disposé sur le comptoir le bol d'eau tiède, le savon, un vieux couteau à barbe. Elle commence à

enduire de mousse le visage de son père qui prend soin de garder la tête immobile et raide. C'est elle qui doit se courber, s'agiter de droite, de gauche, ordonner ses mouvements selon l'attitude de cette majestueuse et rigide face savonnée. La lèvre inférieure de Joséphine avance en bénitier, remue et frémit tandis que, d'une main assez adroite mais que la crainte limite et paralyse, elle promène la vieille lame sur le visage paternel. Il la voit de trop près. Sa bouche, qu'elle garde entrouverte, lui rappelle un coin de pinède qui avait brûlé et où pointaient sans ordre des troncs noircis et mutilés. Il refoule son agacement. Joséphine a raison d'être comme elle est. Il n'y a pas de danger qu'elle perde du temps et de l'argent à se friser et à se pommader et la conscience de sa laideur la maintient dans un état d'humilité et de soumission. Une femme bien commode, forte comme une bête, sans nervosité, sans saute d'humeur... Il ne tressaille même pas quand une petite brûlure fugace l'avertit que Joséphine vient de l'entamer. Il s'amuse au fond de lui de l'affolement avec lequel celle-ci tamponne la menue blessure, de ses regards clignotants et apeurés, satisfait de la leçon d'humilité que puise sa fille dans cette maladresse qu'il dédaigne de relever. Maintenant la présence de Joséphine lui pèse.

— Dépêche-toi, allons, ordonne-t-il.

Lorsqu'elle eut quitté la salle, il déplia son journal, se proposant de relire la page des spectacles et des sports du Sud-Ouest. La tache de soleil avait grossi, elle l'enveloppait de sa tiédeur et d'éclats de cristal, elle s'insinuait sur le haut du journal. Le monde était en ordre, séparé et catalogué, ici la tache de soleil, là les verres, les bouteilles, là, assis devant le comptoir, lui-même.

Quelqu'un vient d'entrer par la porte que Joséphine, à cause du beau temps, a laissée ouverte. Un pas approche, menu, retenu : c'est une femme. Il est sûr qu'elle veut des timbres. Ces effrontées qui viennent pour les

pale male ou les balto ne sont pas attifées avant midi. Des timbres! Peuh! Il reste le nez sur son journal. Il se sent massif et paisible comme une montagne.

Le pas s'arrête. La tache de soleil s'est affacée. Une voix asexuée susurre :

— Voulez-vous me donner deux timbres, des timbres à vingt-cinq francs?

Jamais il ne regarde les clients. Il ne daigne bouger que lorsqu'il s'agit du curé (pas du vicaire!) ou, à la rigueur, des connaissances de son fils, celui qui vaut si cher parce qu'il est devenu une grande vedette de cinéma. Il reste là, immobile, le nez perpendiculaire au journal, à cette quatrième page des spectacles et des sports où aujourd'hui ces imbéciles ne parlent pas de son fils. Le carton où sont rangés les timbres se trouve à droite, à portée de sa main. Il ferait beau voir qu'il se dérange pour deux timbres!

— Joséphine!

— Qu'est-ce que c'est? crie-t-elle au loin.

Sans répondre, il continue à lire le journal, qui ne parle pas de son fils, et dont les phrases à peine lues se défont, dédaignées, bonnes au rebut.

Joséphine a donné les timbres. Il y a sur le comptoir un menu bruit de monnaie puis le pas pressé de Joséphine vers la porte. La tache de soleil est toujours éteinte.

— Je voulais vous demander, reprend la voix, cette voix un peu fascinée mais qui veut rester sur son quant à soi — un mince filet de miel qui poisse les nerfs — parce que vous, monsieur Labat, n'est-ce pas, vous connaissez tout le monde au village, je voulais vous demander si vous pourriez m'indiquer un plombier. Moi, depuis que mon vieux Beignat qui avait installé toutes mes tuyauteries est mort...

Il se dit : c'est une « grosse ». Elle est en villégiature. Il faut lui envoyer le cousin, Miguel Labat, celui qui ne sait rien que fabriquer des gosses. Il lève les yeux. Devant

lui se trouve une forme sans existence, sans épaisseur, qui se croit là, avec sa sotte perruque grise ondulée comme celle d'une vieille poupée, mais qui en réalité n'a plus de place nulle part, que le temps a oubliée devant le comptoir comme la marée une poignée d'algues.

— Quel nom? grommelle-t-il.

— Mme Sauvet, dit-elle en fronçant la bouche comme si maintenant elle suçait une figue.

Elle s'enhardit, elle a l'air apprivoisée, presque câline, elle voudrait l'intéresser, l'engluer, elle serait fière (ou peut-être seulement se sentirait-elle plus vivante) si elle obtenait de lui un signe, un clin d'œil, un peu mieux, un peu davantage que n'obtiennent les autres. La sotte! Si elle avait quarante ans de moins et l'une de ces frimousses à faire damner qu'on voit sur *Paris-Match,* il engagerait conversation, histoire de pouvoir la regarder plus longtemps, cela lui ferait du bien partout et il aurait quelque chose à raconter au curé pour sa confession de samedi prochain. Mais elle se prend pour quoi, à son âge? Elle sourit de ce sourire triste qu'ont les femmes vieillissantes qui ne pensent qu'à elles.

— Mon mari, vous savez, c'est Albert Sauvet, qui a des usines d'espadrilles à Hasparren.

— Albert Sauvet ...répète-t-il en écho.

Il a l'impression de descendre un escalier mal éclairé qui n'en finit pas, il se presse, il galope derrière une proie qu'il devine à peine d'abord, à travers l'ombre, qui se laisse approcher, qu'il voit presque, qu'il tient enfin à bras le corps.

— Sauvet, sauvé! déclare-t-il d'un ton de triomphe. Il lève l'index, le pointe vers elle qui recule interdite et répète, cette fois avec sévérité :

— Sauvet, sauvé!

— Que voulez-vous dire? demande la femme interloquée.

— Cinq francs, reprend-il. Et il se sent une grande

fureur, comme un vent de Sud, monter de ses assises, l'emplir, tempêter en lui. Vous me devez cinq francs.

— Mon Dieu, dit Mme Sauvet aigre-douce, mon mari aura peut-être oublié, fait une erreur. Tout le monde peut se tromper.

— Sauvet, sauvé! hurle le vieux implacable. Il me devait cinq francs. Pour une course à dot de mulet. Cinq francs!

— Je vais vous les donner, ne vous énervez donc pas, dit la dame, la main, le nez, le menton happés par l'orifice béant du sac à main.

— Cinq francs, avant 1914, précise-t-il. Pour la course à dos de mulet. Sauvet sauvé sans payer.

Depuis 1914, les peuples, les gens, les monnaies ont changé, il le sait bien. Mais lui s'est arrêté. Il n'a rien à faire avec les transformations des monnaies des gens ou des peuples. Cinq francs, c'était cinq francs. Il pensa à son fils, le jeune premier, et son sang, lentement, majestueusement charria des ruisseaux d'or. Peuh! Cinq francs...

— Gardez-les! ordonna-t-il en indiquant la porte à l'ombre importune.

Sauvet, sauvé. L'analogie entre les deux mots qui, jadis, l'avait frappé comme une mauvaise plaisanterie du sort, l'aide à retrouver, pour une possession précaire, incomplète, certains instants de sa vie. Son pied ferme comme celui des mulets suit l'extrême bord du sentier à flanc de montagne. Temps ou saisons, il connaît le soleil dur, les vents déchaînés, les brouillardss, les grandes ombres froides des ciels de neige. Quelquefois, très haut, tournoient de petits aigles... Il marche, aiguillonné par sa faim de loup qu'il traîne depuis l'enfance et, le soir, par son besoin aussi pressant que sa faim de sa Louise. Il s'en va dans l'odeur des mulets qui obéissent bien et cette tiédeur blonde sur sa main, immobile devant lui comme une grosse pomme de terre, lui rappelle le goût de vivre

qu'il avait, certains matins plus doux que sa Louise de vingt ans. Eté ou hiver, il se lève avant le jour mais après que sa Louise lui ait réchauffé le café et nettoyé ses chaussures. Chaque soir, il fait l'amour à sa Louise qu'il bat méthodiquement une fois au moins par semaine. Au printemps, il fauche son bout de champ au clair de lune parce que le temps lui manque et que ce n'est pas prudent de laisser une femme avec une faux, il arriverait malheur à la faux. Quand il est à la maison, personne n'ose parler fort...

C'est épuisant de suivre les faits et gestes de ce garçon plein de sève, de forces à revendre, qu'il était et dont tous les appétits comblés se sont sur le tard épanouis en graisse. Il est satisfait de se retrouver, calme et pesant, montagne de chair, devant ce journal. Ce n'est pas l'heure encore où viennent les gens : ils sont à leur travail. S'il s'ennuyait, il appellerait Joséphine pour qu'elle lui verse son eau de Vittel ou qu'elle lui apporte un mouchoir. Il ne s'ennuie pas. Les lignes du journal existent encore, puis s'atrophient, s'effritent, ainsi que les mots, les lettres, les rares images qui naissent par derrière. Le monde peu à peu se dégage de ses cloisonnements, de ses différences factices. Le monde n'est plus seulement le vieux Labat. Il n'y a plus seulement le vieux Labat en face de choses qu'il s'épuise à faire vivre... Il est un peu la substance bonne et chaude de la tache de soleil, l'ardeur des alcools de couleur, il est aussi l'accueil des chaises, des tables du débit, veuves d'une présence, il est cette odeur de la maison qui est aussi celle de sa Louise. Joséphine entrera tout à l'heure, lui demandera — car elle bêle tout de travers — s'il a fait un somme. Elle ne comprend rien. Et son père, avare comme il est devenu, non seulement d'argent, mais de gestes et de paroles, ne condescendrait pas, même s'il connaissait les mots qui rendraient concevables de telles choses à l'esprit opaque de Joséphine, à lui expliquer qu'en se séparant de plus en plus de son

apparence et de son histoire, il entreprend, le temps venu, le paisible travail de sa mort.

Jour de fête. Apothéose. Le dernier grand film de José Vermont passe dans la salle paroissiale. Il est là, lui, le père, au premier rang, énorme, ses lourdes cuisses écartées, déferlant de toute sa masse dans le fauteuil de peluche rouge préparé à son intention, à côté de celui du curé (et il a examiné l'autre fauteuil, en entrant, pour voir s'il n'était pas plus grand ou plus neuf : c'est lui le héros de cette cérémonie, après tout, José Vermont n'est que son fils). Il ne regarde personne, le bourdonnement, le piétinement, les bruits de chaise qui n'arrêtent pas derrière lui et qui l'avertissent que la salle se remplit ne font que l'agacer. Les gens devraient une fois pour toutes rester chez eux. Leur présence l'insupporte. Quant au film, il l'ennuie d'avance. Comment pourrait-il s'intéresser à de telles sottises? Tout de même il lui plaît que ce qu'il appelle « le sobriquet » du petit soit sur les affiches et que lui-même se trouve placé dans un fauteuil qui ressemble à un trône rouge.

Bien calé par sa graisse, défendu des chocs extérieurs par une armure de bourrelets, il s'apprêtait à somnoler en tâchant de reconnaître le petit, sur l'écran, au cours de la sotte histoire qui allait se dérouler. Il eut un bâillement sonore, qu'il ne chercha nullement à étouffer et il s'arrêta net, comme pris de court, la bouche encore ouverte.

Sans qu'il s'y attende vient d'apparaître sur l'écran la vieille ferme qu'il habitait au moment de son mariage, sur la colline, entre Ascain et Saint-Pé. Le curé se penche de son côté et lui explique quelque chose. « Quoi donc? » demande-t-il offusqué. L'autre parle plus fort. Les gens ne sont pas intelligents, tant pis pour eux. Il n'est pas sourd, il entend très bien le son des paroles mais de plus

en plus elles lui paraissent vides comme un bruit de marée. C'est leur sens, ou plutôt leur concordance avec sa situation à lui qui lui échappe toujours. Voilà maintenant la photo de son mariage. Il ne se reconnaît plus. Maigre, dur, sauvage, il est beau comme sont les loups. Il sourit parce qu'il se rend compte aujourd'hui seulement, à la vue de cette photo agrandie, à quel point sa Louise était bouleversée et honteuse de ne pas avoir mérité la robe blanche et de réaliser la prophétie du curé, mort aujourd'hui, qui l'avait chassée des enfants de Marie parce qu'il faisait déjà tout ce qu'il voulait d'elle, lui Pierre Labat, et qui lui avait prédit ce jour de honte : « Toi, tu feras un mariage en petit ballon. » Il voudrait que ces idiots n'aillent pas aussi vite. Elle avait de la chair alors, sa Louise, ce n'était pas comme à la fin de sa vie où elle ressemblait à une volaille à moitié plumée, (il n'osait plus prendre son gourdin pour taper dessus à cause du bruit désagréable que faisaient les coups sur les os.) Il a enfin compris, grâce au curé qui s'obstine à crier, qu'on a organisé une petite rétrospective de l'enfance de José Vermont, de son vrai nom Joseph Labat, puisque c'est un enfant de la paroisse...

— Plus doucement, grogne-t-il tout fort. Je ne peux pas voir.

Il s'en soucie peu des explications, des boniments. Ce qu'il veut...

Il répète d'une voix encolérée, qui domine et dissipe tous les bruits :

— Plus doucement, je dis !

Le curé s'agite, se retourne, parle à voix basse. Un maigre séminariste accourt puis disparaît en trois coups d'aile noire. Le spectacle s'interrompt. Voilà de nouveau la vieille ferme. Une ruine mais on y était bien. Une pièce de linge sèche à la fenêtre de la chambre au-dessus de l'étable. C'est la vache qui était le plus grandement logée. La bonne bête! Il sourit attendri. Il reconnaît l'arbre où

il attachait les enfants, pour les corriger, tout comme les jeunes « potioks » de la Rhune qu'on lui demandait de dresser. Soudain il reçoit comme un coup de poing dans l'estomac. Sur l'écran viennent d'apparaître, grandeur nature, trois visages, ceux des aînés qui sont morts : Pascaline, Jean-Pierre, Baptiste. Pascaline le regarde de ses yeux opaques, immenses, qui n'expriment rien, ses yeux qui se fixaient sur lui autrefois comme s'ils ne voyaient pas, comme s'ils n'avaient pas peur (pourtant il se rappelle le tremblement qui agitait quelquefois son chétif corps d'avorton). Le souvenir lui revient de son sarrau noir, de ses jambes blafardes, frêles et fragiles comme les tiges de certains champignons. Il l'aimait bien, c'était son aînée mais il fallait la dresser et il ne lui passait rien. Un oubli, un verre cassé, un retard, il la collait contre l'arbre et tapait. A la fin, elle ne criait presque plus, elle avait appris à supporter, et puis, elle se formait, elle devenait raisonnable, une vraie petite femme, il ne l'aurait presque plus touchée si elle ne s'était pas avisée de faire la difficile : il fallait bien la corriger pour l'obliger à manger les pois chiches ou les choux au lard de midi, la bonne garbure du soir. Un jour, elle avait huit ans, peut-être neuf, il l'avait comme d'habitude envoyé chercher l'eau, en bas, à la source. Elle avait mis un temps incroyable à chercher cette eau et il la guettait le fouet dont il se servait pour les mulets à la main, tandis que la mère criait parce qu'elle avait besoin d'eau et il pensait, furieux, que la petite s'amusait en chemin et qu'il lui prouverait une bonne fois que, chez lui, les enfants ne font pas ce qu'ils veulent.

Il l'avait vue revenir sur le sentier bordé d'ajoncs, sans se presser, comme si elle n'avait pas aperçu le fouet, ses yeux grand ouverts fixés devant elle ne semblaient rien voir, elle avait l'air de marcher comme une somnambule au milieu de son sommeil, quelque chose d'insolite, d'aérien, peut-être l'ombre d'un sourire (et il n'en croyait

pas ses yeux) s'était posé sur ce petit visage de nuage et de brume qui semblait flotter, sans chair, sans poids, au-dessus des ajoncs. Cette enfant, cette Pascaline qu'il revoit maintenant, n'est plus la petite coupable qui a traîné en chemin, peut-être parce qu'elle avait fait des rencontres, celle d'un oiseau dont elle avait compris le langage ou d'un crapaud qu'elle avait voulu consoler d'être laid et vieux, peut-être parce qu'elle s'était pris le pied dans une racine et qu'elle avait pleuré devant l'eau répandue et son genou écorché, peut-être parce que, s'apercevant qu'elle n'avait plus de force et sachant la grande colère qui l'attendait, elle avait connu toute seule dans ce soir calme, devant cette eau verte de cresson et l'étendue solennelle des champs, des arbres, des collines, qu'elle avait d'abord requis de lui porter secours, parce qu'elle avait connu avant le temps le délaissement sans remède des hommes. Cette enfant, cette Pascaline n'est plus cette petite coupable qui avait écouté l'oiseau, pleuré sur une écorchure ou désespéré devant un monde vide. Elle a ressuscité en lui et, à mesure qu'il y regarde mieux, il voit ce petit visage s'avancer vers lui au-dessus des ajoncs non plus à la manière hésitante et incertaine d'un flocon de brume ou d'une plume de nuage mais avec la jeune majesté d'une aurore. Peu de jours après. elle était morte et lui, qui l'a fait ressusciter en lui, ne s'attarde pas à cette stupeur qu'il avait ressentie jusqu'au fond des os lorsque, revenant du travail, il avait vu la maison envahie de parents, de bonnes gens et, dans la chambre, Pascaline froide et raide sur son lit.

L'année suivante, ce fut le tour de Jean-Marie qui était mort d'une éruption dans la figure. Après, Baptiste avait pris de mauvaises couleurs, on aurait dit un vieillard. C'était un sournois et les corrections n'y changeaient pas grand chose. La mère avait voulu voir un docteur, c'était une idée de femme, stupide puisque l'enfant était mort huit jours après à l'hôpital. S'il était resté à la

ferme, au bon air, il n'y a pas de doute qu'il s'en serait tiré. Mieux valait, tout compte fait, qu'il soit mort. C'était un fainéant qui n'aurait rien fait de bon. Maintenant, on montrait les autres enfants, ceux qui avaient vécu et tout ce tas d'idiots applaudissait. Joséphine (il ne la voyait que de trop), Maria qui s'était mariée et établie comme couturière, Vicenta devenue bonne sœur et Joseph, autrement dit José Vermont, le tardillon. Ceux-là, il ne les avait plus guère battus; quand il lui arrivait d'attacher l'un d'entre eux à l'arbre, il pensait un peu à Pascaline, il la revoyait ce soir où il l'avait corrigée à cause de son retard et du seau vide, il se rappelait sa propre surprise lorsqu'il l'avait vue s'affaisser, ses petites griffes ourlées de noir qui d'abord s'étaient incrustées dans l'arbre retournées vers les paumes, en dedans, comme celles d'une perdrix morte. Une espèce de regret lui venait et il se retournait contre sa Louise qu'il battait copieusement, furieux qu'elle n'ait pas su soigner la petite et l'empêcher de mourir.

Le curé se leva. Il jugeait bon d'ajouter quelques mots aux images édifiantes qu'on venait de voir. Il se réjouissait de ce que la fortune, sans doute une bénédiction du bon Dieu, soit venue récompenser les efforts d'une famille chrétienne, d'une famille du pays que chacun connaissait et estimait, qui n'avait pas eu des débuts faciles mais dont il tenait à saluer le chef, doyen du village, etc., etc.

Lui, le vieux, le laissait dire, immobile, dédaignant quand le curé se penchait vers lui, de s'incliner ou de répondre. Les curés, qu'ils parlent à confesse ou au sermon! Cela suffit. Il en avait assez de ces voix bavardes, de ces paroles vaines qui ne l'atteignaient pas, de ces regards qui le frôlaient, le caressaient vaguement et qui se demandaient perplexes : est-il encore dangereux? La grosse bête pourrait-elle faire peur encore? Se redresser, comprendre, rugir? Tous, ils avaient envie de l'approcher,

de l'apprivoiser avec la fausse douceur de leurs voix et de leurs sourires, de se glisser sous ses lourdes pattes pour voir s'il pouvait encore ruer. Il aurait eu envie d'être seul, Joséphine à portée de sa voix pour qu'il ne risquât pas de s'ennuyer, dans la salle du débit où il se déprenait doucement des apparences. Puis il songea tandis que devant lui se succédaient les sottes images du film, que le lendemain, comme chaque dimanche, il irait désherber la tombe de sa Louise et déposer un bouquet sur celle de Pascaline après la réunion des tertiaires de Saint-François dont il faisait partie.

MICHEL MARTIN

Amicale lagune

DEMAIN

Je n'aime pas la nuit c'est un grand hôpital
L'arbre comme un curé chante des oraisons
La lune est un scialytique éclairant le mal.
Mais nuit demain il y aura récréation.

Les toits rouillés viendront viander les bananiers
La cloche sonnera à la factorerie
Les femmes constellées d'indes verroteries
Passeront enfaîtées de leur pesant panier.

Le manœuvre revêtira son kilt en jute
L'agent arrivera avec son frotte-dents
Le paysan ira gréviste indépendant
Au volant des rosées brûler les champs hirsutes.

A l'ombre des rôniers la bienheureuse engeance
Trottinera sans bruit dans ses souliers de daim
Et le fou mataché passera baladin
Appelant la pitié murmurant l'ignorance.

MONTMARTRE AFRICAIN

Les chèvres portant bâts les canards coxalgiques
Les comptoirs négligés d'assortiments de traite
Les tailleurs les réparateurs de bicyclettes
Les importents vendant leurs souhaits nostalgiques.

Les vieilles décharnées lustrées comme un velours
Ecopant à la pipe un coin de leur coquille
La sortie de l'école avec ces grandes filles
Ayant passé déjà l'examen de l'amour.

Le duo souriant marchandes de bouillie
Chefs d'œuvre reliés dans des pagnes de fleurs
Petite canéphore emportant le bonheur
Et sur le tortillon le panier couleur lie.

La chorale d'oiseaux un buisson pour pupitre
Saluant de couplets un trio de danseuses
Aux seins ronds de magie aux mines amoureuses
Aux jambes pour lover et les bras comme élytres.

Le tata hébergant les griots les bohèmes
Les sans le sou la joie même lait même père
Les bananiers ployant croisant leurs cimeterres
O pays respectant la mort sans chrysanthème.

L'HOPITAL

Je me souviens la chambre en vieux banco chaulé
Ton lit parmi la crasse et l'odeur compliquée
De la lampe tempête et des soins appliqués
Parmi le souvenir et la fraternité.

Ton pagne de Goal Cost ton mouchoir pour la tête
Posés à ton chevet comme des feuilles mortes
La craie le déméloir et la pommade forte
Les photos de l'aimé comme des amulettes.

La couverture usée puant la naphtaline
Ton nez mouillé de sueur tes yeux muant leur tristesse
Tes cheveux en carrés encor luisant de graisse
Ta pommette catie comme une chamoisine.

Les hommes respiraient leur tabac anisé
Ta sœur chassait la mouche avec un éventoir
Les visiteurs parlaient de la danse du soir
Un ris sot éclatait comme un vitrail brisé.

La nuit recommençait sa complainte ancestrale
Un oiseau fredonnait sur l'aile d'un rônier
Une horloge égrenait son trousseau de geolier
Ta bouche avait aussi l'odeur de l'hôpital.

MONIQUE

Une autre vie des tourments des faiblesses
Un peu d'amour un peu de jalousie
Un peu d'argent un contrat de promesses
La terre rouge où croît la poésie.

Ton fin visage avec ses quatre entailles
Que tes ainés t'ont léguées au berceau
Pour t'embellir comme un nom comme un bail
Comme un pain cru quatre coups de ciseaux.

Ton petit cou que tu fardes de craie
Contre la sueur et pour me ressembler
Tes cheveux courts et recroquevillés
Ta lèvre épaisse et d'un bleu de florée.

Tes bras nerveux où je vais quand on cause
Qu'on s'unira que la vie sera douce
Tes reins cotis de cicatrices roses
Tes seins sautant comme des balles mousse.

Et ta maison contre le ravenale
Qui sent la sauce et le poisson séché
Toute serrée comme un confessionnal
Accueillante et bonne comme un péché.

BRUNO DE PANAFIEU

Temps mêlés

Le passage de la comète

Pourquoi les enfants naissent-ils plus tôt, et chaque jour avec un décalage de dix minutes sur le jour précédent? Le passage d'un météorite de taille importante, en apportant un correctif à l'attraction énorme, permet un sursaut à la population. Si les enfants croissent jamais, c'est au passage du météore, d'un coup leurs forces jaillissent sans contrainte. Ne jamais, quand la nouvelle est annoncée, laisser les enfants dans des endroits confinés, dans des vêtements trop courts, ils risqueraient l'étouffement, la mort par gonflement brut. Comme le phénomène, bien que régulier, se reproduisit à vingt-sept ans d'intervalle, malgré la gravité des circonstances, on oublie, le laisser-aller règne, les accidents sont nombreux. Peut-il en être autrement? Les inventions, tout ce qui est né depuis le dernier passage, rien de cela n'est à l'épreuve du fléau. Les haut-parleurs qui annoncent la nouvelle ne battent pas la campagne, — en ville, dans les quartiers bruyants, ils sont noyés dans le vacarme. On y pense soudain, on regarde le calendrier, il est trop tard, le météore est à l'horizon, sa vitesse est prodigieuse, a-t-on le temps de se déchausser, d'arracher ses vêtements, on se sent craquer de toute part.

Des accidents dans les mines, dans les soutes et les tuyaux. Les coquettes qui explosent dans leur corsets, gardés jusqu'au dernier moment. En dépit des précautions prises pour qu'aucun enfant ne soit conçu dans les mois qui précèdent, les drames que cela entraîne, les femmes se tordant de douleur, le ventre labouré, loin de tout secours, crevant le long des routes, les animaux, l'horreur de la nature devant un pareil spectacle, les poissons projetés des eaux, les oiseaux tombant des arbres et des toits, les plumes éparpillées, l'odeur nauséeuse du sang, des entrailles entrouvertes, fumant au soleil, la sève jaillissant aux extrémités des branches, le monstrueux développement des mouches et des insectes à vie courte, les bactéries, le mugissement des baleines, remontant les estuaires, bouchant les écluses et les ports avec la montée des eaux, le dérèglement des instruments de mesure, de tous les balanciers, l'explosion des ballons de gaz, des citernes, des raffineries et les incendies qu'ils provoquent, l'éclatement des vitres, de tous les locaux fermés, les enfants en bas-âge dont les dents percent avec violence, chez ceux dont la circulation est difficile, la rupture des vaisseaux, les tympans crevés, les yeux chassés des orbites, la cervelle pesant contre la boîte cranienne, l'abêtissement.

Ceux qui gouvernent la cité, condamnés à rester petits, s'enferment dans des globes, réussissent à rester lucides pour parer au plus pressé, mais en fait il est impossible de rien faire, les moyens manquent, et il n'est souvent pas assez de vingt-sept ans, le prochain passage de la comète, pour réparer le dommage qu'elle a causé.

Misère de la papauté

La déclaration tardait à venir, l'impatience sourdait par tous les pores, le danger semblait imminent quand, par le secours que le pape prête aux armées, un char

d'assaut de la première catégorie fonça sur l'assistance et évacua la salle. Le pape lui-même, qui n'aimait tremper dans les complots que du bout des doigts, se prélassait en limousine aux pourtours de la manifestation mais, par les soins de la troupe, les pourtours se firent plus vagues et le carrosse se trouva investi. La foule furieuse, frustrée dans sa passion du spectacle, n'aurait pas reconnu au premier abord la source de ses maux, si Alacté, reître rénégat qui avait servi le prince avec dévotion et malice jusqu'à son éviction, n'avait, dans le chatoyement des étoffes, reconnu l'anneau qu'il avait naguère tant de fois reluqué. Il frémit et, sentant son heure venue, sans oser s'adresser de plein fouet à son ancien maître distant, prit à parti les chevaux en ces termes :

« Oiseaux ailés que le sort prête aux grands dans leur course, alors que le progrès vous dédaigne, source de perpétuelles saletés et répugnances, digne socle dans votre pourriture de ceux qui vous ont nommés, veuillez jeter une oreille compatissante sur un homme dans la force de l'âge mais dont l'esprit est fragile et qu'un rien pousse au pire. » Il reprend son souffle un instant et enchaîne sur les malheurs de la guerre, la peur des armes et la tristesse de sa condition : « O coursiers! Vous n'êtes que poussier à la tête des combats, mais si vous êtes poussière et ordure, le vice est à l'intérieur. » Et ce disant il lorgnait l'intérieur du carrosse, pour laisser entendre qu'il fallait le prendre à demi-mot.

La foule avait rompu son élan, les chevaux ne daignaient pas répondre, alors, pour ne pas laisser un tel argument impuni, le pape sortit la tête de la chenillette et harangua la foule en ces termes :

(C'était au cours de la guerre de Lybie, le pape, képi en bandoulière, parcourait le front des troupes à bord de sa chenillette personnelle, don d'une marque de frigidaires commanditée par le Saint Siège. A cette époque audacieuse, il ne craignait pas de donner sa bénédiction, moyen-

nant finances, aux produits les plus divers. On voyait, jaillissant des murs par leurs couleurs outrageantes des photos en cap du pontife avec comme légende : « Le pape bénit les rasoirs Rasecho » ou, mieux, des citations du même : « Ce qui me manque le plus en carême, ce sont les délicieuses grillades de chez Palacci, 24 Trastevere Minor. »)

Il dit donc, parlant de façon assez vague et générale pour que chacun se sente interpellé :

« La parole est aux pauvres, aux crochus et aux malfoutus. Je ne suis que le haut-parleur des foules. C'est vous-mêmes que vous entendez par ma voix. »

Ces paroles ambiguës, par l'effort qu'elles demandaient pour être comprises, calmèrent la foule qui recommença à s'écouler, mais Delphi, un instant désarçonné, vit le stratagème et, dénonçant implicitement la fiction qu'il avait utilisée jusque là, s'adressa vertement au pontife :

« Narguez la foule, écrasez-la aux pieds de votre chenillette, mais écoutez la soif qui nous pousse hors de chez nous pour chercher la gloire sur les champs de bataille. »

Or c'était un piège, car ils étaient venus contraints, mais cela n'apparut à personne. Le pape rougit et tourna bride et la foule fut massacrée par les evzones.

La culture par infusion

« La méthode permet l'enseignement des animaux, par des dessins animés appliqués à chaque catégorie : on fait faire à l'animal, par l'image, ce que l'on attend de lui. C'est là toute l'émancipation : il suffit qu'un premier le fasse pour que les autres suivent et l'imitent. Ainsi, à la vue de dessins appropriés, les bœufs poussent-ils la charrue sans surveillance aucune, alors qu'ils se contentaient, paresse ou manque d'imagination, de garder les yeux à terre et d'avoir l'air pusillanime. L'esprit d'imitation ne suffit pas pour

qu'un bœuf, voyant l'homme marcher sur ses pieds arrières, ait envie d'en faire autant, — montrez-lui, par le biais d'images trompeuses, un de sa race se comportant ainsi et, la rivalité amoureuse aidant, il fera tout pour l'égaler. Une fois debout, le bœuf est près de s'émanciper, car la position à quatre pattes entrave la marche du cerveau et le maintient dans des dispositions faciles. Une fois debout, plus rien ne lui est interdit.

Quand on connaît le principe, les applications sont multiples et on se rend compte que depuis longtemps un tel résultat eut été possible, car dès la plus haute antiquité l'homme a représenté des animaux livrés aux occupations de la vie domestique, mais ces livres, ces représentations si utiles à nos frères inférieurs, ont été mis dans les mauvaises mains, celles des enfants, qui n'avaient rien à y apprendre, puisque le contact de leurs semblables leur enseignait l'essentiel de façon directe.

Je ne pouvais avant ce jour vous parler aussi librement. Ne l'oubliez jamais, Messieurs! Vous êtes à présent des vertébrés supérieurs. Au sortir de notre Institution, que je n'aie pas à rougir de vous. »

Quatre-vingt-dix-neuf pour cent

Il trônait. Les birbes, assis par ordre d'influence décroissante, le regardaient de travers, la tête inclinée de côté. Le vote se faisait par les yeux ouverts ou fermés, ainsi ceux qui approuvaient et qui gardaient les yeux ouverts se comptaient entre eux et dirigeaient l'opération.

L'avantage du système apparaît aisément : les opposants avaient tendance à ouvrir légèrement les yeux pour voir ce qui se passait, or œil à demi ouvert comptait pour voix entière, ainsi bien des motions étaient facilitées par la curiosité des birbes : ils croyaient qu'un simple coup d'œil suffirait pour juger la situation, éblouis par la lumière,

ils recommençaient et il est bien rare qu'à tel moment ou autre ils ne soient remarqués par les partisans acharnés toujours à l'affût de voix supplémentaires.

La chaise

De façon à s'occuper au mieux jusqu'au temps de la moisson, lui, un beau rustaud qui n'aimait pas les complications, attendait sans plus s'en plaindre qu'une branche sous l'oiseau, attendait que sa bonté, sa grâce et sa hauteur, comme il était tenu de l'appeler, daigne faire appel à ses services.

Conduire à deux une chaise à porteurs est déjà délicat, seul, cela tient du prodige. Elle prétendait que c'était suffisant, que quand ils étaient deux, il y en avait toujours un à ne rien faire et à raconter des blagues derrière son dos. Lui supportait la chose avec patience et, au lieu de la tenir à bout de bras, ce qui est pénible, il avait jeté les bâtons et portait carrément la chaise sur les épaules. Vous direz qu'à ce compte, la demoiselle aurait pu s'y asseoir directement, mais d'une famille arrivée récemment à la puissance, elle tenait à marquer les distances.

Après un an de ce traitement, alors qu'il passait sur un pont, il y jeta la chaise et son contenu et lui qui n'avait jamais parlé prononça son premier juron. Débarrassé du fardeau qui lui pesait sur les épaules, son esprit se délia, il fit des progrès rapides, et, s'il continue, on parle de le présenter aux élections, contre le père de la demoiselle, qui cherche sa tête aux assises.

La secte

Près d'aborder le dernier virage, s'ingénièrent à le prendre raide, afin de ménager leur avance et les sentiments

d'une dame âgée, velue, vêtue de bleu, qui leur tenait lieu de navigateur. Les cieux sont pleins, mais les talents sont rares, il faut parfois, sous le couteau de la contrainte, accepter des femmes dans les équipages et lesquelles de préférence? De vieilles bigotes qui avec un entrain acharné passent les concours et les épreuves physiologiques. On ne sait si ces succès rapides sont dus à une semblable constitution ou si, l'accusation est grave, une puissante organisation, ayant acquis à force d'argent ou de ruse le plan des concours, n'y entraîne ses adeptes faisant de tests spontanés la matière d'un enseignement délicat. Comment expliquer ce virus chez les associations bienfaisantes? On dit que le plaisir est suffisant de tromper les psychologues et de faire dévier le résultat de leurs travaux. Mais c'est faux! Il est bien plus probable que, par un trait de génie, les sectes féminines aient su déceler le plus secret désir des leurs et que, par une publicité discrète, elles aient amené dans leurs centres de formation ces filles nées dans un siècle où l'aviation trop jeune n'avait pu les combler de ses joies. Par centaines elles affluaient par les chemins de montagne et là, dans des hangars souterrains, douées d'une ardeur et d'une ténacité indomptable, s'entraînaient à déjouer les appareils de contrôle auquels elles seraient soumises pour obtenir leur brevet. Les hommes confiants et détendus, arrivant pour une formalité ennuyeuse, n'étaient pas de taille à lutter contre ces femmes tenaces, enivrées par leurs premiers succès.

O! Sectes indomptables, qui bravera votre puissance? Qui vous appela bavardes, femmes qui gardent si bien le secret? Rien ne transpire. Une main de fer coordonne vos activités. Par où vous atteindrait-on? Sans familles, sans désirs, la seule puissance vous grise, Matriarches! La terre vous appartient.

Lémurienne

Il est inconséquent de dire que Lémurienne fut une gaupe : tout le monde, s'il ne le savait pas, s'en doutait, et ceux qui ignoraient la chose colportaient le terme, tant il lui allait bien. Cela dura jusqu'au jour où le maire s'émut et, s'étant regardé incontinent dans la glace, prit sa plus belle plume pour la ramener administrativement à la raison. Rien n'y fit : les épitaphes roucoulantes et habiles semblaient flatteuses à Lémurienne qui en méconnaissait les subtilités, et elle s'en vanta. Le hasard voulut que l'on rapporte la chose au maire, un soir où il venait de perdre à la belote le loyer du mois. Les compagnons de belote, soucieux d'excuser leur fortune, accablèrent Lémurienne qui se trouva noircie, alors que, on le sut par la suite, elle était affligée d'une tare physiologique dont elle avait tenté en vain de se défaire et que l'on ne pouvait vraiment rien lui reprocher. A présent, comme la vague d'hostilité naissante était à base d'insinuations, aucune possibilité n'était laissée à Lémurienne de se justifier publiquement, et, eut-ce été le cas, il est improbable qu'on lui eut laissé la parole, mais à des rapporteurs prévenus. La chose se serait passée dans le kiosque à musique, comme il est coutumier, ou dans une de ces cornes d'abondance qui remplissent aujourd'hui cette fonction. Toujours est-il qu'Abscons, poussé par la colère et stimulé par l'alcool de genièvre, se rendit malgré l'heure tardive sur les lieux de la délinquence — maison marquée au sceau des regards qui l'avaient si longtemps accrochée — et entouré de ses adjoints et des joueurs au grand complet, daigna frapper à la porte. Or nul ne se trouvait à l'intérieur, car le bal grondait à Sardèmes et Lémurienne y avait emmené ses amis. Le maire frappa, gronda et pesta tant que la porte s'ouvrit, mais les gonds lui restèrent à la main. Mis

ainsi dans une situation défavorable, il parut évident aux plus subtils que Lémurienne aurait intérêt à se trouver dans son tort, ne serait-ce que pour justifier à posteriori l'action violente d'Arnabé. Ils ne se trompaient pas : le lendemain même, alors que les fumées du bal à peine dissipées, Lémurienne goûtait dans le sommeil réparateur l'après-goût suave des compliments qu'elle avait reçus la veille, le tambour, vieux retraité glorieux et militaire que l'on appelait pompeusement « héraut d'armes », vint se placer sous ses fenêtres et d'une voix incompréhensible mais belle, notifia à la dite demoiselle Nazarine, alias Lémurienne, qu'elle ait à rester en ses murs jusqu'à ce que la justice ait statufié sur son cas. L'avis, comme une lettre d'opprobre, fut affiché sur la porte, qui depuis la veille fermait mal. Lémurienne, au bruit insolite, fit un rêve qui montre à quel point ceux-ci peuvent être peu prémonitoires alors qu'on en aurait le plus besoin, au lieu, elle se voyait remontant la nef de la cathédrale de Pesmes au bras d'un cavalier finement moustachu qu'elle allait accepter pour maître. Il fallut, plus tard dans la matinée, qu'elle aille chercher le pain pour que ses yeux se décillent et elle resta pantoise devant la noirceur des desseins de la commune, qui, même si elle avait pu les voir venir, restaient sans rapport (en noirceur) avec ce qu'elle était en droit de se reprocher. Le maire, qui aimait par méfiance veiller de près à l'application de ses édits, se trouvait derrière les ifs du café Tailhade et il guettait, prêt à bondir dès que Lémurienne le panier sous le bras, bien qu'elle ait lu l'avis, s'engagerait dans la rue Maillefetat, qui était celle du boulanger. Quelle association d'idées, à la vue de l'avis placardé, rappela à Lémurienne l'oubli de son porte-monnaie? Quand elle redescendit, elle vit en grand habit une délégation du maire à qui elle lança en manière d'introduction : « Tiens! Vous allez à la noce? » Mais le sourire ne pointa sur aucun des visages glabres et flegmatiques. Elle fut introduite dans une voi-

ture de couleur sombre et emmenée au palais où sa cause devait être entendue.

Au tribunal, attisé par la rumeur matinale, un peuple curieux entourait les statues : qui, se rendant au travail, l'énorme sac pendant sur les genoux, — qui, retraité, rasé à peine et les yeux pleins de fiente, — tous anxieux, pris d'amitié pour Lémurienne qui semblait si frêle, malgré sa bravache, parmi tant d'habits noirs. Dans la crainte d'un mouvement populaire la séance eut lieu à chambre close. L'accusation fut vague et violente. Le jury, enfermé depuis la veille dans un cagibi, pour que nul ne se récuse en dernière heure, semblait prêt à mordre, tout conspirait, jusqu'au juge qui avait un rendez-vous galant, à expédier le cas de Lémurienne, pour atteinte à la pudeur et à l'ordre public, et pour vagabondage bénin — or ils anticipaient. Lémurienne, enfin intimidée, prit de très haut les ragots officiels qu'elle entendait pour la première fois et par là même aggrava son cas. On aurait pu, comme dans le cas de Galactée, lui conseiller l'achat d'un matelas moins bruyant et la débouter avec une amende symbolique : son attitude hautaine scandalisa le jury, il mordit et Lémurienne se trouva condamnée. — « Vous pouvez faire appel », dit l'avocat qui voulait la défendre encore. Elle cria : « J'en appelle au peuple! » et le peuple qui n'attendait que ça, ravi, de s'occuper d'une affaire qui ne le concernait pas, envahit la salle et la mit à mal. Le juge, arrachant ses robes, s'était enfui depuis longtemps, mais le jury, malgré son ancienne hâte, s'accrochait à ses pouvoirs, trop vite retirés. Lémurienne, condamnée à amende publique et honorable, s'écria : « Qui payera la porte? » et le maire qui l'entendit et qui souffrait des troubles de conscience que donnent parfois l'abus d'autorité, blêmit derrière la haie de fusain où il se tenait avec son conseil.

Lémurienne, contente de sa nouvelle popularité, se fit porter à bras d'hommes jusqu'au mail, puis de là à la mairie où ceignant l'écharpe tricolore et relevant ses jupes

elle fit une Marianne fort honorable. On dit ensuite, sur la table du conseil, qu'elle fit amende au public sous la forme qu'elle connaissait le mieux. Est-ce une fable? Bien qu'on ne trouve aucun homme pour se vanter d'avoir été présent, la rumeur est assez persistante et la chose assez dans l'esprit de Lémurienne, poussée à bout par l'administration, pour que l'on ne puisse en douter. Par un curieux retour l'affaire n'eut pas de suites, tant il est vrai qu'un petit feu fait jaser, mais qu'un grand incendie emporte tout sur son passage. Un abcès avait éclaté qui, remuant le sang des foules, permit à un petit village beauceron des années bien paisibles.

Parasites

« Tous ces parasites amenés dans ma maison par la radio. Au lieu de retenir, de contenir les parasites, au contraire, elle les matérialise. Suivant les programmes que je capte, je dois capter aussi des anophèles d'Egypte, des mouches des marais Pontins, et je suis fixé sur la nature du programme avant qu'aucune voix étrangère ne s'y soit fait connaître. Au début ce n'était presque rien, quelques mousses autour des bobines et des lampes, il n'y avait aucune raison de s'alarmer, cela ne dépassait pas de la boîte et on l'essuyait en faisant le ménage. Plus tard, quand il y eut des grappes de gui, je fus bien forcé de m'en apercevoir. Depuis ça n'a cessé d'empirer, après les végétaux, des germes, puis toutes sortes d'insectes, je crains beaucoup que cela n'en vienne aux animaux supérieurs. J'ai déjà eu un petit crocodile. Peut-être devrais-je porter le poste à réparer, mais je ne puis m'en passer une seconde. Quant à faire venir un ouvrier chez moi, j'ai horreur des familiarités. »

Le carnet de bord s'arrêtait là. La suite est fournie par le rapport de l'inspecteur des postes. — C'est un brusque

coup de grêle qui emporta le malheureux, alors qu'écoutant sans chapeau les annonces météorologiques, il n'était pas en mesure d'y résister.

Le club des mécènes

Quand Arcadé Melfast arriva d'Encarlae, une petite troupe de mécènes bien organisée vint l'accueillir à la gare. C'était à qui l'aurait à sa dévotion. Entre eux pleins de prévenance, ils étaient envers les étrangers d'une brutalité exquise, et chacun pour eux restait un étranger, avant d'avoir fait ses preuves. Ils le déshabillaient du geste et du regard, l'enveloppaient d'un sac aux parois épaisses et le traînaient triomphalement dans la poussière. Un trou finissait par apparaître dans le sac, la voix de l'étranger pouvait alors se faire entendre, et les mécènes jugeaient d'après la hauteur de ses propos s'il était digne de figurer en leur compagnie. Les concurrents avaient ainsi leur meilleure chance. Quiconque se trouve à l'improviste enfermé dans un sac commence par prendre la chose de très haut, donne des ordres et fait le fier, puis il se met en colère et injurie le monde, on voit passer son répertoire d'insultes hautaines puis grossières, ce que personne n'a envie d'écouter. Plus tard l'être enfermé se met à raisonner ses tortionnaires, veut les convaincre, puis en vient aux supplications, également odieuses à entendre. Les mécènes savaient tout cela, et la résistance de leur sac était prévue en conséquence. Après ces premières manifestations, les cahots de la route aidant, l'étranger atteint la résignation. Les propos qui sortent du sac sont alors d'une grande noblesse et d'un grand détachement. C'est à ce point que l'on peut juger la vraie nature de l'étranger. Beaucoup alors, se sont tus depuis longtemps.

Plateau

C'est un pays où les gens ont le regard fixe, les yeux à la hauteur de l'horizon. Le ciel est impénétrable : rien à attendre de ce côté là, rien non plus du sol plat et jaune, tout ce qui peut survenir vient du côté de l'horizon, grandit peu à peu. Rien ne surgit, ne vous surprend, ou ne tire votre habit par derrière. Le pays est si plat que lorsque vous apercevez pour la première fois une personne qui se dirige vers vous, elle est à plusieurs journées de marche. Est-il surprenant que ces gens soient fatalistes? Ce qui arrive doit arriver, de façon d'autant plus implacable que tout est vu depuis longtemps. On pourrait les surprendre la nuit, penserez-vous? Leur sommeil est si lourd qu'on ne peut les voir désarmés, vulnérables, sans avoir envie de dormir dans leurs bras. L'effet est puissant, ils s'éveilleront avant vous, ils vous attendaient, votre petit déjeuner est préparé.

CARLO FRANÇOIS

Tristan et Iseut

poème d'amour et manuel de la ruse

Le philtre que Tristan et Iseut prirent un jour par mégarde n'a jamais cessé d'agir; il ensorcelle nos contemporains tout autant qu'il charmait le public et les auteurs du moyen âge. Ces derniers sur la trace des principaux créateurs « littéraires » connus du mythe (Thomas et Béroul) étaient pour ainsi dire unanimes : collaborateurs ou colporteurs de la légende, ils s'y référaient, s'en inspiraient et célébraient à l'envi les joies, les douleurs et les exploits du couple illégitime. Marie de France, Bernart de Ventadour, Alba de Uc de la Bacalaria, l'auteur de *Girart de Rossillon,* Jean Renart, Christine de Pisan et tant d'autres tour à tour s'extasient et s'apitoient sur le sort glorieux mais lamentable des amants fatidiques. Sans aller à contre-courant, car lui aussi colporte un mythe qui le charme (v. 579-617), l'auteur du roman de *L'Escoufle* prend avec la légende des distances qui amenuisent sa complaisance et lui font dire que Tristan et Iseut étaient surtout de bien rusés compagnons et que leur sagesse se fondait sur la ruse. Comme Thomas quand il s'oublie et « gâte » (le mot est de J. Bédier) le merveilleux et le plaisir, comme Chrétien de Troyes quand il commente sa légende, le romancier de *L'Escoufle* n'hésite pas à ratio-

naliser le mythe en le plaçant tout entier sous le signe du stratagème :

« *Diex! fait-il, « com fu sage Yseus*
« *Et Tristans! Tant sorent de gils*
« *K'ainc ne fu tant, n'en bos n'en vile,*
« *Gardée par si grant destrece*
« *K'il, par lor sens et par prouece,*
« *N'assamblaissent malgré le roi.* (v. 3122-27.)

Entre les colporteurs du mythe (dans la littérature et dans la vie) et les détracteurs avoués du mythe (p. ex., Denis de Rougemont dans *L'Amour et l'Occident*) y a-t-il encore place pour les interprêtes de la légende, si iconoclastes soient-ils? Assurément, entre l'emprise ensorceleuse que le mythe exerce sur celui qui s'y soumet et la prise de position antagoniste de celui qui s'y refuse, il reste une place pour la prise de conscience que toute œuvre littéraire requiert d'ailleurs du lecteur. Cette prise de conscience, le romancier de *L'Escoufle* nous réinvite à la faire. Sur ses pas et sachant, comme lui, qu'on ne tue pas les mythes même quand on en tire des leçons objectives qui risquent de les ridiculiser momentanément, nous voudrions relire en diagonale la légende de Tristan et d'Iseut, la replacer dans la perspective de la ruse et souligner ce qui excuse le mythe (et donc ce qui l'accuse), ce qui justifie le mythe (et donc ce qui le condamne).

La ruse prénatale.

Tristan naît à une époque qu'on aime encore, parfois, à nous présenter comme le champ clos de la foi et de l'honneur. Entendons-nous : foi est ici une valeur humaine de convention sociale; elle est synonyme de fidélité à la parole donnée, à l'autorité, à la loi et à leurs représentants. Tristant naît précisément dans le champ clos de ce légalisme qu'on s'obstine parfois à nommer FOI : une

société civile qui s'appuie sur la hiérarchie et le dogme romains et — un service en vaut bien un autre — une Eglise servie par la Chevalerie.

Il s'en est fallu de peu que Tristan ne naisse en marge de cette société! Pudique, J. Bédier ne retient pas ce fait, mais Gottfried (qui dit suivre Thomas) rapporte que Tristan a été conçu avant le mariage de ses parents : Rivalen a enlevé Blanchefleur et l'a épousée « légalement » in extremis pour réparer sa faute et accroître son honneur :

« ... *prenez-la publiquement, devant votre parenté et votre baronnie, en droit mariage; mais auparavant épousez-la en l'église, au vu des clercs et des laïcs, comme le veut la loi de Rome. Par là, vous accroîtrez votre honneur.* » (Thomas, I, p. 22.)

Tous les manipulateurs du mythe sont d'accord pour conférer un caractère catastrophique à la naissance de l'enfant; les attributs d'une prédestination au malheur semblent en découler directement. Quoi qu'il en soit, Tristan naît dans l'honorable légalité du sacrement; sa naissance cause la mort de sa mère; il devient très tôt orphelin de père. Il est marqué au signe d'une prédestination nouvelle : un nouveau christ d'amour et de douleur serait-il né?

Les tuteurs-légistes.

Tristan grandit sous l'égide d'un garant : Rohalt le Foi-tenant. Ici encore, on le devine, la foi qui apparaît dans ce nom symbolique, c'est non la foi du Christ ou de saint Paul : c'est le respect de la parole donnée et de l'honneur, l'obéissance au code — une foi horizontale. Celui à qui est confiée la sauvegarde de Tristan, c'est précisément le chevalier qui incarne ce dru légalisme du moyen âge : l'écuyer inébranlable, intraitable, obstiné dans

son obéissance aux règles de conduite sociale et religieuse.

Que fait Rohalt? Rien que de très naturel : il confie l'enfant en bas âge aux femmes de la cour. Quand Tristan atteint un âge moins tendre (sept ans), il passe sous la garde d'un maître (Gorvenal) qui lui enseigne les arts qui conviennent aux barons : maniement des armes, éducation physique et enseignement moral typiquement légaliste — détester le « mensonge », la « félonerie », tenir la « foi » donnée et secourir les « faibles » — sans oublier les arts d'agrément et la vénerie. L'accent est mis sur la force, la « morale » (et par conséquent la ruse qui permet de la circonvenir) et le plaisir.

Tristan, le prédestiné au malheur, est ainsi adoubé pour une carrière terrestre qui sera fertile en exploits, en conflits moraux et en jouissances.

La première aventure miraculeuse.

Dans le romanesque de l'époque, les aventures maritimes sont monnaie courante; selon le merveilleux chrétien ou celtique, la mer ne peut manquer de secourir les élus de Dieu ou les favoris des dieux. L'enlèvement de Tristan par les marchands scandinaves est le premier épisode où les rêveries et les aspirations populaires les plus authentiques (folkloriques et métaphysiques) convergent pour souligner le fait que Tristan est loin d'être le commun des mortels et que, tout en étant sous la Loi, il échappe à la loi commune par certains aspects. De plus, tout dans cet épisode, nous autorise à croire que la Divinité qui a dicté la loi à la société médiévale, (dans l'esprit des auteurs) recouvre et protège aussi ces aspects de la personnalité de Tristan qui échappent à la loi — ses traits miraculeux. La question se pose, dès maintenant : de quelle Divinité s'agit-il? A coup sûr, c'est une Divinité composite (à la fois celtique, chrétienne et antique) mais que les auteurs n'hésitent pas à confondre souvent

avec le Dieu de l'Eglise (par exemple, dans l'épisode du saut de la chapelle). Contentons-nous, dans les limites de cette étude en tout cas, de l'appeler le Dieu de l'auteur.

Or donc, les ravisseurs scandinaves essuient une violente tempête dont ils saisissent opportunément le message avertisseur; ils se repentent et libèrent l'enfant captif. Le vœu à peine prononcé, les vents tombent, le ciel brille et les flots riants portent la barque de Tristan sur une grève.

Tristan, éduqué sous la loi, consacré à la loi, est aussi un élu de la Divinité qui modifie pour lui les lois de la nature, qui fait des exceptions à ses lois. S'il n'est pas un messie nouveau venu pour accomplir la loi, aurait-il pour mission de saper, de détruire la loi, de la dépasser, de la circonvenir subrepticement? Aurait-il pour tâche de nier la loi qu'il « incarne » (le chevalier) ?

Cependant, nous aurions tort d'anticiper. L'élu de Dieu (le Dieu de l'auteur) est sain et sauf. Il traverse une série d'aventures banales dont le point culminant est la première rencontre avec le roi Marc, son oncle. Tristan reçoit de lui les armes du chevalier, lui jure fidélité, s'inscrit sous sa loi, le reconnaît comme son seigneur. La psychologie de Tristan est complète : un héros nous est donné qui déclare obéir aux commandements d'une loi socio-religieuse et qui subit, involontairement, les desseins mystérieux d'une divinité qui l'élève, malgré lui, au-dessus des exigences de la loi.

Dieu et mon droit.

Le jeune élu se signale dans une aventure où le légendaire celtique (et biblique) se mêle intimement aux pratiques de la chevalerie. Le Morholt d'Irlande et Tristan échangent les gages d'un combat inégal. L'épée du géant est ensorcelée; il meurt mais Tristan est empoisonné par l'épée magique de son adversaire. Seule une femme (Iseut ou sa mère, selon les versions) peut guérir cette blessure.

L'épisode sert de prologue à l'entrée en scène et en action de la DAME et montre que cette Dame a reçu, comme par délégation, certains pouvoirs surnaturels que des textes plus orthodoxes ou plus chastes réservent d'habitude à la Vierge ou à une dame intouchable.

Dès ce moment (la guérison de Tristan par Iseut), le chevalier a non seulement une étoile dans le ciel mais un ange-gardien sur la terre. La Divinité s'est faite chair... Par une subtile délégation des pouvoirs, le dieu qui protège Tristan s'est incarné dans la plus belle des femmes à laquelle il a conféré des pouvoirs et des charmes magiques. Merveilleuse synthèse de tous les merveilleux! Iseut se prépare à jouer son rôle unique d'objet et de sujet, de magicienne et d'amante, de victime et de bourreau de l'amour. Elle l'ignore encore; mais pas pour longtemps. Ne vient-elle pas de sauver la vie du meurtrier de son oncle? Ne commence-t-elle pas à aimer — à admirer — l'homme qu'elle a toutes les raisons de haïr?

Dorénavant, nous le sentons, le droit qui accompagne Tristan n'est plus le droit chevaleresque pur et simple; c'est un droit magique dicté par une divinité insondable et arbitraire qui a bien voulu s'incarner dans une « déesse » humaine (la femme divinisée, *corps et âme*). Le légalisme inculqué à Tristan a rencontré Eros. Ou bien, si l'on préfère, l'INSTINCT qui sommeillait sous la LOI s'est réveillé. De l'instinct amoureux et de la loi morale, lequel sera le plus fort? La question n'est-elle pas, tout simplement, de savoir comment l'instinct devra s'y prendre pour circonvenir une loi qu'il ne peut pas abolir?

Le prétexte.

L'épisode de la quête de la Belle aux cheveux d'or nous renseigne sur un aspect important de l'éducation du héros : celui qui avait appris à honnir le mensonge avait aussi été initié à la diplomatie et à la ruse. Et cela va de soi!

A la cour du roi Marc figurent des « félons ». N'est-elle pas curieuse cette épithète dont les auteurs affublent les plus fidèles et les plus clairvoyants des vassaux? Pas un mot de faux dans leurs paroles :

« *Que de merveilles en sa vie! disaient les félons; mais vous êtes des hommes de grand sens, seigneurs, et qui savez sans doute en rendre raison. Qu'il ait triomphé du Morholt, voilà déjà un beau prodige; mais par quels enchantements a-t-il pu, presque mort, voguer seul sur la mer? Lequel de nous, seigneurs, dirigerait une nef sans rames ni voile? Les magiciens le peuvent, dit-on. Puis en quel pays de sortilège a-t-il pu trouver remède à ses plaies? Certes, il est un enchanteur; oui, sa barque était fée et pareillement son épée, et sa harpe est enchantée, qui chaque jour verse des poisons au cœur du roi Marc! Comme il a su dompter ce cœur par puissance et charme de sorcellerie! Il sera roi, seigneurs, et vous tiendrez vos terres d'un magicien.* » (Bédier, p. 26.)

Pas un mot de faux; et pourtant, nos valeurs ayant changé sous le charme magique du récit, nous conspuons nous aussi les félons du Conseil tout comme nous honnirons le nain Frocin quand il nous sera présenté.

Quoi qu'il en soit des « traîtres », l'intrigue se noue. Bien ou mal conseillé, le roi Marc qui n'avait nulle envie de prendre femme, légalement tout au moins, décide publiquement de se marier; mais il oppose et impose à ses conseillers une condition qui, croit-il, rendra l'événement pratiquement irréalisable : il n'épousera que celle à qui appartient le cheveu blond que deux hirondelles ont laissé choir près de la croisée! Marc, le naïf, ignore encore que pour Tristan rien n'est impossible! Cette condition apparemment irréalisable est justement l'occasion que Tristan espérait pour prouver sa supériorité et sa valeur. Lui qui connaît déjà la propriétaire du cheveu relève le défi et, à mots couverts, sans trop laisser entendre, promet de faire

son possible (c'est-à-dire l'impossible) pour conquérir la future reine. Ce faisant, il ne rendra service ni au roi qui ne se mariera qu'à contre-cœur, ni aux félons qu'il confondra par sa prouesse.

Les consultations qui ont lieu dans l'entourage du roi, à ce moment, nous éclairent singulièrement : elles nous révèlent un climat moral et politique de diplomatie et de ruse, de sous-entendus et de conflits d'intérêt. Tristan, à son tour, se montre parfaitement initié, adapté, à ce genre de pratiques. C'est par ruse qu'il s'est vu confier sa mission. Il s'est donné un prétexte : il part à la conquête d'une reine dont le roi ne saura que faire. Il la conquiert comme si elle lui était destinée, à lui, Tristan (par la force et par la ruse). Iseut ne manque pas de souffrir de cette complicité et de cette duplicité de dessein : quand elle apprend que le chevalier l'a gagnée pour un autre, elle en éprouve un juste ressentiment.

Bref, celui à qui on a appris à honnir « tout mensonge » et « toute félonerie », se révèle plus habile, plus rusé et plus fin que le plus sage des rois et le plus noir des traîtres. Un pouvoir magique a placé Tristan par delà le Bien et le Mal, par delà la Loi.

Dieu et mon amour.

Que ce pouvoir magique est l'Amour (Eros), l'épisode central des diverses versions du roman nous l'apprend. Avant d'examiner les effets du Philtre sur Tristan et Iseut, envisageons les antécédents du breuvage.

Quels qu'ils soient, les créateurs du mythe devaient avoir une idée singulièrement désabusée du mariage; selon eux, l'amour est une chose et le mariage en est une autre. Le philtre a été préparé par la mère d'Iseut (la voix de l'expérience) et confié à Brangien; il contient des herbes qui susciteront l'amour entre époux qu'un mariage de raison sépare plus qu'il ne rapproche. Ce breuvage

est donc réservé à Marc et à Iseut. On sait le reste, sinon, on le devine. C'est Tristan qui, avec Iseut et par mégarde, absorbe le vin d'amour. Accident. L'alibi est irréfutable. Nul doute n'est possible : la Divinité qui a élu Tristan a voulu cet accident et les amants ne manqueront pas d'invoquer cet alibi. Ils y croiront eux-mêmes, tout comme Marc et les lecteurs! Seuls les félons et le nain Frocin ne seront jamais dupes; c'est pourquoi ils disparaîtront l'un après l'autre.

La Divinité qui inspire Tristan procure, dans l'accident du philtre, la preuve d'une innocence que les amants ne cesseront jamais d'invoquer et que divers jugements et épreuves viendront d'ailleurs confirmer. La passion est irrésistible. Le triangle s'est formé. Les deux amants limpides s'en donnent à cœur-joie tandis qu'un mari naïf ne demande qu'à croire à l'innocence des amants illégitimes. Dieu est avec le chevalier et son droit; Dieu est avec l'amant et sa passion. L'action se déroule dorénavant, passionnée et passionnante (reconnaissons-le). Mais cette passion, avec ses joies, entraîne des tourments physiques et moraux. La rose sauvage a ses épines.

La tentative de meurtre.

Le fait est « biologique » plus que « moral » : le légalisme se réveille d'abord chez la femme. En effet, Iseut doit encore « épouser » Marc. Comment va-t-elle s'y prendre pour affronter son époux légal et partager sa couche pendant la nuit des noces? Un stratagème s'impose, ici encore. Il s'agit de substituer à Iseut une vierge qui, dans l'authenticité de son état, accepte de jouer ce rôle dans le lit du roi. Le respect du légalisme suggère qu'on donne le change au roi Marc et qu'on évite ainsi des soupçons qui, venant de sa part, ne manqueraient pas de mettre les amants en mauvaise posture. Il faut sauver la face! Brangien, la cause indirecte et le témoin compro-

mis des amours illicites de Tristan et d'Iseut, cette servante est la vierge rêvée. Elle joue son rôle avec la discrétion voulue. Mais, par un juste retour des choses, Iseut ne tarde pas à prendre peur, quelque temps après l'événement, et elle décide de supprimer un agent si dévoué et un témoin si gênant; elle livre sa fidèle servante aux serfs à qui elle donne l'ordre de la tuer. Loin d'être clos, l'événement se prolonge et se répercute comme un écho de la conscience dans la décision que prennent les serfs d'épargner Brangien. Est-ce l'auteur qui ménage son personnage et le réserve pour d'autres aventures? Est-ce Dieu qui prend pitié des innocents (les vrais, cette fois)? Iseut elle-même a-t-elle donné sans conviction le commandement du meurtre? Quel que soit le motif de cette sauvegarde inattendue, il semble que la morale fasse échec à la ruse. En définitive, la Divinité qui protège Tristan et Iseut a eu pitié de Brangien et des amants; elle a empêché Iseut de dissimuler sous un meurtre véritable le crime fondamental de l'adultère.

L'épisode du grand pin.

Que Dieu soit du côté des coupables, cela ne fait plus l'ombre d'un doute. On se souvient des données de la légende. Tristan et Iseut ont un rendez-vous illicite; prévenu par le nain Frocin, le mari assiste à l'entretien. Mais Dieu, de son côté, a averti les amants qui sont maintenant passés maîtres dans l'art du double-jeu, de la comédie pieuse du légalisme christo-chevaleresque :

« *Mon Seigneur croit que je vous aime d'amour coupable : Dieu le sait pourtant, et si je mens, qu'il honnisse mon corps! jamais je n'ai donné mon amour à nul homme, hormis celui qui le premier m'a prise, vierge, entre ses bras.* » (Bédier, p. 70).

On ne peut s'empêcher de rapprocher de ce passage le

suivant qui est tout aussi célèbre, dans l'épisode du jugement par le fer rouge :

« *Je jure que jamais un homme né de femme ne m'a tenue entre ses bras, hormis le roi Marc, mon seigneur, et le pauvre pèlerin (Tristan déguisé) qui, tout à l'heure, s'est laissé choir à vos yeux.* » (Bédier, pp. 137-8).

Et le mari trompé, dans les deux épisodes, se repent d'avoir osé soupçonner son épouse et son rival. Comme dans la Folie de Tristan, le sage est fou, le fou est sage; l'innocent est coupable, le coupable est innocent. Tout est réversible, grâce au philtre; l'art du romancier a consisté à nous le faire admettre à notre insu.

La forêt de Morois.

Dorénavant, Marc refuse de croire ses indicateurs. Mari trompé, il n'est cependant pas ridicule; il garde sa dignité, celle de victime d'une conjuration de l'instinct et de la divinité qui favorise cet instinct. Il représente une loi impuissante. C'est le symbole officiel de son approbation qu'il dépose entre les amants, quand il substitue sa propre épée à celle que Tristan et Iseut avaient disposée entre eux, un certain soir de lassitude ou de chaleur torride. Ce glaive consacre l'innocence des amants : la loi sanctionne les infractions à la loi. La preuve a été faite que les preuves ne prouvent rien, sinon la suprématie de l'instinct.

Le saut et le jugement.

Non seulement le roi terrestre mais aussi le Roi des Cieux bénit l'instinct et proclame l'innocence des coupables. Tristan a la vie sauve quand il saute par la fenêtre de la chapelle, non sans avoir imaginé une ruse qui lui en ouvre la porte. Iseut, dans la crainte et le tremblement,

et à sa grande surprise, met impunément la main dans le feu. Tous deux, à ce moment, sont plus que merveilleux : ils sont miraculeux. Sont-ils saints?

L'ermite Ogrin.

A cette dernière question, un égaré du roman répond : non. Personnage timide, discret et porte-parole d'une théologie plus orthodoxe que celle des auteurs, Ogrin ose parler de repentance. Ce mot, Tristan et Iseut ne le comprennent plus. Que le philtre magique agisse encore ou n'agisse plus (selon les versions), de toute manière, le breuvage a agi : Tristan et Iseut se sont aimés corps et âme d'un amour total et invincible qui, disent-ils, leur a été imposé par des circonstances indépendantes de leur volonté. Le seul repentir que l'ermite parviendra à susciter dans le cœur des amants est un demi-aveu formaliste. Ils acceptent une séparation des corps.

Grâce à l'ermite, un compromis est trouvé qui satisfait les convenances sociales et religieuses. Tristan ira porter une lettre de réconciliation au roi et vivra séparé d'Iseut (non sans avoir échangé avec elle des gages magiques d'un amour inaltérable). La lettre de Tristan, Tristan le Juste, est un document qu'il vaut la peine de citer; il résume toutes les aventures du héros dans la perspective de sa justification :

« Roi... quand j'ai eu tué le dragon et que j'eus conquis la fille du roi d'Irlande, c'est à moi qu'elle fut donnée; j'étais maître de la garder, mais je ne l'ai point voulu : je l'ai amenée en votre contrée et vous l'ai livrée. Pourtant, à peine l'aviez-vous prise pour femme, des félons vous firent accroire leurs mensonges. En votre colère, bel oncle, mon seigneur, vous avez voulu nous faire brûler sans jugement. Mais Dieu a été pris de compassion : nous l'avons supplié, il a sauvé la reine, et ce fut justice; moi aussi,

en me précipitant d'un rocher élevé, j'échappai, par la puisance de Dieu. Qu'ai-je fait depuis, que l'on puisse blâmer? La reine était livrée aux malades, je suis venu à sa ressource, je l'ai emportée : pouvais-je donc manquer en ce besoin à celle qui avait failli mourir, innocente, à cause de moi? J'ai fui avec elle par les bois : pouvais-je donc, pour vous la rendre, sortir de la forêt et descendre dans la plaine? N'aviez-vous pas commandé qu'on nous prît morts ou vifs? Mais, aujourd'hui comme alors, je suis prêt, beau sire, à donner mon gage et à soutenir contre tout venant par bataille que jamais la reine n'eut pour moi, ni moi pour la reine, d'amour qui vous fût une offense,,, » (Bédier, pp. 119-120.)

Tristan le Juste, le martyr de l'amour, plaide une dernière fois non coupable et obtient gain de cause; le roi reprend la reine qu'il bénit avec Tristan.

L'autre Iseut.

Rien ne s'opposant plus à cet adultère innocent, le roman pourait se prolonger à l'infini. Les félons liquidés, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Cependant, comme ils nous l'avaient divulgué, les divers collaborateurs du mythe (ils étaient clercs) s'étaient embarqués dans une histoire d'adultère et... de mort. Cette histoire devait nécessairement finir mal. Rien de plus facile : la femme — la simple femme avec ses qualités et ses défauts, celle dont on remarque les mains et non les cheveux — surgit à l'horizon du poème et s'y installe pour y apporter le dénouement qui convient. Ce dénouement est le plus ambigu de tous : il satisfera l'amour et la morale, le lecteur et le prêtre. Que signifie ce dénouement dans la perspective de la ruse? Considérons d'abord les faits.

Tristan épouse Iseut aux blanches mains. S'est-il cru oublié de l'autre Iseut? A-t-il voulu connaître les joies

du mariage telles que son amante les éprouvait? A-t-il dû, pour tenir sa foi, accepter une épouse comme gage d'un affrèrement chevaleresque ou d'une nouvelle obédience de vassal? Les versions varient; l'essentiel reste. Tristan épouse Iseut aux blanches mains en bonne et due forme. Mais, suprême revanche de l'amour qui porte ailleurs ses désirs et ne peut forcer le vouloir, Tristan ne peut ou ne veut satisfaire un certain devoir des époux. Toute bonne, l'épousée s'accommode de ce refus et accepte les excuses... jusqu'au moment où...

Le héros a failli à ses devoirs envers deux femmes. A toutes deux il a MENTI SA FOI. Il a abandonné la première à laquelle il était lié par des gages magiques; il ne remplit pas les conditions d'un mariage légal avec la seconde. Sa liaison avec Iseut la blonde s'était nouée par-dessus et par-delà les exigences de la loi morale (formalités du mariage civil, rites du sacrement religieux); son alliance à Iseut aux blanches mains n'est qu'un rituel vidé de son contenu. Amant involontaire, il n'est pas resté fidèle; époux involontaire, il ne remplit pas ses devoirs.

Victime de ses restrictions mentales, il souffre et se reconnaît une certaine culpabilité. Son cas se situe exactement au point de convergence de l'instinct et de la loi, au point de rencontre d'Eros et du mariage chrétien. Ce point de réunion doit idéalement s'incarner dans *une* femme. Il est irréalisable pour Tristan dont l'expérience n'a servi qu'à prouver l'incompatibilité tragique d'Eros et de l'union chrétienne. (Le philtre n'avait d'autre but que celui de favoriser la rencontre de ces deux éléments dans le couple Iseut-Marc.)

Tristan mourra, sans rejeton, d'une vengeance d'épouse frustrée. C'est une ruse de femme qui met fin aux plus belles ruses d'amour qui aient ensorcelé des générations innombrables.

Il est futile de se demander si la mort des amants est un châtiment divin ou une bénédiction divine; elle est

l'un et l'autre, selon le point de vue. Mais cette mort qui se situe par-delà la morale, qu'elle glorifie ou qu'elle condamne l'instinct, souligne sans conteste la contradiction fondamentale qui oppose Eros et la loi. Dès 1905, J. Bédier concluait : « Une épopée de l'adultère » ne peut se former que chez un peuple pour qui le mariage est chose indissoluble et redoutable. Ceux-là seuls peuvent fonder tout un poème sur la loi sociale hostile à l'amour, qui connaissent une loi sociale fortement impérative, rigide et dure. » (Thomas, II, p. 162). Ne conviendrait-il pas d'ajouter : cette épopée de l'adultère met en évidence la faillite du légalisme qui, loin de supprimer l'instinct, le vivifie et en accentue la menace en le forçant à se sublimer dans la ruse?

Le roman de la ruse est né de la confrontation d'Eros et du Gendarme; il a soigneusement évité les circonstances qui eussent pu provoquer une confrontation d'Eros et de la Grâce.

Ouvrages utilisés :

— *L'Escoufle,* Société des textes littéraires français, Firmin-Didot et Cie (Paris, 1894).
— *Le Roman de Tristan,* par Thomas, publié par Joseph Bédier, Firmin-Didot et Cie, T. I (Paris, 1902); T. II (Paris, 1905).
— *Le Roman de Tristan,* par Béroul, publié par Ernest Muret, Firmin-Didot et Cie (Paris, 1903).
— Joseph Bédier, *Le Roman de Tristan et Iseut,* éd. H. Piazza (Paris, 1946).

HUBERT JUIN

Un si étrange destin

Le destin est une étrange chose, qui couronne ou détrône au hasard; qui accorde puissance et gloire comme si puissance et gloire n'étaient nullement des fruits produits tout naturellement par l'arbre de vie, mais bien plutôt des élections capricieuses distribuées au gré de la malice des dieux. Le chevalier Casanova de Seingalt, qui n'était pas plus chevalier que *de Seingalt,* en est un exemple élu. Mais nous n'allons pas le chicaner sur cette attribution de titre qui était bien de sa manière.

Lorsque le gouverneur de la ville de Nuremberg lui demande de quel droit il porte de ce nom, Casanova lui répond : *Je le porte de par l'alphabet.* Et l'on connaît l'histoire du duc de Levis qui aimait montrer un tableau de famille où la Vierge lui disait : *Couvrez-vous, mon cousin.* Pour se moquer de cette prétention légèrement démesurée, le Prince de Ligne, qui fut le prince charmant de toute une Europe et l'un des fidèles de Casanova, convia de Levis à dîner sous un immense tableau représentant nos premiers parents et portant cette inscription : *Adam et Eve de Ligne.*

Semblable à une grande cocotte ou à une actrice, Casanova, ce joueur, se choisit un nom de guerre. Puis, le titre de Chevalier allait bien à son habit *de lustrine grise à ramages avec un grand et large point d'Espagne, en argent...*

Joueur! Il le fut et presque démesurément. Il est peu de pages des *Mémoires* où l'on ne voie se dresser une table de

pharaon. Casanova dépensa des millions. Il sut être fastueux, magnifique, tout à fait italien. Il mit dans toutes ses entreprises une pointe de démesure, et, aussi bien, de mauvais goût. N'en doutons pas : Casanova devait être toujours un peu trop richement habillé. Ses cadeaux princiers, même lorsqu'il s'agissait d'une servante, étaient un peu trop princiers.

Ceci, d'ailleurs, prouve que Casanova ne fut en rien semblable à Don Juan. Lorsqu'on parle de la vie amoureuse, ces deux noms viennent facilement aux lèvres. Or, il n'y a rien de commun entre le gentilhomme espagnol qui détestait la femme et le roturier italien qui l'aimait trop. Don Juan possède des dimensions métaphysiques que couronne, on ne peut mieux, cette statue de pierre qui le broye et l'entraîne aux enfers.

La séduction, chez Casanova, va de soi. Il n'y met aucune arrière-pensée. Il lui faut de la chair neuve. Et que lui importe que cette chair soit noble ou ancillaire, soit fanée ou juvénile. Dès qu'il voit une épaule nue, une silhouette féminine, l'animal en lui s'éveille et rien ne le pourra distraire de sa future proie. Est-il pressé? Il passera trois jours dans une auberge parce que s'y étant arrêté, il aura surpris, au débotté, une jupe entre deux portes. Arrive-t-il dans une ville nouvelle? Il est tout aux aguets. Il cherchera la femme d'abord, puis le pharaon.

Il triche aux cartes, il l'avoue. Il ne triche jamais avec l'amour.

Si Don Juan brise les femmes qu'il séduit et ne recherche que cela : les briser pour affirmer mieux qu'aucune n'est pure, qu'aucune ne vaut l'éternelle passion d'amour; — Casanova, à rebours, les rend heureuses, disparaît (mais leur abandonne un rêve agréable). Il cherche son plaisir au travers du leur.

Don Juan souffre à chacune de ses conquêtes. Il souffre de voir succomber cette femme encore, puis cette autre. Il cherche une femme à aimer et n'en peut aimer aucune parce que toutes lui cèdent. Casanova cherche une femme à satisfaire et les aime toutes parce qu'il les satisfait toutes.

Oh! il ne recherche pas les conquêtes séduisantes, les femmes belles, ou même jolies. Les *Mémoires* nous décrivent imper-

turbablement des gorges d'albâtre, des dents splendides, des cheveux magnifiques, des jambes prises au tour. Ce sont là des clichés d'époque. Et dans la bibliothèque de Dux, le vieillard Casanova revoit tout sur un éternel modèle. En réalité, il se console souvent d'un échec entre les bras d'une catin. Don Juan est à l'opposé : ce sont les difficultés qui le poussent, l'aiguillent, le guident. Casanova n'aime pas les embûches. Il ne veut pas que son lit soit désert, fût-ce une nuit.

Giacomo Casanova ne peut être Don Juan, ni même *un* Don Juan, parce que Don Juan est l'ennemi du genre féminin et que chacune de ses conquêtes est comme un *amer* fait d'arme, alors que Casanova est l'ami des femmes et chacune de ses conquêtes est, au sens propre du terme, une *bonne fortune.*

Lorsqu'une femme cède à l'Espagnol, elle devient un nom sur la fameuse liste que ne cesse de dresser Leporello. Lorsque Casanova tient une femme dans ses bras, il s'écrie à chaque fois : *Personne n'a connu l'amour s'il n'a connu une telle.* Et chaque soir peut-être il répétera cette phrase avec chaque fois un autre prénom, mais il sera chaque soir aussi sincère, et ne songera jamais à dresser l'état de ses conquêtes pour en faire un perpétuel reproche à la faiblesse de La Femme. Il en ferait plutôt un hymne de reconnaissance.

Il dépensa des millions. C'était dans le goût de l'époque, et son ami de Ligne en dépensa pour le moins autant, alors qu'il ne jouait pas, mais sa fortune fondit entre Belœil, Versailles et Tsarkoyë-Sèlo. Lorsque Mme de Rombeck lui apprit que les révolutionnaires français venaient de prendre possession de ses biens (en Belgique), de Ligne répondit : *Je n'ai plus que deux louis, qui donc paiera mes dettes?*

Mais Casanova n'est pas plus le prince de Ligne qu'il n'est Don Juan.

De Ligne fut l'arbitre du bon ton, et, séducteur sans cesse séduit, lorsque son cœur parle c'est pour la révolutionnaire marquise de Coigny dans laquelle certains voulurent reconnaître la Merteuil des *Liaisons Dangereuses.* Il est vrai que cette femme qu'aima sincèrement le prince des libertins, le duc de

Lauzun (qui fut aussi duc de Biron), interdit sa porte à Choderlos de Laclos lorsque le romancier se représenta chez elle. Sa fille, Aimée de Coigny, fut la *jeune captive* chantée par André Chénier. Un jour, l'Empereur lui demanda brusquement : *Aimez-vous toujours les hommes?* et s'attira cette réponse : *Oui, Sire, quand ils sont polis.*

Lorsque de Ligne s'enflammait, c'était pour une certaine qualité de femmes (ainsi cette Angélique de Hannetaire, chanteuse fort prisée, ou, mieux encore, pour la dernière de nos reines : Marie-Antoinette). Puis, de Ligne possédait dans le Brabant, jouxtant son château de Belœil, *les plus beaux jardins du monde après ceux de Versailles...*

Ce qui sépare de Ligne de Casanova ce n'est pas tant le sang que le goût, et même pas tant le goût que l'amour de la gloire. Il y a du Vauvenargues dans le Prince de Ligne et du reître dans Casanova. Lorsque l'un songe à l'honneur des armes, l'autre réfléchit à son dîner du lendemain.

Ils viennent de chaque extrémité de l'échelle sociale. L'un et l'autre cependant finissent par se rejoindre et s'encouragent l'un et l'autre à tâter de l'écriture. Ils sont pauvres. Ils sont oubliés. Ils furent riches. Ils amusèrent l'Europe. Et tout un siècle les accompagne, qui meurt avant eux et n'a d'autres témoins que ces deux ombres qui, après avoir conquis les plaisirs passagers d'une époque, conquièrent dans la solitude, écrivant l'un et l'autre l'*Histoire de leur vie*, la mémoire des hommes.

Quel que soit le jugement que l'on puisse sur l'un et l'autre porter, quel que soit le discours dont la rigueur (et la pudeur) morale puisse les vêtir, il est impossible de leur dénigrer cette place qu'ils occupent, l'un et l'autre, dans cette histoire de l'Histoire qu'est la littérature.

Je citais Casanova en exemple des caprices du destin. Examinons ce cas.

L'insouciance se lit à chacune des pages des *Mémoires*. Et cependant! quel homme brillant, quelle intelligence à la fois souple et forte. Il a quinze ans et compose deux traités en latin.

Il rencontre à Paris l'abbé de Bernis en compagnie duquel il avait fait de mémorables et scandaleuses *parties* dans un couvent de Rome. Sous le couvert de ce vieil ami, il s'improvise financier, se lance dans la loterie, et d'Alembert approuve sa conception de l'arithmétique des finances. En Espagne, le voici jeté dans un cachot pour quarante-huit jours. Il en profite pour écrire une réfutation de *L'Histoire de Venise* d'Amelot de la Houssaye. Casanova vieux, à Dux, ronchonnant contre les valets de son maître et contant des grivoiseries aux fillettes s'intéresse au *problème héliaque*, à la *réforme grégorienne*, et à l'*Histoire de sa vie*.

Cet homme prodigieux qui citait Horace à tout propos jusqu'à en dégoûter son entourage; ce grand diable italien qui court l'Europe en chaise de poste pour fuir les sbires; cet Hercule qu'aucune femme ne rebute, — aurait pu briller en mille choses. Et ne brille en aucune.

De son savoir, de son intelligence, il fait les instruments de ses escroqueries. A la marquise d'Urfé, il promet de la régénérer en un beau jeune homme, et le voilà pour quelques mois — ou quelques jours — pourvu d'argent.

C'est qu'il refuse de se fixer en quelque lieu que ce soit. Il ne veut aucune attache. En France, la loterie lui donne une fortune. Le voilà qui se met un tel nombre de mauvaises affaires sur les bras qu'il doit fuir hâtivement. De Londres (où on le présente au Chevalier d'Eon), il part de justesse. En Pologne, où il jouit de la haute protection du Roi, il se bat en duel, pour la première fois de sa vie, et décharge son pistolet dans le ventre du meilleur ami du Souverain.

Il tâte de la prison en tous lieux. Il brûle les étapes. Songe à se faire moine, mais une femme passe qui le détourne de son projet. Vieux, à Dux, il part plusieurs fois, laisse à son maître des lettres d'adieu, dignes, honnêtes, touchantes, court le pays, signe des lettres de change au nom du comte de Walstein, puis revient, *sur l'ordre de Dieu* dit-il, et les voilà dans les bras l'un de l'autre, le maître et le bibliothécaire. Et le soir,

comme si de rien n'était, Casanova lira au Prince de Ligne, hôte assidu, quelques chapitres de ses *Mémoires.*

Le comte de Walstein, son maître, lui passe toutes les fantaisies. Semblable en cela à un siècle entier, — qui ne fut guère rude envers sa Seigneurie de Seingalt, chevalier de fortune (et d'industrie) qui se battit avec le grand Maréchal de la Cour de Pologne et reçu des mains du Pape le célèbre éperon d'or.

La sagesse des nations veut qu'un joueur ne soit pas un tricheur (et réciproquement). L'amour du jeu, dit-on, est l'amour du hasard, ou, plus justement encore, cette étreinte au cœur lorsque le destin va parler.

Voilà une vérité d'un ordre bien général. Et qui est fausse pour Casanova. Tricher, dit-il, *telle est la destinée de tout individu au jeu de hasard.* Il n'y a nul salut pour le joueur, à moins *qu'il ne sache captiver la fortune en jouant avec un avantage réel dépendant du calcul ou de la dextérité, mais indépendant du hasard. Je crois qu'un joueur sage et prudent peut faire l'un et l'autre sans encourir le blâme, sans pouvoir être taxé de friponnerie.*

Voilà comment Casanova se justifie, mais en réalité il triche par nécessité, parce que sa bourse est dans la poche de ses amis, mais il joue parce que le jeu est sa passion. Il joue avec la chair. Il joue avec le hasard. Il joue avec sa vie. Vieux, les femmes se moqueront de lui (même les servantes de Dux). Vieux, il sera pauvre et c'est par pitié, finalement, que le comte de Waldstein utilise ses services.

Mais vieux, il jouera encore, il jouera l'éternité, et cette carte qu'il abat au grand pharaon du destin, ce sera la carte de ses *Mémoires,* et IL GAGNERA.

On aura beau prétendre par la suite que les *Mémoires,* c'est un tel ou un tel (voire Stendhal) qui les aurait écrits, il faudra se ranger à l'évidence : les *Mémoires de Casanova* sont de Casanova.

Notre Casanova est tout dans cette conversion de la fin, qui fait d'une proie de l'oubli la plus extraordinaire réussite du romanesque.

CASANOVA est né aventurier dans un siècle d'aventuriers. Il y a un parfum Renaissance dans ce XVIIIe siècle qui montre des rois philosophes et des écrivains foudres de guerre; qui répand partout ce que l'on nomme les *roses du bel esprit.* Comme s'il ne pouvait plus être question que de guerres en dentelles et de caprices insensés.

Sous ces dentelles, ces roses et ce libertinage, d'autres aventuriers, aventuriers de l'esprit ceux-là, aventuriers de la raison, et qui se nomment Diderot, Rousseau, Voltaire, préparent dans les aventureux périples de l'intelligence un tournant dans l'histoire des hommes.

De Ligne et Casanova survivront aux Jacobins. Mais peut-on parler ici de survivre? Ce sont des fantômes qui n'ont d'autre étoffe que celle de leurs souvenirs. Et mourant, dans cette Vienne où achève de boitiller Talleyrand, de Ligne songe encore aux plaisirs perdus, et sa dernière parole sera pour offrir aux belles Viennoises le spectacle grandiose de l'enlèvement d'un Maréchal. A toutes brides, le Tzar Alexandre, ce souverain fort beau et bien obtus dont le principal mérite est de traverser les pages de *Guerre et Paix* de Tolstoï, viendra saluer la dépouille funèbre de celui qui fut un grand ami de la Grande Catherine. Ce qu'Alexandre salue, ce sont les ultimes cendres d'un siècle et la fin d'une classe qui n'eut aucun autre écho (mis à part le torrent de feu qui jaillit de l'*Encyclopédie*) : la classe des aventuriers.

On objectera que le Prince de Ligne ne fut pas un aventurier, mais que Casanova en fut un (et parmi les notables). Mais lorsque mourut Louis XV et que la Du Barry fut reléguée dans un monastère, il fallait être de Ligne pour sauter les murs de ce couvent qu'une lettre de cachet défendait et aller visiter l'exclue; comme il fallait être Casanova pour s'aller moquer du Grand Turc, manquer d'être empalé et ne devoir son salut qu'à une fuite qui mena notre homme dans la seule prison encore féodale : la prison des Plombs, à Venise.

L'Europe était plus vaste qu'aujourd'hui. Il fallait un temps plus grand pour couvrir les distances. Malgré cela, les aventuriers se rencontrent toujours, en Espagne, en Angleterre, en Russie, à la Cour de Prusse, en Pologne, à Versailles, et les membres de cette curieuse confrérie, qui n'ont d'argent que celui qu'ils se procurent sans innocence, qui dépensent des fortunes, mènent grand train, sortent d'une prison pour tomber dans un ennui pire encore, ces membres se nomment : Saint-Germain, Gagliostro, d'Eon, Talvis, Afflisio, Schwerin, Neuhoff, John Law, Casanova...

Comment est-il, en ce siècle où tout est en effervescence, possible à ces aventuriers de se mêler aux Grands du monde, de les contrecarrer, et souvent de les jouer?

Lorsque la tête de Louis XVI roule dans le panier de son, c'est évidemment l'œuvre de Dame Guillotine, mais c'est surtout sous le couperet des paroles de Saint-Just qu'elle roule, cette tête qui fut la dernière tête réellement couronnée : *On ne peut régner innocemment!* C'en est fini de ce siècle qui donna du front contre tous les murs.

L'Europe du XVIIe siècle, ce sont (encore) les souverains qui la font (mais ce sont les peuples qui la défont), et si Versailles, Sans-Souci et Tzarskoyë-Sèlo dominent cette Europe de la diplomatie, cette Europe de la loterie, des banquiers et des salons, une multitude de roitelets, de potentats s'ennuient d'être privés du faste des puissantes Cours (bien qu'ils aient, à rebours, moins de dettes que les grands souverains).

Chaque aventurier, ici, qui surgit et heurte à l'huis est fêté, reçu à bras ouverts. A condition qu'il ne s'attarde point trop, l'aventurier va pouvoir régner comme il l'entend sur toute la seigneurie enfin animée. Lorsque Casanova laisse pour mort le Maréchal de Pologne, le Roi Stanislas lui fait mander fort civilement de quitter ses Etats et lui fait remettre une forte somme aux fins de payer ses dettes et de ne point partir démuni. Lorsque de Ligne traverse la Crimée, Catherine fait mettre sur le siège un sac de pièces d'argent afin que le Prince puisse en jeter, à loisir, au peuple accouru. Puis l'Impératrice fait don

au Prince d'un domaine où il passera un jour entier et qu'il ne reverra jamais.

Mais lorsque Afflisio, directeur du théâtre impérial, a le malheur de déplaire, il finit aux galères. C'est le coup de pied que reçoit Mozart.

On trafique de tout, mais surtout de la crédulité. Ici, Giacomo Casanova est un maître. Il sait parler cabale comme nul autre. Tantôt (comme avec cette pauvre marquise d'Urfé) il en profite pour garnir sa bourse; tantôt il ne craint pas de faire céder quelque ingénue trop crédule sous prétexte d'une opération de médecine magique.

Il n'est pas monocorde, comme Saint-Germain ou Gagliostro. Il est tout à la fois : aujourd'hui cabaliste et mage; demain, industriel. Il possédera, aux portes de Paris, une fabrique où il imprime les tissus. Très naturellement son affaire tourne mal, et c'est, à nouveau, la fuite par les routes de l'Europe.

S'il est en prison, une dupe l'en sort (comme la marquise d'Urfé). S'il est libre, l'un ou l'autre qui refuse d'être dupé lance à nouveau la garde à ses trousses. Ainsi va-t-il durant des années et des années, de pays en pays, de ville en ville, sans relâche.

Tout lui est bon. Il trouve même le temps de composer un roman fantastique en cinq volumes : *L'Isocameron, ou Histoire d'Edouard et d'Elisabeth, qui passèrent quatre-vingt ans chez les Mégameickes, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe.*

Toujours superficiel, il affirme sans approfondir rien. Il maintient que le russe est un dialecte tartare. Ce qu'est effectivement le russe lui est bien indifférent. Il rencontre Catherine de Russie. Il écrit : *elle est grande.* De Ligne qui fut parmi les intimes de l'Impératrice nous signale qu'elle était *plutôt petite.* De Ligne est ami de Potemkine. Casanova se brouille avec Orloff, le menace et doit fuir.

Ce n'est nullement par hasard qu'aux tables de jeu de l'Europe Casanova retrouve toujours les mêmes coquins. Le voyage pour eux est une nécessité. Ils ne sont en sécurité quelque part

que pour peu de temps, et il leur faut bouger, se déplacer, partir, fuir sans cesse s'ils ne veulent voir leur corps moisir en quelque cachot.

Les aventuriers du XVIII[e] siècle sont les descendants de ces mercenaires qui combattaient sous n'importe quel drapeau; sont les descendants de ceux qui s'embarquaient, à la va-tout, vers l'Inde nouvelle; sont les contemporains de ceux qui dans le silence de leurs cabinets de travail préparent la société future.

Ils portent des uniformes de fantaisie, prétendent connaître intimement tous les souverains, s'arrogent la connaissance de toutes les choses qui existent, et, Mirandol qui défient les lois et les croyances, de quelques autres. Ils succèdent aux coupe-jarrets et inventent l'escroquerie. Leurs cartes biseautées et leurs traites falsifiées, c'est John Law faisant exploser les finances françaises... La façon qu'ils ont de traiter d'égal à égal avec les potentats, c'est d'Eon, qui a deux sexes, deux visages, deux réputations, et qui tient entre les mains, un temps, les clés de la politique internationale... Leurs usurpations de titres, c'est Neuhoff devenant roi de Corse... Leur vantardise constante, leur perpétuel appel à la crédulité et à la sottise, c'est Cagliostro l'illettré qui voit Paris à ses pieds, et dont le fameux collier préfigure la lunette de la guillotine...

Cette pléiade d'aventuriers va régner jusque sur la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Les tables de pharaon ne sont plus à la mesure de leurs appétits, les poches des princes ne les satisfont plus. Ils défient le pouvoir, jouent leurs dés pipés aux tables de la diplomatie, font tourner la roulette de l'Histoire (mais elle les emporte et les fait disparaître)...

CASANOVA écrivant ses *Mémoires* devient un archétype de la vie amoureuse. C'est indéniable. Il est commun d'entendre dire de quelque individu : *C'est un Casanova.*

La vie amoureuse peut être illustrée par quatre grands noms

qui, chacun, correspond à une catégorie bien déterminée. Ces quatre personnages sont Don Juan, Tristan, Valmont et Casanova.

Nous savons que Casanova n'est pas Don Juan. Nous sentons d'entrée que Casanova n'est pas Tristan. Tristan, c'est la fidélité éperdue. Casanova ne participe en rien aux mythes du cœur. Il est l'infidélité royale et naturelle, libre et joyeuse.

Valmont fait songer au duc de Lauzun. Le héros des *Liaisons dangereuses* nous oblige à nous demander si Casanova est — ou non — un libertin. Autrement dit : dans cette société de la seconde moitié du XVIIIe siècle, période qui dégagea le visage réel du libertin, peut-on ranger parmi les libertins notre chevalier de Seingalt? Incarne-t-il, ou non, les traits de cette conception neuve de l'homme devant l'amour? Une fois encore la réponse va de soi : Casanova n'est pas un libertin. Les règles auxquelles il obéit ou paraît obéir ne sont pas les règles du libertinage.

Valmont est l'héritier du libertin héroïque des XVIe et XVIIe siècles. Comme le libertinage n'équivaut plus aux mêmes structures sociales, Valmont mime théâtralement son ancêtre qui s'en prenait à Dieu et aux autorités civiles (lesquelles reposaient sur la crainte de ce Dieu). Le libertin du XVIe et XVIIe siècle provoque tout ce que couvre le *droit divin*. Il y avait, dans cette provocation, un risque de mort. Ce risque n'existe plus dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (sous cette forme, du moins), mais les règles strictes du libertinage entraînent des risques qui vont mener Valmont, dans un duel qui l'oppose à un outragé, à la mort.

Le libertinage, au XVIIIe siècle, est un jeu dramatique qui se rapproche fort de la corrida. Roger Vaillant dans un remarquable livre consacré à Laclos met bien en évidence la complexité et la rigueur du libertinage.

La première chose que fait le libertin est de choisir sa proie. Remarquons bien que ce n'est pas l'attrait de la chair qui le guide. Il est fréquent de le retrouver, lorsque sa victime vient de céder, entre les bras d'une fille. Il est fréquent de voir le

libertin préférer une catin pour ses plaisirs mais choisir une grande dame pour son entreprise de libertinage. Le libertinage, ne l'oublions pas, exige la vertu. Le choix du libertin se fait d'après la vertu des femmes qu'il approche. On voit que notre Casanova manque à cette règle essentielle. Il n'est jamais exigeant dans son choix. Mieux : il ne choisit pas. Il prend ce qu'il trouve. Et il ne s'agit pas du tout, pour lui, d'un *jeu dramatique*.

Seconde règle du libertinage : le séducteur ne peut en aucun cas être séduit. Le libertin doit conserver la tête froide et le cœur en paix. Il est à l'inverse, exactement, de l'amour-passion. Nous voilà (une fois encore) loin de Casanova, cet éternel brûlot, victime de ses sens enflammés. Loin aussi du Prince de Ligne, mais il est vrai que celui-ci, bien qu'absolument homme du XVIIIe siècle et libertin par périodes, bascule déjà vers le romantisme, et il faudrait peu de chose (Mme de Staël, par exemple) pour en faire un Benjamin Constant.

Ensuite, le libertin n'est surtout pas ce qu'était principalement Casanova, c'est-à-dire (comme nous disons aujourd'hui) coureur. Le libertin ne veut pas n'importe quelle femme, comme fait le Chevalier. Le libertin est capable de longues périodes de continence, ou bien, son œuvre menée à bien, fera achever par quelque valet la consommation du vertige qu'il a créé chez sa victime. On voit mal Giacomo Casanova dans ce rôle...

Pour le libertin, la séduction est une figure de ce jeu qu'il mène. Il faut remarquer que le libertin s'attaque toujours à des femmes de son rang social. Casanova — mais il est vrai qu'il n'a pas de rang social — se passerait bien de séduire s'il pouvait d'emblée atteindre son but, et on le voit en Russie acquérir une servante-esclave-maîtresse de quatorze ans, Zaïre, pour cent roubles, et lorsqu'elle l'ennuie faire entrer en jeu Martin-Bâton.

Puis, après la séduction, vient la chute. C'est là la fin que poursuit Casanova. Ce n'est pas le but que se propose le libertin. Dans ce *jeu dramatique* qu'est le libertinage, la chute n'est qu'une figure à bien mener, entre d'autres.

Après la chute vient (pour reprendre ce terme à l'art tauromachique) la mise-à-mort. Il faut comprendre ceci : lorsque le libertin fait son choix, il le fait comme un matador qui choisit sa bête, non pour elle-même, mais pour la passe finale. Lorsque le libertin fait son choix, il ne pense pas tant à posséder cette femme sur laquelle il vient de jeter son dévolu, qu'à la passe finale : la rupture.

On voit ce qu'amènera le romantisme : le collage, Adolphe, la peur de ce qui faisait la gloire du libertin.

Car il importe que la rupture soit éclatante. Si tout le jeu a été mené jusqu'ici en secret, la rupture, elle, doit venir aux oreilles de tous, et nécessairement, principalement, aux oreilles du mari. C'est là l'essentiel du libertinage.

Casanova n'était pas plus (on le voit) Valmont, que Tristan, ou Adolphe ou Don Juan...

Fixé déjà sur le sens général de la conception de l'amour qu'illustre le Chevalier, qui est non la métaphysique (Don Juan), non la fidélité (Tristan), non un jeu dramatique (Valmont), mais la *sensualité* — il serait bon de lire ce portrait que fait de lui le Prince de Ligne dans ses *Mélanges :*

Ce serait un bien bel homme, s'il n'était pas laid : il est grand, bâti en Hercule; mais un teint africain, des yeux vifs, pleins d'esprit à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent un peu l'air féroce. Plus facile à être mis en colère qu'en gaieté, il rit peu, mais il fait rire; il a une manière de dire les choses qui tient de l'Arlequin balourd et du Figaro, et le rend très-plaisant; il n'y a que les choses qu'il prétend savoir qu'il ne sait pas : les règles de la danse, de la langue française, du goût, de l'usage du monde et du savoir-vivre.

Il n'y a que ses comédies qui ne soient pas comiques; il n'y a que ses ouvrages philosophiques où il n'y ait pas de philosophie, tous les autres en sont remplies; il y a toujours du trait, du neuf, du piquant et du profond. C'est un puits de science, mais il cite si souvent Horace que c'est de quoi en dégoûter. Sa tournure d'esprit et ses saillies ont un esprit de sel attique. Il est sensible et reconnaissant; mais, pour peu qu'on lui déplaise, il est méchant, hargneux et détestable : un

million qu'on lui donnerait ne rachèterait pas une petite plaisanterie qu'on lui aurait faite.

Son style ressemble à celui des anciennes préfaces : il est long, diffus, lourd; mais s'il y a quelque chose à raconter, comme par exemple, ses aventures, il y met une telle originalité, naïveté, espèce de genre dramatique pour mettre tout en action, qu'on ne saurait trop l'admirer, et que sans le savoir, il est supérieur à Gil Blas *et au* Diable Boiteux. *Il ne croit à rien, excepté à ce qui est le moins croyable, étant superstitieux sur tout plein d'objets; heureusement qu'il a de l'honneur et de la délicatesse, car avec sa phrase :* « Je l'ai promis à Dieu », *ou bien :* « Dieu le veut », *il n'y a pas de choses au monde qu'il ne fût capable de faire.*

Il aime, il convoite tout, et, après avoir usé de tout, il sait se passer de tout. Les femmes, et les petites filles surtout, sont dans sa tête, mais elles ne peuvent plus en sortir pour en passer ailleurs. Cela le fâche, cela le met en colère contre le beau sexe, contre lui, contre le ciel et la nature : il se venge de tout cela contre tout ce qui est mangeable et potable : ne pouvant plus être un dieu dans les jardins, un satyre dans les forêts, c'est un loup à table; il ne lui fait grâce à rien, commence gaiement et finit tristement, désolé de ne pouvoir plus recommencer.

S'il a profité quelquefois de sa supériorité sur d'autres bêtes en hommes et en femmes pour faire fortune, c'était pour rendre heureux ceux qui l'entouraient. Au milieu des plus grands désordres de la jeunesse la plus orageuse et de la carrière des aventures, quelquefois un peu équivoques, il a montré de l'honneur, de la délicatesse et du courage. Il est fier parce qu'il n'est rien et qu'il n'a rien : rentier, ou financier, ou grand seigneur, il aurait peut-être été facile à vivre; mais qu'on ne le contrarie point, surtout que l'on ne rie point; mais qu'on le lise ou qu'on l'écoute, car son amour-propre est toujours sous les armes; ne lui dites jamais que vous savez l'histoire qu'il va vous conter, ayez l'air de l'entendre pour la première fois. Ne manquez pas de lui faire la révérence, car un rien vous en fera un ennemi.

Sa prodigieuse imagination, la vivacité de son pays, ses voyages, tous les métiers qu'il a faits, sa fermeté dans l'absence de tous les biens moraux et physiques, en font un homme rare, précieux à rencontrer, digne même de considération et de beaucoup d'amitié de la part du très petit nombre de personnes qui trouvent grâce devant lui.

Ce personnage, dont le Prince de Ligne disait encore : *cet esprit sans pareil, dont chaque mot est un trait, et chaque pensée un livre,* ce personnage est né le 2 avril 1725, à Venise. Très jeune, une philosophie en lui se fait jour : Casanova se montre bien décidé à être un *individu* (contre le *pouvoir*, c'est-à-dire en se moquant du *pouvoir*) et à ne laisser réduire par rien son appétit de satisfactions immédiates.

Que lui importe le salut éternel lorsqu'une fantaisie se présente à son esprit, à laquelle il faut obéir au nom d'une liberté qui se veut sans entraves!

Ce que Casanova partage avec de Ligne, avec Saint-Evremond, avec Méré, avec Stendhal, et ce qu'il partage aussi bien avec Gobineau qui sera le dernier de cette race, c'est évidemment ce qu'on nomme aujourd'hui le bel esprit, et qui n'est autre qu'une fraîcheur de l'esprit qui se veut individuel et hors des étroites limites de la tradition.

C'est là aussi le XVIIIe siècle, jetant sur le monde les regards de l'*Ingénu* et du curé Meslier.

Mélange de deux cultes également exclusifs : le culte de l'intelligence et le culte du bonheur personnel.

Voire! ils sont épicuriens. Ils prennent les choses le mieux du monde, en leur donnant de l'allure. Le septuagénaire de Ligne faisant ses adieux à sa dernière maîtresse, une grisette viennoise qui habite un troisième étage : *Madame, vous serez la dernière personne que j'aimerai au troisième.*

Un bon mot est pour eux une chose sacrée. Il ne faut pas les presser beaucoup pour qu'ils avouent enfin que ce qui sépare l'homme de l'animal, c'est le bon mot...

Bref! ils se veulent libres. Ils se veulent civilisés. Ils veulent incarner une civilisation d'esprit et de goût, mais aussi de lucidité. Ils sont impitoyables et sans scrupules. N'oublions pas que les imaginations du marquis de Sade naissent à ce moment.

LORSQU'ON se promène dans les allées de Belœil, on ne peut qu'admirer la clarté de ces arrangements de grands arbres, l'élégance de ces pièces d'eau, et l'intelligence qui se lit dans la disposition des taillis, des bosquets, des sentiers.

Casanova n'avait peut-être pas cette envergure, cette taille. Mais il ne commandait pas un régiment, ne possédait aucun château et en était réduit à faire feu de tout bois.

On ne sait ce qu'il faut mettre le plus haut en lui : celui qui de médiocre extraction parvint à briller dans les principales cours d'Europe; ou celui qui d'une large expérience du Monde put extraire la prodigieuse galerie que l'on voit dans les nombreux volumes des *Mémoires*. Il fut aventurier et trousseur de jupons, mais il fut aussi le personnage d'une époque et surtout le mémorialiste étincelant non d'une ville ou d'un pays, mais d'un continent entier.

Il n'y a rien en lui du flâneur ou du badaud. Il raconte les incidents auxquels il participe. Je veux dire qu'il ne raconte pas ce qu'il voit, ce qu'il observe, ce qu'on lui rapporte, comme Saint-Simon ou Tallemant des Réaux, mais c'est lui-même que sans cesse il raconte, et c'est dans la mesure où il se raconte lui-même qu'il fait d'une vie qui pouvait être un définitif *ratage* un chef-d'œuvre de l'esprit.

Si Casanova ne s'était pas raconté, il disparaissait pour tout de bon, et personne n'aurait songé à lui, mais se racontant il donne à cette vie dilapidée une unité, un sens, une signification qui est, justement, d'être la matière d'un livre gigantesque : *Les Mémoires de Jacques Casanova de Seingalt, écrits par lui-même.*

ROBERT BARROUX

Sébastien Mercier

le promeneur qui ne sait où il va.

1

La flânerie est un art. Sébastien Mercier, au XVIIIe siècle l'a pratiquée avec bonheur. Elle l'a conduit à écrire un chef-d'œuvre, alors que son labeur n'a produit que des ouvrages indigestes. Mais la flânerie n'est pas un art de penser : d'où les inconséquences de Mercier. Il flâne et il ne sait pas où il va. On peut suivre sa promenade, non ses opinions. Le guide est aussi aimable que le penseur est inconséquent.

Il naît à Paris le 6 juin 1740. L'époque est prospère, facile la vie, désordonnée la politique. La guerre de succession d'Autriche commence. *L'Encyclopédie* s'ébauche. C'est le tournant d'un royaume qui s'abandonne et qui glisse à sa perte.

La famille de Mercier appartient à la bourgeoisie aisée où l'on fait instruire ses enfants. Son père, lorrain d'origine, est maître fourbisseur, c'est-à-dire armurier. Son frère Charles-André deviendra graveur et marchand de tableaux. Après avoir fréquenté une pension pittoresque de la montagne Sainte-Geneviève, puis le collège des Quatre-Nations, Sébastien est peu de temps professeur à Bordeaux, bientôt écrivain à Paris.

Il fréquente les sociétés et les cafés littéraires, les auteurs, rend visite à Crébillon père, qui lui déclame une tragédie, et à Crébillon fils, qui lui offre ses services. Il est accueilli par Voltaire, railleur, et par Jean-Jacques Rousseau, maussade. Au café Procope il converse avec le neveu de Rameau, dont, avant Dide-

rot, il rapporte les propos étranges. Il lie amitié avec le pauvre poète Gilbert et assiste à sa mort désespérée. Il est en sympathie avec Rétif de la Bretonne, singulier compagnon qu'il idéalise un peu. Mercier fait-il une exacte distinction entre les grands hommes et les comparses, entre les sages et les fous? Avant d'avoir été mûri par les épreuves, sa tête est un peu légère. Il promène sa musardise, sa curiosité, ses incertitudes.

Il est laborieux à sa façon : écrire ne lui coûte jamais. Aussi, il improvise et ne compose pas. Il sera un jour, selon sa pittoresque expression, *le plus grand livrier de France.* Que produit-il? De mauvais vers et de médiocres pièces de théâtre, environ cinquante, jouées d'abord en province, puis, quelques-unes, péniblement, à Paris; mais elles ont du succès en Allemagne. La Comédie-Française n'a jamais représenté que son *Molière* (1776). En guise de vengeance, il note : « Les comédiens en province appartiennent au public au lieu qu'à Paris le public appartient aux comédiens. »

Avec Diderot, et sans y mieux réussir, il fait des drames larmoyants et le plus souvent ennuyeux. Le plus agréable est la *Brouette du vinaigrier* (1775) : le pauvre fils d'un humble marchand de vinaigre, qui promène sur une brouette sa marchandise, aime la fille d'un riche négociant; il l'épouse et les économies de son père sauvent le négociant de la ruine. Ici un attendrissement facile évite le drame et la grandiloquence; l'histoire un peu vulgaire conserve quelque grâce, c'est du théâtre pour grisette, à leur mesure, à leur mode.

Sans sourciller et sans choisir, Mercier adopte toutes les idées en vogue : il est sensible à la façon de Rousseau, paradoxal et irréligieux comme les encyclopédistes. Aussi se croit-il un novateur à tout crin, traite sans respect les anciens (sauf Tacite) et plus mal encore ses devanciers du grand siècle. Descartes ni Racine ne sont épargnés; moins encore Bossuet dont il dédaigne le style. En revanche, l'anglomanie lui fait faire un heureux choix : Shakespeare est son homme. Pour obéir aux consignes frivoles de la vogue le voilà hostile à l'Eglise, aux grands, à tout ce qui rappelle le passé, et enthousiaste pour le présent, pour les nouveautés, pour le menu peuple. Jusqu'alors sa route littéraire ne l'a guère conduit qu'à suivre, au hasard, les voies que d'autres ont tracées.

Son principal mérite est de chercher, sans relâche, des sujets neufs. Il donne avec succès un roman d'anticipation, à l'invention un peu pauvre, sans grande hardiesse : *l'An deux mille quatre cent quarante* (1771), dont le sujet est plaisant et lui vaut des traductions en anglais, en allemand, en néerlandais. Le meilleur de son temps et de sa méditation se passe à flâner dans Paris, jour et nuit, souvent accompagné par Rétif de la Bretonne. Il y trouve enfin l'emploi de son réel talent et donne un recueil de récits, délicieux et frais, car il a découvert un mode de composition original : des croquis, de courtes esquisses. Au lieu de disserter ou de déclamer, il décrit. *Le Tableau de Paris* très ample, très neuf est un livre saisissant, vif, léger, dont le désordre même a du charme et qui n'est jamais libertin. De 1781 à 1788, il en publie douze volumes.

Sébastien Mercier a fait son chef-d'œuvre et même un vrai chef-d'œuvre, quoique le style un peu bourgeois, malaisé ait plus d'entrain et de couleur que de pureté.

Le succès le consacre. On le traduit en allemand dès 1783 et cent cinquante ans plus tard encore en anglais. Pourquoi cette réussite? Mercier a fixé pour toujours l'image de la grande ville, à la fin de la monarchie, avec tous les attraits, tous les prestiges du temps de la douceur de vivre. Habilement, il a coupé un long ouvrage en tableaux courts, multiples. Leur abondance reflète les aspects familiers qui sont les plus révélateurs de la vie quotidienne, et qu'il est le seul à traiter.

Mercier observe et note tout. Il fait mieux. Il crayonne. Il prend sur le vif. Artiste plus encore qu'écrivain (son frère n'est-il pas graveur?), anecdotier plutôt que penseur, esprit paradoxal qui voit juste et qui porte à faux, il intéresse; on aimerait placer cet écrivain aux côtés des illustrateurs Moreau, Cochin ou Debucourt. Sa plume égale et même quelquefois surpasse leur burin. Le talent de Mercier est d'entraîner le lecteur à sa suite dans une promenade sans but précis. Il sait voir. Il fait voir. Il peint avec un art charmant la rue et son décor. On ne se lasse pas de le suivre.

2

La Révolution est venue. Mercier, prôneur des idées de réforme est député de Seine-et-Oise. Scrupuleux, il ne vote pas la mort de Louis XVI. Bientôt, il renonce à toute activité politique. Il est cependant arrêté (6 octobre 1793). Comme tant d'autres, le neuf thermidor le sauve de la guillotine. Il est alors contrôleur général de la Loterie, contre laquelle il écrivait jadis pour en dénoncer le scandale. Il continue aussi son œuvre d'écrivain et lorsqu'on crée l'Institut, il en est nommé membre. N'a-t-il pas la fantaisie d'y vouloir introduire Rétif de la Bretonne? Projet sans lendemain. Mercier a vieilli durant la Révolution. Où l'a-t-elle conduit? Ah! ce ne fut pas une promenade, mais un sinistre galop, un sabbat. Comment supporter de telles marches au travers du charnier? Il en ressent le dégoût et ne sait plus trop où aller. Il lui faut réviser toutes ses idées. Pour mesurer le trajet parcouru, il ajoute au *Tableau de Paris* un livre moins connu, tout aussi remarquable.

Le *Nouveau Paris* de Mercier, publié en l'an VII (1799) — et aussitôt traduit en allemand — commence par un avant-propos saisissant, qui est un de ses bons morceaux. Il prend tout son prix, sous la plume d'un homme qui fut constamment un témoin habile à observer et à dépeindre. Malgré lui, il laisse transparaître ses déceptions de républicain.

« J'avais terminé, vers la fin de 1788, le tableau de Paris que j'avais commencé en 1781 et qui composoit douze volumes. Je comptois avoir tout dit, du moins tout ce que je savois sur cette ville qui fixe éternellement les regards du monde entier; et je comptois bien n'y pas revenir, lorsqu'une révolution dont le souvenir ne périra jamais et influera sur les destinées futures de l'espèce humaine, vint bouleverser les mœurs d'un peuple paisible, changer ses habitudes, ses lois, ses usages, sa police, son gouvernement, ses autels, et lui inspirer tour à tour le courage le plus héroïque et la férocité la plus lâche.

« Qu'il fut grand! qu'il fut abject! qu'il fut impétueux! qu'il fut patient! Il faut admettre nécessairement dans cette ville deux peuples distincts; l'un s'élançant généreusement vers la liberté, prompt à tout oser, invincible, généreux : ce fut le

peuple du 14 juillet et du 10 août; l'autre souple, avide et cruel, prompt à s'emparer des victoires des républicains, à se les attribuer, à se donner pour les patriotes les plus purs, les plus clairvoyants, et les plus décidés, lorsqu'ils n'étoient qu'ambitieux de pouvoir et de richesse. »

Est-ce un jugement équitable? Il est sincère et catégorique. Sans doute la distinction est commode. Elle offre une part de vérité. Tout le livre, plein d'antithèses, est écrit dans cet esprit. Tableaux et confessions se mêlent. C'est un aveu mêlé de plaidoyer.

Mercier, aux approches de la soixantaine, a repris ses promenades dans la ville. Il conserve devant les yeux des spectacles horribles, dans l'esprit des souvenirs tragiques. Il avance, flânant toujours, parmi les ruines de ses rêves. Ses repentirs, narrés d'un style alerte, n'en ont que plus de prix. Cet incroyant ne va-t-il pas jusqu'à s'exclamer : « Grand Dieu!... Il est temps que les hommes recommencent à s'aimer! »

Son cœur enthousiaste n'est pas flétri. Mais il en a bien rabattu sur la sensiblerie d'antan, qu'il partageait.

Est-ce la vertu nécessaire aux républiques, suivant la maxime de Montesquieu, qui règna sur les assemblées? Hélas, déjà, avant la Révolution « les gens du bon ton avaient adopté une philosophie sentimentale qui était l'art de se dispenser d'être vertueux ». Les classes populaires ont fait pis. Les districts se proposaient d'être des assemblées de frères; ils avaient proposé, bientôt imposé des *soupers fraternels.* Quelles sinistres agapes, où, sous peine d'être suspect, chacun devait venir s'asseoir et manger en famille, à côté de l'homme qu'il haïssait ou qu'il craignait!

Il y a pire. A-t-on suffisamment tiré de l'ombre les *harangueurs* de district? Ils touchaient quarante sols la séance; et l'on payait aussi les auditeurs. Mercier, qui rapporte ce fait méprisable, n'est pas au bout de ses aveux. Après le harangueur, bas excitateur des passions, vient le dénonciateur. Car la dénonciation fut un métier. La loi des jacobins l'autorisa. « Elle fut plus horrible peut-être que le meurtre. » Et qui mettait en branle ces actes patriotiques? Un assignat de cent sols.
L'honnête Mercier n'a pu voir tant d'horreurs sans en être

indigné. Cependant quelle peur s'épandait sur la ville? Voilà ce qu'écrit l'homme qui avait flétri la Bastille :

« A l'ombre des nuits, dans le silence, sous le secret, sans formalités, l'arbitraire, les haines individuelles *embastillaient* les citoyens par milliers. Les arrestations se faisaient non seulement à l'ombre des nuits, mais on les exécutait avec les formes les plus dures et les plus humiliantes. Le comité de salut public avait créé une infinité de dictatures en sous-ordre, et les citoyens dépouillés de tous leurs droits, malheureux, tremblants et muets devant leurs tyrans, comparaissaient devant un tribunal homicide, où les oreilles n'étaient frappées que d'un seul cri : la mort! la mort! »

Le souvenir lui pèse, qu'il garde de ces temps. « Moi, qui sous le règne des rois et en face de leurs trônes, ai bâti le vaisseau d'une république, mais qui ne baignait pas dans une mer de sang..., moi, muet d'horreur, je n'ai pu confier qu'au papier les sentiments qui me dévoraient! » Et il stigmatise les responsables :

Hébert : « On ne se souviendra du nom de ce misérable que parce que son détestable journal, intitulé le *Père Duchesne*, débordoit de mots grossiers. »

Le général de la Commune Henriot : « audacieux brigand ».

Fouquier-Tinville :« Existe-t-il un homme d'un esprit plus profondément artificieux, plus habile à supposer le crime, à controuver des faits? Chacune de ses paroles étoit un piège que l'accusé ne pouvoit prévoir ni éviter...; le tigre.... prononçoit fermement la condamnation de l'innocent. »

Robespierre : « Ce n'est plus l'*incorruptible*, le *vertueux* Robespierre; le masque est tombé; on l'exècre; on le rend responsable de tous les crimes des deux comités. On se presse sur les échoppes, dans les boutiques, aux fenêtres; les toits sont couverts de peuple et chargés d'une foule variée de spectateurs de toutes classes qui n'ont qu'un objet : voir Robespierre conduit à la mort. »

Enfin, s'il tient Marat en dégoût, il ne marchande pas son admiration à Charlotte Corday, conduite au supplice comme à un triomphe, escortée d'un universel émoi.

Comment tant de massacres ont-ils eu lieu? « tous les braves étaient morts ou aux armées; et la terreur était telle que si

l'on eût dit à un particulier : « *A telle heure la charrette passera devant ta maison, tu descendras et tu t'y placeras;* le particulier aurait attendu la charrette, aurait descendu son escalier et s'y serait placé. »

Oui, la frivolité exquise du temps avait amolli les caractères, surtout dans la noblesse et les classes aisées.

3

Par bonheur, il a vu d'autres spectacles que ces horreurs. Le charmant flâneur reparaît, avec la même grâce. On aime voir, à sa suite, les nouveaux aspects de la ville. Il est toujours le peintre privilégié des mœurs populaires. Il note de menus détails. D'un trait rapide, il cerne en un petit tableau chaque spectacle.

Au temps du « maximum », voici les queues aux boutiques; sur le Pont-aux-Changes ou bien place de Grève, des cuisines publiques sont établies pour nourrir, à bas prix, les misérables; « l'un boit ses lentilles sans les mâcher; l'autre avale chaque hareng d'une bouchée, sans s'inquiéter des arêtes ». Par contraste, la gourmandise atteint au comble partout et jusque dans les prisons. « Après l'office des bourreaux venait celui des marmitons..., le pâtissier, qui sait très bien que la bouche va toujours, faisant descendre ses cartes jusqu'au fond des prisons. »

Dans la ville, traînent çà et là écailles d'huîtres et peaux d'oranges. En dépit du nouveau calendrier subsiste l'aimable coutume des bonbons du jour de l'an. Aussi, « les confiseurs qui semblent avoir fait une étude réfléchie du cœur de ce peuple volage, règlent, pour le flatter, l'ancien almanach par l'usage des pistaches et des marrons glacés ». La boutique du confiseur : que d'appeaux de toutes sortes, pour exciter la gourmandise, d'imitations de fruits, de fleurs, de plats à l'aspect succulent, tous en sucre, de bouteilles minuscules contenant quelques gouttes de liqueur; puis « au milieu de cette espèce de carnaval paraissent des capucins barbus, entremêlés de seringues, de cornichons, de poignées de verges et de bottes d'allumettes ».

Quel éclat! Toutes les boutiques ont changé d'aspect. Des

enseignes brillantes, aux noms « diamantés », éblouissent la vue. « Pauvres professeurs qui enseignez la morale et les belles lettres, vos noms en petites lettres noires sont au coin d'une rue, au-dessus d'une borne. Le nom de ce bijoutier resplendit de mille feux. » Les lumières des magasins sont réfléchies par les glaces. De même, le nombre des boutiques et des marchands se multiplie. « La destruction des corps de métiers a engendré cette nombreuse race de petits marchands qui n'ont ni probité, ni honneur, ni scrupule. »

D'autres marchés s'étalent, par exemple à l'hôtel de Bullion qui est l'hôtel des ventes, « réceptacle éternel des meubles les plus précieux des émigrés ». Les faiseurs d'affaires le fréquentent; ceux qui spéculent sur les assignats ont, pour de vains tas de papiers, des chefs-d'œuvres d'un prix inestimable. Ils les revendent à d'autres nouveaux enrichis. Tels sont les jeux de la fortune.

Autre nouveauté offerte aux regards du promeneur : les affiches. Elles bariolent tous les murs de leurs couleurs vives. On est tenté d'appeler la ville « Paris-affiches » à la voir couverte d'annonces de ventes, de spectacles, d'avis les plus divers.

De ces temps et de leurs aspects, Mercier a tout aperçu. Il croise dans la rue les muscadins, remarque la perruque blonde à la mode, le collet noir et l'habit noisette de ces petits maîtres insolents qui hantent salons et boudoirs. Voici les voitures nouvelles, haut montées sur roues, le cocher juché plus haut encore. Avec leur élégance et leur vélocité, elles ont pris la place des coches, des berlines, des dormeuses et des cabriolets à grelots et à sonnettes. Servent-elles à la promenade? Mais non! On court, on vole; et l'on bouscule les passants.

Le calme n'est pas davantage au logis. Que de bals! Les Parisiens tourbillonnent. Il y a vingt-trois théâtres, dix-huit cents salles de bals. Où? Jusque dans les anciens lieux de prières. « On danse aux Carmes, où l'on égorgeait. On danse au Noviciat des Jésuites. On danse au couvent des Carmélites du Marais. On danse au séminaire Saint-Sulpice. On danse aux Filles de Sainte-Marie. On danse dans trois églises ruinées de ma section. » On y danse sur le pavé des tombes. Est-on au comble de la folie? Non : voici les bals à la victime. Qui pourra le croire? Un certificat de la mort d'un proche était la

carte d'entrée nécessaire. « Est-ce la danse des morts de Holbein, qui avait inspiré une telle idée? Pourquoi, au milieu du chant des violons ne fit-on pas danser un spectre sans tête? »

Au plus fort des périls extérieurs, lorsque Paris se transformait en ville de guerre, il rencontre des petits garçons et s'arrête à les regarder : « Les enfants, au lieu de jouer à la chapelle, font des patrouilles avec des bâtons et des bonnets de grenadiers en papier. » (Mercier n'avait eu que des filles.) Parfois, le travail familier s'estompe de mélancolie : « Je me rappelle avec délices ce qu'on appelait le rond du Luxembourg, les danses ingénues que formaient jadis les enfants des deux sexes, sous les yeux de leurs parents. » Mais on n'est plus aux temps de l'innocence ni des mœurs patriarcales.

Ou bien il raconte une histoire touchante. Après avoir décrit de la façon la plus vive les jardins du Pré-Saint-Gervais, « le paradis terrestre ou, pour parler plus juste, le jardin d'amour des parisiens », il rapporte une réflexion entendue en un autre de ces jardins d'amour. Une foule brillante, parée, avec les jolis costumes de merveilleuses, d'incroyables couvrait les allées, les pelouses de Tivoli. Un jeune homme dit à son camarade : « Il n'y a personne ici. — Tu es fou, lui repartit l'autre, j'ai compté plus de huit cents jolies femmes. — Ah! réplique le premier, c'est que je n'ai pas rencontré celle que j'y cherche! »

4

L'amour a réussi à le rendre indulgent, car il ne l'est plus guère. Le voici au quartier des Halles, écoutant les chanteurs de rues. Les chansons se ressentent de la liberté républicaine. Elles expriment « le mot et la chose », pour le plaisir de l'assistance où se pressent jeunes garçons et jeunes filles. « Les auditeurs de ce pays-là ont les oreilles comme le gosier : elles veulent être écorchées. »

En vieillissant, Mercier tourne au moraliste morose. Trop de nudités dans les statues des jardins : « Les mœurs et les statues sont choses incompatibles. » Le costume féminin a banni la

chemise; « le corset en tricot de soie, couleur de chair, qui colle sur la taille, ne laisse pas deviner, mais apercevoir tous les charmes secrets ». C'est l'époque des merveilleuses, des incroyables, la grande bacchanale du Directoire.

Quelles lois, quelles mœurs! Qu'est le divorce? Le sacrement de l'adultère. Quelles réformes sont opérées? On a changé les mots. Supprimés les mouchards? On les nomme agents de police : « Nous n'avons plus de bourreaux, mais nous avons les exécuteurs des jugements criminels. Enfin des hommes connus par la corruption effrénée de leurs mœurs et par l'audace de leur incivisme sont des *honnêtes gens*. — Si cela est, demandait un vertueux citoyen, que sommes-nous donc, nous autres? »

Soudain, un peu de poésie et d'espérance s'offre à son regard; il contemple, au hasard des rues, les arbres de la liberté : « La présence de Bonaparte fit reverdir tous ces feuillages » s'écrie-t-il avec enthousiasme!

Bonaparte! Les lauriers qui verdoient! Mercier est demeuré républicain. « La République, elle est immortelle », est son cri et pourrait être sa devise. Quand il la voit s'étioler, mourir, il conserve sa fière indépendance de pensée et son intempérance de langage. Il pleure les libertés mortes mais n'a plus le courage de faire, sous l'Empire, un troisième tableau de Paris. Il ne l'écrit plus, il le parle. Il parle beaucoup, il parle trop. Un jour Savary, duc de Rovigo, ministre de la police, le fait appeler pour une semonce. « Vous dites de belles choses, Monsieur! » Des rapports de police sont exhibés; Mercier les déclare véridiques, loue le ministre d'être si parfaitement informé.

Est-ce là tout? Non, il a osé brocarder l'Empereur. Mercier demeure imperturbable. «Oh! seulement à titre de confrère de l'Institut. On se passe l'épigramme entre académiciens. » Il rectifie qu'Il n'a pas nommé l'empereur « homme-sabre » mais « sabre organisé ». Rovigo alors d'élever le ton : « Monsieur, vous cassez les vitres. — Pourquoi avez-vous des vitres, Monsieur? » rétorque Mercier, qui se fâche aussi. Le ministre, énervé, court de long en large dans son bureau. Mercier fait de même. Enfin, sur la menace d'être envoyé en prison, à Bicêtre, il rappelle la renommée européenne de son nom. « A

Bicêtre! Je vous en défie! » Et répétant plusieurs fois ce défi, le vieil écrivain gagne lentement la porte et s'en va.

L'empereur ne s'occupe plus de Mercier; et sa police le laisse pérorer. Mais où est le temps de Bonaparte et de ses lauriers verdoyants? Qui a changé, de l'empereur ou de l'écrivain?

5

L'inconséquence de Mercier est pire à l'égard de la religion. Il est hostile à l'athéisme et termine ainsi un poème, inséré dans son livre :

Le cœur qui n'aima point fut le premier athée! Il énonce même que l'irréligion a démoralisé le peuple et qu' « il est de la sagesse des législateurs... de redonner cours aux idées religieuses ». Il renonce au matérialisme des encyclopédistes; mais la renaissance de la foi l'inquiète. Il proteste lorsqu'il voit réimprimer les bréviaires, s'irrite que l'on rende aux cloches des églises le droit de sonner. « Le son des cloches amènera les autodafés », énonce-t-il gravement, comme fera M. Homais. Il termine un entretien avec un bon prêtre par la comique formule : « Je te pardonne d'être prêtre », qui semble due à Hugo vieillissant.

Un voyage l'avait conduit un jour, loin de Paris, à la Grande Chartreuse. Sincère, ému, il y avait découvert la grandeur du sentiment religieux et la beauté de la vie monastique.

La page qu'il écrit (1) montre que le *Génie du Christianisme* vint à son heure.

« Je n'ai jamais plus éprouvé la puissance de la solitude pour l'adoption des idées religieuses qu'à la grande Chartreuse de Grenoble. On n'est là pour ainsi dire, encore dans le monde, que pour y reconnaître le néant de ce monde. A n'entendre rien que le son d'une cloche, ce son semble appeler votre âme et l'introduire dans l'éternité; à ne voir que des hommes muets et blêmis de pénitence, tout entiers à la prière, on tremble de son innocence même; à ne pouvoir poser son pied que sur le bord d'un abîme ou d'une tombe, on sent les bases chance-

(1) Mercier, *Nouveau Paris*, tome 6, chap. 232, note de la page 49, la Chartreuse.

lantes de la fortune, des plaisirs et de ce qu'on appelle le bonheur. Ces ombres blanches qui se promènent autour de ce lugubre cimetière, développent la grande pensée d'Young : « L'homme plonge dans le tombeau pour se relever immortel. » Oh! c'est là qu'il faut terminer sa journée afin d'apprendre à terminer le soir qui n'aura plus de lendemain. Tout y laisse l'homme à lui-même; et dégagé d'illusions, il n'en aperçoit que mieux la vérité.

J'ai regret qu'il n'existe plus une de ces maisons silencieuses où l'homme tourmenté ou brûlé de passions terrestres irait se rafraîchir et se régénérer, en y goûtant ce repos ou plutôt cette joie intime que l'on éprouve sous l'empire de la religion, lorsqu'on s'y soumet sincèrement : et je parle ici de cette religion qui, loin de toute espèce d'idolâtrie, consiste à retrouver Dieu en soi-même, à se confier à lui, à l'adorer, à l'aimer, dans les vives espérances d'un bonheur que lui seul dispense. Ce n'est qu'ainsi du moins que l'homme désabusé doit fuir le monde et l'innocence s'abriter des méchants. »

Mercier se rangea sans peine parmi les défenseurs du style de l'Enchanteur. Il avait reconnu un maître. Mais, détaché des Encyclopédistes, et faute de franchir le pas qui l'eût ramené à l'Eglise, sa démarche est bien hésitante.

Désormais le vieil homme ne voyage plus qu'en esprit. C'est une promenade nouvelle, dans les livres. Il sort moins et lit davantage. Kant l'a profondément frappé et Mercier interprète le métaphysicien de Kœnigsberg dans un sens idéaliste. Pour lui rendre hommage, il dresse, non sans habileté, le système de Kant contre le sensualisme des « philosophes ». Il oublie ses anciens combats contre Descartes et Bossuet.

A titre de preuve de sa dernière évolution, on possède une curieuse profession de foi. La municipalité de Cambrai a exhumé les restes de Fénelon. Elle ouvre une souscription pour ériger un monument à l'illustre archevêque. Mercier donne les motifs de son refus. La réponse porte la marque réaliste qui lui est propre :

« Fénelon n'est plus sur cette misérable terre, il est dans le monde des esprits. Bâtissez une chaumière, donnez-la à un indigent et mettez sur la porte : l'esprit de Fénelon est ici... J'ai vu

Jean-Jacques Rousseau manquer de bois pour se chauffer pendant l'hiver. A sa mort, on fit venir des sculpteurs. »

Mais il affirme avec solennité et noblesse : « Laissons la pourriture aux vers. Ne nous attachons point au matériel. L'union de l'âme avec le corps est accidentelle, passagère, humiliante. Quand la séparation est faite, n'allez pas rappeler l'accident. »

Tel est le dernier tour pris par la pensée de Mercier. Au terme de sa longue flânerie, il a rencontré l'idéal.

Agé de soixante-treize ans, il porte toujours beau. Nodier l'a dépeint, solennel et négligé, vêtu à l'ancienne mode, « avec son chapeau d'un noir équivoque et fatigué, sa longue veste antique chamarrée d'une broderie aux paillettes ternies, relevées de quelques grains de verroterie de couleur, son jabot d'une semaine largement saupoudré de tabac d'Espagne, et son lorgnon en sautoir ». Car Mercier a bien oublié ce qu'il disait des porteurs de bésicles : ils ont l'esprit étroit! Il longe les quais, à pas lents, pour se rendre aux séances de l'Institut.

Au fait, à se promener toujours, n'a-t-il rien négligé, cet éternel flâneur? Lorsque la maladie le prend, en février 1814, il songe qu'il a oublié de se marier, alors que depuis 1792 il vit avec une femme qui lui a donné trois filles. Une des dernières démarches de Mercier le conduit à la mairie. Il demeure 12, rue de Seine (ancien X[e] arrondissement). Peut-être pour éviter les commentaires, le tardif mariage est célébré à la mairie du XI[e] arrondissement. Héloïse, âgée de vingt-deux ans, Sébastienne, de vingt et Pauline de dix-huit sont légitimées par cet acte. Moins de trois mois après, Sébastien Mercier meurt, dans la nuit du 23 au 24 avril. Roëhm, fonctionnaire des finances et Bonaventure de Roquefort, homme de lettres en font la déclaration.

Un conseil de tutelle est alors constitué. Deux filles étant mineures et la mère tutrice de droit, on réunit trois parents et trois amis. Les parents sont le frère de Sébastien Mercier, qualifié de rentier, et deux cousins, Le Crosnier, employé à la Cour des Comptes et le baron de La Doucette, préfet. Les amis sont un avocat, Pauquet, un médecin, Fournier de Pesçay et le comte de Saint-Laurent. Le choix se porte sur Le Crosnier, cousin germain, pour être subrogé tuteur.

Mort, Sébastien Mercier est méconnu, dernier avatar, fort injuste. Nul Parisien, nul fervent de Paris ne peut oublier que cet écrivain, par deux fois, a dressé un brillant tableau de la capitale. N'a-t-il pas dit, en une formule que n'eût pas désavouée Hugo — qui a dû le lire beaucoup — « C'est de la Cité qu'est sortie la grande ville; la fille est au moins trente fois plus grande que la mère; c'est un nain qui a enfanté un géant. »

Documents

Extraits des Archives de la Seine

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE. VILLE DE PARIS.

L'an mil huit cent quatorze, le neuvième jour du mois de février une heure de relevée,

Pardevant nous Alexandre Nicolas Lemoine, adjoint à Monsieur le Maire du onzième arrondissement de Paris, faisant les fonctions d'Officier de l'Etat Civil, sont comparus M. Louis-Sébastien MERCIER Membre de l'Institut Impérial, né à Paris, paroisse Saint-Germain-Lauxerrois, le huit juin mil sept cent quarante, y demeurant rue de Seine, n° 12, dixième arrondissement; fils majeur de Jean-Louis Mercier et de Andrée Lepas, son épouse, décédés à Paris, le Père, le dix-neuf mars, mil sept cent soixante neuf, la mère, le trente juillet mil sept cent quarante-trois, les ayeuls et ayeules sont aussi décédés suivant une déclaration affirmative à nous faite ce jourd'hui par l'Epoux et les Témoins du présent mariage, dûment en forme.

Et demoiselle Louise-Marie-Anne MACHARD, née à Corberon, département de la Côte-d'Or, le dix-huit juillet mil sept cent soixante-huit, demeurant à Paris, rue Férou n° 24, quartier du Luxembourg, fille majeure de Claude Machard et de Marie-Françoise Lamarche, son épouse, décédés, le Père sur cet arrondissement, le treize nivôse an quatre, la mère sur le dixième arrondissement de Paris, le vingt-trois mars mil huit cent neuf, les ayeuls et ayeules sont aussi décédés suivant la susdite déclaration affirmative à nous faite ce jourd'hui par l'Epouse et les Témoins du présent mariage, lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projetté entre eux et dont la première Publication a été faite devant les principales portes de notre Mairie et de la susdite Mairie du dixième arrondissement de Paris, les dimanches six février, présent mois, à l'heure de midi, et dont la seconde n'a pas eu lieu en vertu de la dis-

pense délivrée au nom du Gouvernement par Monsieur le Procureur Impérial près le Tribunal de première Instance du Département de la Seine, le huit février, présent mois, laquelle dispense nous ayant été présentée est restée déposée au Bureau de l'Etat Civil de notre Mairie. Et à l'instant lesdits Epoux ont déclaré qu'il est né d'eux trois filles à Paris, la première le cinq novembre mil sept cent quatre-vingt douze et sous le nom de Héloïse, la seconde inscrite sur les Registres de l'Etat-Civil de la Maison Commune de Paris, le vingt-cinq pluviôse an deux et sous le nom de Sébastienne, la troisième inscrite sur les Registres de l'Etat-Civil du dixième arrondissement, le vingt-cinq ventôse an quatre et sous les noms de Pauline-Sébastienne, lesquelles ils reconnaissent pour leurs filles.

Aucune opposition audit mariage ne nous ayant été signifiée, faisant droit à leur réquisition après avoir donné lecture des actes de naissance des Epoux et de toutes les pièces ci-dessus mentionnées et du chapitre six du Titre du Code Civil intitulé du mariage, avons demandé au futur Epoux et à la future Epouse s'ils veulent se prendre pour mari et pour femme : chacun d'eux ayant répondu séparément et affirmativement, déclarons, au nom de la Loi, que M. Louis-Sébastien Mercier et demoiselle Louise-Marie-Anne Machard, sont unis par le Mariage.

De quoi avons dressé acte en présence de Messieurs Antoine Liebaud, jurisconsulte, âgé de soixante-deux ans, demeurant à Paris, rue du Vieux-Colombier n° 29, Michel de Cubières, homme de lettres, âgé de soizante-trois ans, demeurant à Paris, rue Saint-Dominique, n° 19, amis de l'Epoux, François Fournier de Pesçay, Docteur en Médecine, âgé de quarante-deux ans, demeurant rue du Colombier n° 26, et François-Louis d'Escherny, chambellan et comte de l'Empire âgé de quatre-vingts ans, demeurant à Paris, rue d'Enfer n° 9, amis de l'Epouse, lesquels après qu'il leur en a été aussi donné lecture, l'ont signé avec nous et les parties contractantes.

Signé : L. M. A. Machard, L. S. Mercier, F. L. Cte d'Echerny, Fournier de Pesçay, Cubières, Liébaud, Saintin, Lemoine, adjoint.

Délivré par nous Maire du onzième arrondissement de Paris le présent Extrait conforme au registre.

Paris, le neuf mars mil huit cent quatorze.

(Signé) : Lemoine, Adjoint.

PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE. VILLE DE PARIS.

M. Mercier

N° 4

Etat Civil

Acte de décès du vingt-six avril mil huit cent quatorze. Le jour d'hier, à deux heures du matin, est décédé en son domicile rue de Seine n° 12, en cet arrondissement, Louis Sébastien MERCIER, âgé de soixante-treize ans et demi, né à Paris, Membre de l'Institut, troisième classe, marié à Louise-Anne Marchand.

Constaté par moi Urbain-Firmin Piaule, maire du dixième arrondissement de Paris, officier de la Légion d'Honneur. — Sur la déclaration de François-Louis-Auguste Roëhm, demeurant rue et n° sus-dits, Contrôleur principal aux droits réunis et de Jean-Baptiste Bonnaventure de Roquefort, demeurant à Paris rue du Colombier n° 18, homme de lettres. Lesquels ont signé avec moi, après lecture. Signé Roëhm, Roquefort et Piaule.

Délivré conforme au registre par nous maire du dixième arrondissement.

A Paris, le onze mai mil huit cent quatorze.

Acte de tutelle.

L'an mil huit cent quatorze, le vingt mai,

En notre hôtel et par-devant nous Jean Godard, ancien avocat, juge de paix du dixième arrondissement de Paris assisté d'Alexandre Moquet, notre Greffier,

Est comparue Dame Louise-Marie-Anne MACHARD, veuve de Louis-Sébastien MERCIER, membre de l'Institut Royal, demeurant à Paris Rue de Seine n° 12,

Laquelle nous a déclaré qu'elle était unie par mariage avec ledit sieur Mercier par acte reçu à la Mairie du onzième arrondissement du neuf février dernier suivant l'acte qu'elle nous a représenté du Maire dudit arrondissement, légalisé par Mr. Grandin, juge du tribunal Civil de première instance de la Seine du vingt-sept avril dernier, lequel acte est demeuré annexé à la minute des présentes après avoir été certifié par ladite Dame, qu'elle a eu avant son mariage avec ledit sieur Mercier de leur cohabitation charnelle 1re Héloïse MERCIER, née le cinq novembre mil sept cent quatre-vingt douze, actuel-

lement majeure, et deux mineures qui sont : 1° Sébastienne MERCIER, née le vingt-cinq pluviôse, an II; 2° Pauline-Sébastienne MERCIER, née le vingt-cinq ventôse, an IV, toutes trois reconnues et légitimées par lesdits S. et D. Mercier respectivement par leur acte civil de mariage cy dessus énoncé.

Que ladite Dame Mercier est aux termes du Code français tutrice légale de cesdits deux enfants mineurs, mais qu'il est nécessaire de leur nommer un Subrogé-tuteur, qu'elle a à cet effet convoqué à ce jour, lieu et heure que nous avons indiqué leurs parents et amis déclarant qu'il n'existe à Paris ni dans la distance prévue par la loi d'autres parents que ceux cy-après nommés a signé et s'est retiré :

(Signé) : Veuve Mercier.

Sont à l'instant comparus :

1° Charles-André Mercier, rentier, demeurant à Paris, rue de Seine n° 31, oncle paternel.

2° Charles-Michel Le Crosnier, Employé à la Cour des Comptes, demeurant à Paris, rue Saint-Thomas Louvres n° 22, cousin germain paternel.

3° Jean-Charles François, Baron de la Doucette, Préfet du Département de la Roër, présentement à Paris, rue de Provence n° 15, cousin paternel.

4° Nicolas-Alexis Pauquet, ancien avocat, demeurant à Paris, rue de Chartres n° 3, ami.

5° François Fournier de Pescay, docteur en Médecine, demeurant à Paris, rue du Colombier n° 26, ami.

6° Marie-Antoine-Nicolas-Alexandre-Robert Jouachim, Marquis de Sainte-Rose Comte Rouvre de Saint-Laurent, Receveur particulier de l'arrondissement de Riom département du Puy-de-Dôme à Paris, rue Bleue n° 12, ami.

Lesquels, parents et amis, se sont réunis en Conseil de famille sous notre présidence après avoir prêté devant nous individuellement le serment de donner leur avis en leur âme et conscience et mûrement délibéré avec nous.

Ledit conseil a été unanimement d'avis de nommer comme par les présentes il nomme Monsieur Le Crosnier subrogé-tuteur des dites mineures Mercier pour agir dans tous les cas où elles auraient des intérêts opposés à ceux de leur mère et tutrice, comme aussi de faire faire tous les actes conservatoires indiqués par la Loi. — Et ledit Sieur Le Crosnier, ayant

déclaré accepter ladite charge, avons pris et reçu de lui le serment de bien s'en acquitter.

Dont acte et ont tous les comparants signé avec nous et notre Greffier après lecture.

Ch. A. Mercier — Le Crosnier — Fournier de Pesçay — Baron de la Doucette — Pauquer — Cte de St-Laurent —

Godard.

JÉROME PEIGNOT

Maine de Biran le Malheureux

« Dès le début du siècle, écrit Bergson, la France eut un grand métaphysicien, le plus grand qu'elle eut produit depuis Descartes et Malebranche : Maine de Biran. Peu remarquée au moment où elle parut, la doctrine de Maine de Biran a exercé une influence croissante; on peut se demander si la voie que ce philosophe a ouverte n'est pas celle où la métaphysique devra marcher définitivement. A l'opposé de Kant, Maine de Biran a jugé que l'esprit humain était capable, au moins sur un point, d'atteindre l'absolu et d'en faire l'objet de ses spéculations. Il a montré que la connaissance que nous avons de nous-mêmes, en particulier dans le sentiment de l'effort, est une connaissance privilégiée, qui dépasse le pur phénomène et qui atteint la réalité en soi — cette réalité que Kant déclarait inaccessible à nos spéculations. Bref, il a conçu l'idée d'une métaphysique qui s'élèverait de plus en plus haut vers l'esprit en général, à mesure que la conscience descendrait plus bas dans les profondeurs de la vie intérieure. Vue géniale dont il a tiré les conséquences sans s'amuser à des jeux dialectiques, sans bâtir de système. »

Pour être narcissique Biran n'en est pas moins un mondain. Ancien garde du corps de la Compagnie de Noailles, fin, distingué, il monte admirablement à cheval. Parce qu'il est

bien fait de sa personne : il se sent exister. Parce qu'il est content de lui : il fréquente le monde.

« J'éprouve que ce qu'on appelle l'honneur dans le monde tient bien plus au corps qu'à l'âme. Tant que j'ai été jeune et que j'ai eu une sorte de contentement *extérieur* de moi-même, j'attachai de l'importance à mon individu; je voulais qu'il prévalût en toute occasion; je ne l'aurais pas laissé humilier. Le cas que je faisais de ma personne tenait à un sentiment instinctif de force, de beauté, d'harmonie physique. » Et tout aussitôt, comme s'il voulait affirmer qu'il entendait se montrer à la hauteur de son corps, qui, parce qu'il le sait beau, l'oblige, il ajoute : « les individus comme les peuples faibles de tempérament ou dont la nature est altérée, sont ceux qui ont le moins de ce que l'on appelle honneur ». Il n'avait pas besoin de le dire. Déjà, sa vie (il fut blessé pendant la journée de 92) nous prouve assez que ce n'est pas parce que l'on s'aime qu'on s'avilit, au contraire.

« L'élégant Biran », comme l'appelait son ami Van Hulthem, a parfaitement compris que ce serait aller à l'encontre de sa personne, et, par conséquent, de sa réussite comme de son bonheur, que de ne pas exploiter ce sentiment qu'il a de se trouver « en bon commerce avec lui-même »; entendons-nous : de l'exploiter, à bon escient, en vue non pas de séduire, mais de trouver le bonheur. La vulgarité est un narcissime qui a mal tourné; court au lieu de tourner sur lui-même. Au reste, par cette habitude qu'ils ont d'habiter leurs traits, les narcissiques, sont plus à même de comprnedre les femmes. Plaire, c'est d'abord se plaire. Le cavalier et le mondain qu'est Biran, bien qu'il soit souvent écœuré par ses insuffisances, dont le mal qu'il éprouve à écrire est un cuisant témoignage, physiquement, ne cesse d'être content de lui-même. Biran est la distinction même et, comédien, sait merveilleusement tirer parti de sa personne; aussi pourquoi l'aurait-il négligée? N'est-elle pas intimement mêlée à sa vie spirituelle? Pour lui « quand le corps est beau, qu'il remplit aisément ses fonctions, il est une source de jouissances et de sensations agréables... Alors, il est tout à fait

naturel que l'âme s'y attache par des liens d'amour, qu'elle en soit occupée constamment. Elle l'aime comme *harmonie*, beauté sensible... L'amour de son corps, comme l'amour de soi-même, peuvent, doivent, participent même du même amour de la beauté, du même amour de Dieu, dans lequel tous les amours se perdent et se retrouvent ».

Si on a beaucoup parlé de la bonté de Biran, de l'humanité avec laquelle le député de Bergerac est venu en aide à ses administrés tant sur le plan médical que sur le plan scolaire et social, on n'a guère insisté sur le fait que, pour lui, « la bienveillance est une vertu de l'intelligence ». Il a besoin d'être aimé. S'il possède tout pour y parvenir, la plus simple relation avec les hommes le met pourtant hors de lui. Il est susceptible, ne tolère la moindre vexation, ni plus petite critique. Aussi malgré son besoin maladif des autres et sa gentillesse, il est, par sa nervosité même, un asociable.

Parce qu'il est ultra-sensible, parce que, surtout, il est terriblement et beaucoup trop conscient de lui-même, où qu'il se trouve : au sein des membres de cette Société médicale de Bergerac qu'il a fondée, comme parmi ses amis du groupe d'Auteuil; au milieu de ses administrés comme à la Tribune ou surtout dans le monde, Biran sent bien qu'on attend toujours plus ou moins de lui qu'il donne le ton, qu'il fasse l'atmosphère. Si, parfois, il se sent heureusement assez bien dans sa peau pour s'en tirer à merveille, le plus souvent hélas, dégoûté de lui-même, furieux de l'apathie qui l'entoure, subitement il perd pied et, ne se sentant plus entouré que d'ennemis, en vient à prononcer des phrases qu'il ne pense pas et des mots qui le perdent. Cependant, tous ces gens qui l'entourent, ses critiques comme ses collègues ou ses amis, Biran sent parfaitement qu'ils le jugent, ne transigent pas, finalement, tirent de lui le meilleur. Au fond, il sait que ces gens ne sont jamais dupes, ne se laissent jamais refiler de la fausse monnaie. Mais il a beau être mondain, y trouver même des raisons de se dépasser lui-même, Biran n'est pas à l'aise dans le monde. Très vite il reviendra même à considérer que sa virilité

réside bel et bien dans sa solitude. « Pourquoi, écrit-il alors, ne pas renoncer au monde et à ses joies pour conserver la paix intérieure faite d'une constante uniformité à laquelle se lie le contentement intérieur. »

S'ÉTANT assez vite aperçu que le climat de la nouvelle armée était peu favorable aux anciens gardes du corps, en 1792, Biran rentra dans son Périgord natal. Ses parents viennent de mourir et il est alors propriétaire du manoir de Grateloup qui lui vient de sa mère. Le pays n'est pas de ceux qui badinent volontiers. Ce ne sont que petits champs détrempés et bois grelottants aux arêtes sévères. C'est là qu'encore jeune homme Biran va prendre des attitudes de vieux (de sénateur beaucoup plus que le député, du sénateur dont Biran a naturellement l'attitude pondérée et par trop tempérante) ; cette position de repli, dans laquelle, paresseux de nature, toute sa vie, il n'aura que trop besoin de se trouver pour se mettre au travail : « C'est ici dans ce lieu où tout est comme une de mes créations que je pense couler encore quelques jours sereins hors du tourbillon des affaires, menant une vie simple, tranquille, studieuse, qui se terminera doucement par le sommeil... » On l'imagine assez bien dans son cher Grateloup cherchant avec ses vêtements comme avec ses attitudes, à prendre des allures d'écrivain. Je pense à des poses dans de profonds fauteuils, à certains index trop propres dans des livres à demi fermés. Avant que d'en être un, Biran se sent un écrivain. Au vrai, n'en possède-t-il pas la panoplie : le manoir à la campagne qui fait de lui un Montaigne en puissance (Montaigne était d'ailleurs son voisin et, comme lui, il a ses Essais à écrire), la fine prestance, le profil au nez ciselé qui se découpe sur les bibliothèques, la blessure, le manque de santé qu'un égoïsme exacerbé entretient à souhait ?... Biran est d'autant plus comédien que s'adonnant à l'analyse de lui-même, il occupe davantage des traits qu'il aime. Ce sentiment qu'il a de pouvoir tirer d'eux

tout ce qu'il veut va lui donner le vertige de représenter quelque chose, et partant, d'agir. C'est ainsi qu'il va d'abord sentir le vague mais très profond besoin sinon de changer le monde, du moins de conquérir les salons. Qu'il y ait du dandysme dans son attitude littéraire, cela ne fait aucun doute. Comme Stendhal, il est de ceux « qui écrivent pour avoir des femmes ». Mais le travail qu'il a entrepris est difficile. Il n'y a pas d'hommes courageux, il n'est seulement que des hommes qui ne suportant pas plus leur paresse que leur lâcheté. Travailler n'est-ce pas aussi pour lui une question de bonne éducation?

SI, d'abord, Maine de Biran est devenu homme politique, c'est beaucoup plus par réflexe de classe que pour défendre des conceptions. Il est, cependant profondément imprégné des idées de Rousseau et des Encyclopédistes. Quand il fut fait député pour la première fois, il ignorait encore sous quelle bannière il allait se ranger. D'emblée, et peut-être pour contredire ce qu'on aurait pu attendre de l'aristocrate qu'il est; pour s'affirmer aux yeux de ceux qui l'entourent comme aux siens propres, il va pourtant s'afficher comme un libéral; mais un libéral qui reste profondément choqué par les excès de la Révolution; un « homme de gauche », mais profondément convaincu du bien-fondé du droit divin. Toute sa vie, Biran restera attaché au souvenir d'un Louis XVI en qui il voyait beaucoup plus un monarque éclairé qu'un despote. Enfin, par le biais de la critique dont il use pour se façonner une idée, Biran va peu à peu affirmer ses convictions politiques. Au nom du libéralisme, il combattra tour à tour le despotisme des révolutionnaires, les excès de pouvoir du Directoire et de l'Empire, les attitudes outrancières de la Chambre Introuvable. En se plaçant finalement au centre droit, Biran n'a pas choisi un secteur confortable. Compromis avec les Clichyens, fonctionnaire loyal d'un gouvernement impérial qu'il n'aime pas, ce tiède ne fit-il pas partie de cette fameuse « commission des cinq », qui, à la

fin de décembre 1813, après la bataille de Leipzig, osa enjoindre à l'Empereur d'avoir à cesser de guerroyer en Europe pour ne plus songer qu'à rendre à la patrie ses frontières naturelles?

Sauf pendant les Cent-Jours où il fut figure d'oposant, et pendant la seule année 1816 où il fut battu par un ultra, Biran n'a pas cessé d'occuper son siège de député de Bergerac ou — comme conseiller d'Etat ou questeur de la Chambre — de jouer un rôle politique important. Pour l'avoir vu ainsi se compromettre avec tant de partis différents d'aucuns l'ont traité de girouette, qui n'ont pas compris que, dans ce qu'elles ont d'essentiel, ses conceptions politiques se confondaient avec son anthropologie. Au vrai, ce n'est qu'à partir de 1814 que le régime se trouvera coïncider enfin pour lui avec le vrai sens de la nation.

Il n'est pire dandysme que celui de la politique. Plus que jamais, dans les temps troublés d'alors, la politique est affaire d'attitudes et, intelligent, Biran ne manquera pas d'en prendre. Les opinions qu'il a, il les a comme hors de lui, sans les occuper ou, plutôt, sans qu'elles l'occupent vraiment. C'est ainsi que, chaque fois qu'il va se battre pour une idée politique ou littéraire, il aura l'impression moins d'y avoir toujours cru, que de lui avoir fait un sort.

Si « la bienveillance est une vertu de l'intelligence » l'égoïste et intelligent Biran va s'inventer affable et altruiste (que l'on songe à tous les bienfaits qu'il eut pour ses administrés de Bergerac). Au reste, le penseur qui s'embrouille dans ses propres idées, n'est pas si sûr de lui. Sa vie politique ne pourrait-elle pas le consoler (1) de ses futurs échecs philosophiques? Dans la carrière des lettres, la gentillesse n'est-elle pas un peu la consolation des ratés?

En matière politique l'attitude intelligente est-elle forcément la meilleure? Plus sensible qu'intelligent, Biran a su prendre les tics de l'intelligence. Du fait de sa disponibilité intérieure, il n'est pas une seule convention qui puisse l'empêcher d'opter pour l'attitude intelligente qui se présente.

C'est poussé par des forces qu'il ne contrôle pas que, quelque souffrance qu'il en tire — celles nées de l'incohérence de sa pensée, comme de cette peine qu'il éprouve à s'exprimer — que Biran va commencer à écrire. Biran est un être profondément moral pour qui l'on se doit de tirer de soi le meilleur. Mais la tâche qu'il s'est imposée va lui sembler si pénible, qu'à lire son *Journal* on a toujours plus ou moins l'impression qu'il écrit pour, un jour, ne plus avoir à le faire, pour vivre enfin et ne plus avoir à souffrir de ce continuel et étouffant contact avec lui-même auquel il s'est pourtant astreint. Il faut donc travailler, travailler dans la grisaille qui nous environne, cette grisaille dont la bourdonnante matière ne fait qu'accuser notre déjà trop excessive liberté. Tôt ou tard, il faut se décider et, souvent, pour quelque chose que personne ne vous a demandé d'entreprendre; pour quelque chose dont on se trouve le tout premier à douter; quelque chose qui vous fait d'autant plus peur qu'il s'agit d'une découverte. « Que dire de la littérature qui ne fait pas progresser les lettres », écrit Stendhal. Au fur et à mesure qu'il va progresser dans son travail comme dans un sommeil; dans cette étude biologique de lui-même à laquelle il a fini par se résoudre, Biran va s'apercevoir que si elle le fait vieillir, si elle lui fait gagner quelques cheveux blancs, du même coup, et parce qu'elle fait de lui un innovateur, un « Christophe Colomb de l'âme », elle lui donne aussi l'impression de toujours mieux s'incorporer à l'univers, de rajeunir.

A l'époque où il écrit ses premiers *Mémoires* (2), la confusion s'établit déjà entre le style des écrivains et celui des philosophes. Dans *Sens* et *Non-Sens*, Merleau-Ponty s'exprime sur ce point en ces termes : « Alors, dit-il, la philosophie et la littérature nouent des relations de plus en plus étroites. Le premier signe de ce rapprochement est l'apparition de modes d'expression hybrides qui tiennent du Journal intime, du traité de philosophie et du dialogue... »

Ecrire, c'est d'abord recevoir, c'est une jeunesse, une pureté,

des étonnements de plus que les autres. Ce besoin de toujours mieux éprouver, nous aurions pu le lire sur le visage de Biran; dans cette seule et même ligne courbe que ses yeux font avec son front. Sensible, Biran l'est même déjà au point que, traversé de partout, il n'en est plus tout à fait un homme, mais déjà un peu un ange. Biran est un poète, et c'est une coquetterie de poètes que de faire montre d'idées. Elles les réconfortent, leur donnent une solidité, une confiance en eux que leurs postulats poétiques — dont ils doutent aussitôt qu'ils les ont énoncés — ne sauraient leur donner. Comme Benjamin Constant qui s'est inventé historien, c'est parce qu'il ne croit pas en lui que Biran devient philosophe.

C'est à une idée de J.-J. Rousseau que Biran doit d'avoir entrepris de tenir son journal et, finalement, toute son œuvre philosophique. Dans ses *Rêveries*, Jean-Jacques écrivit en effet : « Je ferai sur moi à quelque égard, les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. *J'appliquerai le baromètre de mon âme.* Ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me paraissent pouvoir fournir des résultats aussi sûrs que les leurs. » « Mais, ajoute-t-il aussitôt, je n'étends pas jusque-là mon entreprise. Je me sens incapable d'un travail de ce genre poursuivi avec ordre et méthode. Je me contenterai de tenir le registre des opérations, sans chercher à les réduire en système. »

« Rousseau, poursuit Biran dans son *Journal*, parle dans ses *Confessions* d'un ouvrage (*La morale sensitive ou le matérialisme du sage*) qu'il avait projeté et qu'il fut forcé d'interrompre. Il est bien fâcheux que nous ayons été privés de cet écrit qui eût peut-être été le plus utile de tous ceux qui sont sortis de la plume de ce grand homme. L'utilité et la nécessité de cet ouvrage me frappent d'autant plus que j'y ai moi-même souvent réfléchi, et que j'ai conçu de mettre par écrit quelques réflexions à mon usage, sur le même sujet. Il y serait

question des variations des hommes, des épreuves qu'ils subissent dans le cours de leur existence et qui les rendent si souvent dissemblables à eux-mêmes qu'ils semblent se transformer en des hommes différents. Il n'est guère personne qui n'éprouve et ne connaisse ces vicissitudes. Jean-Jacques voulait en rechercher les causes et montrer celles qui dépendent de nous pour nous enseigner à les diriger, afin de devenir meilleurs et de nous assurer davantage de nous-mêmes. » Dès lors, Biran va s'abandonner au temps qu'il fait (3) et, s'observant, remettre chaque matin toute sa vie en cause. Un peu de soleil le rassure; trop l'étourdit; la pluie le décourage; le froid le terrifie; il a peur de l'hiver.

Mais il n'y a pas que le temps, tout l'affecte outre mesure; ses blessures d'amour-propre, comme les difficultés qu'il éprouve à s'exprimer et, surtout, le sommeil de sa chère Louise, les femmes qu'il courtise en vain, comme son dégoût de lui-même. C'est ainsi, qu'aussi sensible physiquement que moralement il ne saura bientôt plus qui, de son corps ou de son esprit, affecte l'autre le premier. Biran n'a jamais eu de santé, et à bout de forces; incapable de se tenir à bout de bras très longtemps; en bourgeois habitué à ses aises il cèdera vite à la douleur. Dès lors, abdiquant la pauvre énergie qui lui reste, il se laissera envahir par une souffrance d'autant plus pénible qu'elle a le caractère lancinant des maux vagues et finalement supportables.

« Lorsque la philosophie phénoménologique ou existentielle, écrit enfin Merleau-Ponty, se donne pour tâche, non pas d'expliquer le monde mais de formuler une expérience du monde, un contact avec le monde qui précède toute pensée sur le monde, ce qu'il y a de métaphysique dans l'homme ne peut plus être rapporté à quelque au-delà de son être empirique (Dieu-Conscience). Alors, c'est dans son être même, dans ses amours comme dans ses haines ou son histoire individuelle que l'homme est métaphysique. »

Ainsi, et puisqu'en tenant son *Journal*, Biran a cherché à trouver à travers lui les constantes de l'homme, il est permis

de se demander pourquoi on n'a pas cherché à le comprendre tout autant par l'exégèse de sa vie que par l'analyse du « biranisme ». Tout le Biran philosophe est déjà dans l'auteur du *Journal*. Il semble même que l'existence du premier soit dans l'étroite dépendance du second ou, si l'on préfère, que l'auteur des *Nouveaux essais d'Anthropologie* n'aurait pas été un philosophe, ne se serait pas tant intéressé à l'*habitude* ou à la notion de l'*effort*, s'il n'avait eu des démêlés avec lui-même, avec cette indécision qu'il avait héritée de son père, avec sa paresse surtout, cette paresse dont, jusqu'à la fin de sa vie, il n'est jamais parvenu à savoir si elle était maladive ou tout simplement humaine.

Ce n'est qu'après la mort de sa première femme, de celle qui, plus tard, allait devenir son irremplaçable épouse (4) — la céleste Louise dont le souvenir ne le quittera de sa vie — que Biran commença de véritablement tenir son *Journal*. Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'une souffrance incite à la réflexion.

Pour être heureux, cet adolescent que Biran ne devait jamais cesser d'être n'avait-il pas besoin d'une mère, ce chrétien d'une juive? Créole, sa première femme lui donnait-elle l'illusion de posséder l'une et l'autre? Cette « céleste » épouse sut-elle l'épauler et le flatter dans le monde, le suivre jusque dans les détours les plus tortueux de sa dialectique d'autobiographe? Ces questions restent sans réponse. L'inventeur du « Journal intime » avait une grande pudeur de sentiments.

Si, lorsque j'entrepris la lecture du Journal de Biran, je ne me doutais pas qu'il avouerait avoir trouvé en Descartes son grand maître à penser, c'était que je n'avais pas songé qu'effectivement, le *cogito* pouvait bel et bien prendre l'allure de la pre-

mière tentative cohérente d'introspection à laquelle, un siècle et demi plus tard, Biran allait si délibérément se livrer. Paul Valéry l'avait cependant remarqué qui, dans sa *Vue sur Descartes* écrivait : « Qu'est-ce donc que je lis dans le *Discours de la Méthode?* Ce ne sont pas les principes eux-mêmes qui nous peuvent longtemps retenir. Ce qui attire le regard, à partir de la charmante narration de sa vie et des circonstances initiales de sa recherche, c'est la présence de lui-même dans le prélude d'une philosophie. C'est, si l'on veut, l'emploi du *je* et du *moi* dans un ouvrage de cette espèce, et le son de sa voix humaine. C'est cela peut-être, qui s'impose le plus nettement à l'architecture scolastique. Le *je* et le *moi* explicitement évoqués, devant nous introduire à des manières de penser d'une entière généralité, voilà mon Descartes. Empruntant un mot de Stendhal, qui l'a introduit dans notre langue et le détournant un peu pour mon usage, je dirai que la vraie méthode de Descartes devrait se nommer l'*égotisme*, le développement de la conscience pour les fins de la connaissance. » On croirait entendre parler Biran qui, dans son *Journal*, poursuit : « Quand Descartes dit : Je pense, j'existe, en séparant de lui-même ou du sentiment qu'il a de sa pensée tout ce qui tient au corps, ce corps n'intervient-il pas moins comme partie essentielle de l'homme, de telle sorte que, sans lui et sans la disposition actuelle où il se trouve, ou hors de telle condition organique, il n'y aurait dans l'homme rien de pareil à ce sentiment intime qu'il a de sa pensée, qu'il exprime par ces paroles : Je pense, etc...? » Ainsi, pour ce malade (5) qu'est Biran, le moi que le *Je pense* évoque n'est pas seulement un *moi pur*, séparé de toute l'organisation physique qui le soutient, mais précisément cette organisation même animée d'une force propre. « Je pourrais dire avec vérité, écrit-il encore, qu'aucun homme ne s'est vu ou ne s'est regardé passer comme moi, alors même que j'ai eu le plus de ces affaires qui entraînent ordinairement les hommes hors d'eux-mêmes. »

« En somme, écrit Valéry encore, il s'agit de découvrir en nous le mécanisme littéraire ou philosophique. » Ce mécanisme qui est le nôtre, s'il nous arrive d'avoir à le chercher longtemps, c'est qu'il nous aveugle. La vérité éblouit souvent et l'on a du mal à reconnaître l'évidence. Au vrai, ce « mécanisme qui est le nôtre », nous le connaissons de toujours, mais sa prise en considération s'avère aller de soi à ce point, que nous n'avons pas l'idée de lui faire le sort qu'il mérite. D'une santé déficiente qui ne l'incitait que trop à se pencher sur lui-même, Biran eut l'idée géniale d'affirmer que l'on ne communiquait jamais aussi bien avec les autres que par le truchement d'une autobiographie. En effet, il y a dans l'exposé de ses tourments comme de ses joies, un tressaillement; un indéniable sentiment de bonheur, qui vient de ce qu'en s'exprimant soi-même non seulement on exprime les autres, mais on rejoint aussi l'universel. A partir de ce postulat autobiographique initial auquel, malgré lui, et sans bien le savoir lui-même, il tiendra toujours, Biran dans son honnêteté et en dépit de sa paresse, éprouve sans cesse le besoin de remettre toute l'évolution de sa pensée en cause; le fil de sa pensée qui, dès lors, se déroulera devant nous comme le film à suspense d'un esprit intelligent.

« Il faut, écrit Bergson, se reporter par la pensée à ces moments de notre existence où nous avons opté pour quelque décision grave, moments uniques dans leur genre et qui ne se reproduisent pas plus que ne reviennent pour un peuple les phases disparues de son histoire. » Et Georges Sorel d'ajouter : « Il est évident que nous jouissons de cette liberté surtout quand nous faisons effort pour créer en nous un homme nouveau en vue de briser les cadres historiques qui nous enserrent. »

Pour Biran, ces « cadres historiques » ce sont les ouvrages philosophiques de ses contemporains. Il n'en est pas un qui ne l'affecte profondément. Mais le premier moment d'éblouissement passé, son esprit critique aiguisé ne tarde pas à lui faire découvrir la faille, le défaut par lequel, en s'y engouffrant, l'univers vient tout remettre en cause.

Outre qu'il éprouvait de la difficulté à mettre ses idées au clair, Biran avait quelque chose de si nouveau à nous dire qu'il n'avait pas à sa disposition de langage nécessaire. Fonder la psychologie en un temps où l'on n'avait à sa disposition que la langue de Condillac est une véritable gageure. Si, d'abord, et comme pour Marc-Aurèle, le travail ne fut pour lui qu'une « laborieuse oisiveté », peu à peu il éprouva de plus en plus de peine à cerner de près sa pensée. « Personne, écrira-t-il bientôt, n'est plus malheureux, plus embarrassé et dans de plus vives angoisses que moi dans mes compositions... c'est un vrai tourment, une anxiété singulière que je me donne pour le moindre écrit littéraire, philosophique ou politique que j'entreprenne. »

C'est là, devant une feuille de papier, que, pour lui, se situe le suprême combat; cette bataille qu'il livre à la fois et contre lui-même et contre la matière. Alors, écrire consiste surtout à lutter contre ces auréoles tremblotantes et dorées qu'ourle son écriture; contre cette écriture elle-même qui se dégrade avec sa trop évanescente pensée, son papier qui, trop blanc devient un terrible miroir où il se cogne. « Si j'étais sage, dit-il, je renoncerais à écrire pour conserver la santé, le repos intérieur et la liberté d'esprit qui sont les seuls biens. » Mais, comme malgré lui, Biran continue et, malade, il ne cesse d'avoir le sentiment de laisser agir son double. La sensation ne lui est pas désagréable qui, parfois, lui donne l'impression d'en travailler plus facilement. De toute sa vie, Biran ne cessera d'atteindre au fond de l'expression, à ces régions veux-je dire, où il a l'impression non seulement d'avoir à inventer sa pensée au fur et à mesure qu'il s'exprime, mais aussi sa langue. Si, avec des mots, la poésie consiste bien à dépasser les mots, Biran est un poète, qui sait les faire riper l'un contre l'autre, et par là, leur donner le pouvoir de communiquer ce qui ne l'avait jamais été (6).

Char écrit : « Le poète n'évolue correctement que dans le supplice. Etre poète, c'est avoir de l'appétit pour un malaise dont la consommation parmi les tourbillons de la totalité des choses existantes et pressenties, provoque, au moment de se clore, la félicité. » Pourtant, après ces quelques heures de démarrage auxquelles aucun écrivain digne de ce nom ne saurait échapper, Biran trouve dans le travail le seul vrai bonheur qu'il connaisse depuis la mort de sa femme : « J'ai un objet de travail assez fastidieux, mais c'est un sujet déterminé, et il n'y en a pas auquel on ne s'attache par l'habitude de s'en occuper. Tout consiste à nous faire quelque sujet d'idée fixe pour enrayer cette légèreté vagabonde. »

Avec cette habitude qu'il a prise de faire basculer ses problèmes personnels dans sa philosophie, Biran va faire de ses conflits les thèmes principaux de son anthropologie. C'est ainsi qu'avec ses hésitations entre le monde et la solitude, Paris et Grateloup, la politique et la philosophie, il va créer son concept de *l'homme intérieur* opposé à celui de *l'homme extérieur*. Pour lui, si ce dernier se détruit, de jour en jour le premier se renouvelle. Mais ce n'est pas tout que d'opter pour la solitude; encore faut-il savoir pourquoi on s'y résout. Or, surtout à sa table de travail, Biran continue de douter de lui. De la solitude il connaît jusqu'au moindre bourdonnement. C'est ainsi que, malgré moi je l'imagine observant dans une ruelle de Bergerac quelque vieille femme passer en claudiquant. Alors à sa place, je pense que je n'ai que trop tendance à m'installer dans cette idée que la vie se déroule selon un cadre immuable, que les gens sont tous à leur place et n'en sortiront de leur vie et que, somme toute, en dormant un peu, il ne sera jamais question que de continuer de survivre. Mais, dans le même instant que j'imagine Biran occupé par de telles pensées, je ne peux pas ne pas le voir une fois de plus conscient de la nécessité de faire un effort, seul moyen de sortir de cette vie trop facile où traînent ces espèces de fonctionnaires que nous sommes tous un peu. C'est en s'appuyant

sur la difficulté qu'il éprouve à écrire que Biran parviendra à la surmonter. C'est parce qu'il est faible, indécis, cyclotimique, qu'il va tant s'exprimer sur le *sens intime* et sur *l'effort*, notions dont il va même faire les fondements de sa philosophie.

Pas plus que l'on ne fait un tableau en le commençant en haut à gauche pour le finir en bas à droite, Biran n'a entrepris une somme philosophique (7) à la première page pour la finir à la dernière. Ce paresseux travaille par à-coups, revient en arrière, corrige, rajoute pour barrer à nouveau. Son œuvre est impressionniste. Les manuscrits de Biran sont de véritables champs de bataille philosophiques, où leur auteur se révèle sous le jour d'un impitoyable et même trop méticuleux analyste. Jean-Paul Sartre a dit quelque part que l'on ne pouvait pas « travailler tout le temps ». Si Biran, lui, ne cesse de travailler, c'est pour s'étourdir, pour, dans le travail, oublier qu'il ne sait pas s'y résoudre.

Maine de Biran était aussi fait de telle sorte, que paralysé de timidité sur le plan littéraire comme sur le plan politique (8) à peine avait-il exprimé une idée, que le doute lui faisait remettre en cause et sa pensée et sa rédaction. C'est pour pallier ses effroyables doutes qui le minent que Biran eut l'idée d'utiliser le *Journal*. En effet, il doute à ce point du bien-fondé de ses idées et de la forme sous laquelle les présenter, qu'il éprouve constamment le besoin de les passer au four de son *Journal*, où, comme par miracle, il a l'impression de vérifier si ses mesures littéraires sont exactes. Au reste, en les codifiant. il a le sentiment de maintenir ses angoisses à distance. En fait, et contrairement à ce que Biran croit lui-même comme à ce que les analystes du biranisme ont pu dire, c'est bel et bien dans son *Journal*, ou plutôt grâce à lui, que, contournant pour ainsi dire sa philosophie, Biran finira par trouver les solutions que ses travaux purement philosophiques ne devaient pas lui permettre de découvrir. Dans le tome III du *Journal*, à la date du 17 mai 1794, il écrit :

« Aujourd'hui, écrit-il à cette grande date, j'ai éprouvé une situation trop douce, trop remarquable par sa rapidité pour

qu'on l'oublie. Je me promenais seul, quelques moments avant le coucher du soleil; le temps était très beau; la fraîcheur des objets, le charme qu'offre leur ensemble dans cette brillante époque du printemps qui se fait si bien sentir à l'homme, mais qu'on affaiblit toujours en cherchant à la décrire, tout ce qui frappait mes sens portait à mon cœur je ne sais quoi de doux et de triste; les larmes étaient au bord de mes paupières... Combien de sentiments se sont succédés et maintenant que je voudrais m'en rendre compte comme je me sens froid! Quelle difficulté j'éprouve à rappeler cette multitude de pensées qui se pressent en foule et qui se confondaient, sans se troubler. Si je pouvais rendre cet état permanent, que manquerait-il à mon bonheur? J'aurais trouvé sur cette terre les joies du Ciel, mais une heure de ce doux calme va être suivie de l'agitation ordinaire de ma vie; je sens déjà que cet état de ravissement est loin de moi. Il n'est pas fait pour un mortel; ainsi cette malheureuse existence n'est qu'une suite de moments hétérogènes qui n'ont aucune stabilité; ils disparaissent aussi rapidements qu'ils sont venus, sans qu'il soit jamais en notre pouvoir de les fixer. Tout influe sur nous et nous changeons sans cesse avec ce qui nous environne. »

Toute sa vie, finalement, Biran n'a cherché qu'à se sentir à nouveau dans l'état où il s'est trouvé ce jour-là. Toutes ses recherches tant philosophiques que religieuses n'auront pas d'autre but.

Peu à peu, et parce que ces moments de bonheur n'apparaissent que rarement, il va chercher à les fomenter artificiellement. Autobiographe, c'est en effet avec ses moments heureux que l'on fait sa meilleure littérature comme sa meilleure philosophie et que le bonheur d'expression coïncide avec le bonheur tout court. Pour retrouver de tels moments d'extase, la première façn qui s'impose à Biran c'est, loin des affres et des déboires de la vie politique et mondaine de Paris, le retour à Grateloup. Il aime sa mâle et pauvre Dordogne, toute d'ocre et de vert gras : son pays aux lignes un peu épaisses mais au dessin délicat et qui font penser à Poussin. Au reste, à la cam-

pagne, sur ses terres, il a l'impression qu'il redonne aux êtres et aux choses leur véritable valeur, leur proportion exacte. Ce qu'il cherche c'est un accord avec la nature, or son travail l'y incorpore, lui donne même parfois une manière de droit de regard sur les arbres, le dessin des collines, les mouvements de l'eau dans l'eau; le sentiment « qu'il y a dans l'air qu'il respire quelque chose de spirituel ». Cette nature, de tout son être il l'écoute, il la laisse gagner. Bientôt, habité par des arbres, il n'est plus que tous leurs chants d'oiseaux. De regarder d'un peu près un brin d'herbe lui fait constater l'existence d'un Dieu qu'il aura éternellement à redécouvrir, à essayer de fonder en raison comme en sentiment.

Le 3 mai 1814, Biran s'est remarié avec Aimée Rosalie Favareille de la Constète. Elle était la fille de sa cousine germaine Jeanne Marie Gontier de Biran. Que penser de ce mariage d'autant plus curieux que Biran est resté l'inconsolable époux de sa « céleste » Louise? « Ma femme a de la bonté, écrit-il, mais ne peut m'entendre... Elle me suffit cependant et j'en éprouve de la gratitude et de la sérénité. Je trouve même dans mon point de vue actuel, que j'ai sagement fait d'épouser une femme toute simple et bonne, et qui est heureuse d'être avec moi, sans en rien exiger, et pour laquelle je suis toujours assez bien en étant moi-même, sans aucun effort pour me modifier. Il vaut mieux descendre à ce qui nous environne pour tâcher de l'élever jusqu'à nous que de se montrer sans cesse au niveau où nous croyons placer certains êtres dont nous nous faisons une idée souvent exagérée. »

La correspondance de Biran avec sa femme révèle de solides liens d'affection et d'estime. Elle était « sa bonne, son excellente amie ». Avec elle il discutait des questions de réparations, de plantations ou de ménage, comme avec un intendant dans lequel on a toute confiance. Retenu une grande partie de sa vie à Paris (où Mme de Biran n'a jamais suivi son mari), Biran

sentait la nécessité d'avoir à Grateloup une bonne et fidèle ménagère. Désormais, à chaque voyage il va retrouver ses terres en état.

Sans doute parce qu'ils restent des enfants ou qu'ils tiennent à le rester, en fait de maîtresse tous les grands autobiographes ont eu dans leur vie une femme qui leur a tenu également lieu de mère. C'est le cas de Rousseau et de Mme de Warens, de Constant et de Mme de Staël, de Biran et de Mme Caffarelli. Cette femme, l'une des dernières qui ait entouré Napoléon à la Malmaison, domina longtemps la pensée et les affections de Biran. Intrigante, intelligente et dominatrice à souhait, mais aussi compréhensive, voluptueuse et tendre, Mme Caffarelli fréquentait assidûment le cercle philosophique de Maine de Biran. Cependant, quand il la rencontre, Biran a beau voir en elle une nouvelle Louise (du même milieu que lui, les deux femmes ont dû tenir auprès de lui le rôle de cette mère dont, adolescent de nature, toute sa vie, il n'a cessé d'avoir besoin), il se trouve à un tel point de son évolution spirituelle qu'il se rebiffe lorsqu'elle lui avoue qu'elle souhaiterait « donner une expression plus terrestre à des liens qui, pour lui, ne sauraient plus être que désincarnés. Mais l'image de sa céleste épouse n'a pas quitté Biran. Les femmes que nous avons aimées sont toujours plus ou moins dans nos livres comme les morts dans le sourire des feuilles. Même quand on croit Biran ailleurs, qu'il parle de cet accord avec la nature dont il a tant besoin, il nous entretient d'elle encore. En même temps qu'il nous confirme dans ce que nous avons de meilleur, l'amour nous donne aussi des ailes : les moyens d'accéder aux plus hautes extases. C'est du creux d'un bonheur que l'on atteint la sublime paix. D'ailleurs, si l'on veut bien considérer que c'est une parcelle de Dieu que l'on aime dans l'une de ses créatures, l'amour divin et l'amour humain ne sont-ils pas de même nature?

« En tant que nous pouvons épurer le sentiment d'amour, écrit-il, ou le dégager de toute affection ou intérêt personnel, cet amour désintéressé peut nous rendre heureux; et si une créature pouvait nous l'inspirer ou que, par un travail sur nous-

mêmes, nous parvenions à aimer en elle la perfection, la beauté de l'âme et du corps sans aucun retour sur nous-mêmes, nous pourrions être heureux en aimant la créature, mais c'est alors Dieu que nous aimerions en elle. » « Orgueilleux dans ma bassesse profonde et cependant inquiet et fatigué au sein des jouissances coupables, poursuit-il avec pudeur, je demandais en vain à la raison de me donner les ailes de la colombe pour prendre mon vol et trouver mon repos loin du tumulte et du bruit des sens. La main de Dieu, toujours suspendue sur moi, m'a frappé dans son infinie miséricorde. En ne cessant de répandre sur mes jouissances coupables les plus cruelles amertumes, elle m'a appris que c'était ailleurs qu'il fallait chercher des plaisirs purs et sans mélanges. Il est rare que l'homme aime en animal, plus rare et plus difficile encore qu'il aime comme un ange, mais entre ces deux extrêmes se trouve une foule de manières dont les unes s'élèvent parfois vers la nature mystique et les autres ravalent vers l'animalité : alliance admirable des deux êtres dans l'amour exalté. »

Si le premier mariage de Biran se termine par un drame et le second par un échec, ses amours passagères ne devaient guère le combler davantage. En effet, ce tendre, qui n'avait rien d'un formateur, escamotera son aventure avec cette Mlle d'Alpi, pour laquelle il éprouvait « plus que de l'amitié, et moins que de l'amour » (moins que de l'amour? Qu'en sait-il? et, on l'a vu, ne trouvera pas davantage le bonheur avec Mme Caffarelli.

Enfin, petit à petit, et malgré le regret qu'il en a, Biran prend conscience que si d'être bon lui a fait du bien, la sympathie est un « phénomène horizontal ». Il a compris que, finalement, l'on ne sort de soi que pour trouver d'autres hommes auxquels on peut sans doute rendre des services, mais que l'on ne peut aider si l'on n'est soi-même sûr de rien.

Non seulement l'attitude chrétienne de Biran n'est pas vraiment désintéressée, mais il a même le christianisme égoïste. C'est parce que le Christ s'est fait torturer sur la croix pour partager les souffrances de tous les hommes, donc les siennes, que Maine de Biran est devenu chrétien. Parce que *le Christ s'est fait homme,* la religion chrétienne n'est-elle pas la moins spiritualiste de toutes? Sans doute, par la suite, ses convictions religieuses se sont-elles affirmées pour des raisons plus profondes, mais il n'en reste pas moins vrai qu'il y a dans son refus du stoïcisme, quelque chose comme la crainte d'avoir à affronter les épreuves de la volonté, épreuves lors desquelles la doctrine chrétienne est toujours prompte à pardonner les défaillances.

Mais il est aussi des jours si beaux que leur splendeur envahit jusqu'au tréfonds de nous-mêmes! Alors, dans un véritable tressaillement de joie, nous nous sentons en accord, non seulement avec nous-mêmes, mais aussi avec la nature et avec Dieu, ce Dieu qui a rendu toute la création possible, ce Dieu qui est en nous et que nous n'avions pas su entendre.

Du *Vicaire Savoyard* à l'Evêque de Cambrai, Biran n'a pas cessé de chercher Dieu. Sur le chemin tortueux qui devait l'y mener, d'abord, il ne pouvait éviter de buter contre Pascal. Très vite, il s'est avéré que les démarches des deux philosophes étaient inverses. En effet, parti de Dieu, Pascal s'est efforcé toute sa vie de le fonder en sentiment alors que Biran n'a jamais cherché qu'à le fonder en raison. Et puis, toujours en s'appuyant sur la critique, Biran est alors insensiblement passé de Rousseau à Condillac, de Condillac à Bonnet, de Bonnet à Cabanis, de Cabanis à Destutt de Tracy, de Tracy à Bossuet, et de Bossuet à « ce bon Fénelon » qui devait être la consolation de ses dernières années. Cette quête de Dieu, Biran s'y trouvait d'autant plus incité que, torturé par l'idée même du libre arbitre, paresseux et ambitieux à la fois, il cherchait non seulement à se dominer — ce sont ses engouements pour Marc-Aurèle et les

Stoïciens — mais aussi à se perdre, à se sentir confirmé dans ses efforts, comme accepté dans ses faiblesses.

Si par son narcissisme, son excessive conscience d'avoir à vivre, son sens du libre arbitre — qui se confond avec son goût de la morale, — Biran n'est pas le premier des existentialistes, il est sans conteste le lien idéal entre le « je pense, donc je suis » de Descartes, et le « je ne suis que ce que j'ai fait » de Sartre. Chez Biran, ce vertige existentiel, cette fascination de la liberté et de la volonté, cette façon un peu têtue de chercher Dieu, l'apparente à Kierkegaard. Pour le vouloir toujours plus évident, ce rendez-vous avec Dieu, toute sa vie Biran n'a cessé de le remettre. Il a tant voulu qu'il soit parfait que seule sa mort a vraiment mis un point d'orgue à son interminable fugue.

Notes

(1) Au vrai, de ce côté-là non plus, le timide Biran n'est assuré de rien. « Pourquoi ne parlez-vous jamais dans notre Assemblée? écrit-il. Tout le monde m'adresse cette question et me fait ce reproche. La nature m'a donné d'influer sur les autres hommes par la parole; mes dispositions physiques, ma timidité, le défaut absolu de confiance que j'ai dans mes moyens, l'incertitude de mon caractère qui m'empêche toujours de prendre un parti ou de me déterminer sur-le-champ, l'absence de ces passions animées qui poussent les autres à la tribune et les font parler quelquefois avec éloquence; enfin le défaut d'habitude de lier des idées dans une suite de phrases régulières et improvisées, voilà une partie des obstacles qui me tiennent dans le silence et m'empêcheront toujours de jouer un rôle dans une assemblée... »

(2) *Mémoire sur l'habitude; Mémoire sur la décomposition de la pensée; Essai sur les fondements de la psychologie.*

(3) Sainte-Beuve disait de lui « qu'il notait les variations atmosphériques de son âme ».

(4) Le 21 octobre 1795, Maine de Biran, alors administrateur de la Dordogne, épousa sa cousine Louise Fournier du Fardeil. Née en 1767 dans l'île de Saint-Domingue, veuve, ou se croyant telle, elle avait été la femme de Jean Lafon du Cluzeau Labatut dont elle avait deux enfants, Alexis et Jules. Son mari ayant émigré au début de 1792, elle avait sollicité et obtenu son divorce le 29 mars 93. Le retour inopiné de cet homme devait causer la mort de celle qui n'était pourtant plus sa femme.

(5) Si Amiel n'est pas parvenu à se délivrer du poids de sa conscience, ne serait-ce que dans un amour — que l'on songe à ses fameuses fiançailles rompues —, c'était qu'il était un anormal. S'il y a quelque chose de malsain dans le compte minutieux qu'Amiel tient de lui-même, de ses états d'âme comme de ses pensées, pas un instant, en revanche, la médecine de Biran ne nous répugne. Il a beau nous parler de son estomac, et des effets des climats sur sa nature, il n'y met aucune complaisance, au contraire. On sent qu'il n'a pas cessé de chercher à ce que son *Journal* lui serve à déboucher sur autre chose, à se délivrer de son excessive conscience d'avoir à vivre seul, hors des autres, loin de Dieu, auquel longtemps il ne se confondit que par bouffées.

(6) Jusqu'à la fin de sa vie Biran devait souffrir à ce point d'avoir à s'exprimer qu'il alla jusqu'à faire un traité sur la question du langage. Il s'en prit d'abord à Leibnitz et à son idée d'une langue universelle, puis à Condillac qui cherchait à prouver que la méthode du raisonnement en métaphysique n'est pas différente de celle des calculs en arithmétique ou en algèbre. Pour Biran, si les géomètres usent de signes précis, c'est qu'ils considèrent des objets simples et invariables, mais lorsqu'il s'agit de la vie intérieure où tout est dans un remue-ménage perpétuel, la découverte des mots demande une disposition qui ne s'acquiert pas. Au bout de toute analyse Biran finira par avouer avec Bossuet que si, sur le Mont Sinaï, Dieu ne parla qu'une seule langue, c'est qu'un langage primitif fut alors donné à l'homme.

(7) A la mort de Biran, son œuvre publiée est extrêmement mince : un *Mémoire sur l'habitude*, publié en 1803, l'*Examen des Leçons de philosophie de Laromiguière* publiée en 1817 sans nom d'auteur, et un article dans la Biographie Universelle de Michaud intitulé *Exposition de la doctrine philosophique de Leipnitz*, publié en 1819.

(8) Toute sa vie, il n'a cessé de refondre ses travaux les uns dans les autres. Son *Mémoire* de l'Académie de Copenhague est une refonte de celui de l'Académie de Berlin et de nouveaux travaux; son *Essai sur les fondements de la psychologie*, une refonte de son *Mémoire sur la décomposition de la pensée;* son œuvre philosophique une refonte de son *Journal*.

PAUL ARNOLD

Nietzsche en Engadine

Si des soucis de santé ne l'avaient pas conduit à Sils-Maria, Frédéric Nietzsche n'en eût sans doute pas moins conçu son système philosophique et peut-être même son « Zarathoustra » dont l'idée première jaillit pourtant en Engadine; mais bien des pages, parmi les plus belles, bien des vers parmi les plus suggestifs, n'eussent pas été écrits. Peut-être même une bonne part de son exaltation dionysienne ne lui eût-elle jamais été révélée, s'il n'avait connu le scintillement des mélèzes, des glaciers et du lac de Sils.

Il faut avoir vécu quelques étés dans cette haute vallée de l'Inn, entre des pics de trois et quatre mille, pour sentir monter en soi un élan existentiel, incomparable, un optimisme et une cruelle sélection de la pensée tout voisins de « l'idiosyncrasie » nietzschéenne et davantage encore de ce qui est peut-être le meilleur — quoique le moins connu — de son œuvre : ses poèmes et dithyrambes. J'ai séjourné à Sils en été et en hiver, en 1930, en 1935, en 1953, en 1954. J'ai parcouru trente ou quarante fois les sentiers que le philosophe avait hantés de préférence.

En 1935, trois survivants de soixante ans ou plus pouvaient évoquer le souvenir de Nietzsche qui a passé là chaque été, de 1879 à 1889. En 1954 ils n'étaient plus que deux, un frère et une sœur, par chance descendants directs de l'un des trois seuls hommes avec qui Nietzsche avait frayé quelque peu.

Sils-Maria, à 1.800 mètres d'altitude, occupe, au bord de l'extraordinaire lac, le plus long des trois lacs de l'Engadine, l'exact milieu de la Haute-Vallée de l'Inn suisse. Au sud, un peu plus haut, Maloja et son col d'où la route se précipite en virages vertigineux vers le Val Bregaglia à quelques kilomètres de la frontière italienne et de la populeuse province de Sondrio. Maloja est aussi la limite supérieure de cette langue romanche ou rhétique qui contribue à préserver le particularisme de la vallée des influences suisse-allémaniques, italiennes ou autrichiennes. (Car au-delà de la Basse-Engadine, l'Inn pénètre en Autriche et baigne Innsbruck ou Pont-de-l'Inn.) Au nord, Saint-Moritz qui, déjà aux temps de Nietzsche, commençait à attirer les étrangers de marque par des Thermes bien désuets aujourd'hui, et n'a pas cessé de troquer son cachet régional contre un cosmopolitisme prétentieux.

Si l'ouest est barré par un rideau de montagnes très abruptes où foisonnent moraines, pierraille et mélèzes rabougris et où croupissent à mi-côte — trop haut sans doute pour avoir été visités par le philosophe — deux villages du XVI[e] siècle, Gravasalvas et Blaunca trop rarement parcourus par les peintres et les cinéastes, l'est de Sils s'ouvre par des gorges sombres et menaçantes sur le Val de Fex spacieux et calme (interdit aux voitures) s'achevant en un cirque de glaciers et où Nietzsche venait fréquemment méditer dans le silence. C'est, à 1.900 mètres, une haute solitude déboisée aux lentes et majestueuses ondulations. Aujourd'hui, quelques chalets de riches rentiers s'éparpillent en avant du vieux village de Curtins aux granges et aux maisonnettes rudimentaires et pauvres. La fenêtre même de la chambre que le poète occupait à Sils donne sur l'amorce des gorges de l'Ova da Fex, falaise de roche grise haute de soixante mètres tombant presque à l'aplomb sur le torrent qui deux cents mètres plus loin, après un coude brusque, domestiqué, solidement garrotté par des murs rectilignes et laids, passe en mugissant

devant la maison du poète. Une tradition que l'un de mes deux informateurs me donne pour sûre veut que cette falaise soit la roche grise décrite par Nietzsche. Cela ne force point l'adhésion; il y a d'autres falaises dans la région, et le poète — qui haïssait le Sitzfleisch, la « chair des assis » — s'est laissé imprégner par les découvertes de ses promenades davantage, me semble-t-il, que par un rapide ou paresseux coup d'œil à la fenêtre.

Mais l'un des charmes les plus fascinants de Sils, c'est la presqu'île Chasté qui s'avance profondément dans le lac, en son milieu, direction nord-sud, vers Maloja. Elle prend à mi-chemin entre Sils-Maria et Sils-Baselgia, petite commune voisine groupant quelques maisons des plus pittoresques et parmi les plus caractéristiques de l'Engadine et une admirable Maison Patricienne transformée, depuis, avec goût, en hôtel. L'on accède à la presqu'île à gauche de la route par un sentier serpentant à travers des prés souffreteux d'où l'on domine au fond, à perte de vue, le panorama des montagnes de Maloja et du Bregaglia, plans successifs passant du vert tendre au lilas, à gauche le Margna et son glacier, un pic digne des plus purs paysages alpestres, à droite, au delà de la route Saint-Moritz-Maloja s'étranglant entre le lac et la montagne, la chaîne de Gravasalvas et du Plaz. Si ce dernier rideau montagneux est surtout rocaille et pâturages, les collines et les hauteurs de l'est ainsi que Chasté même sont couverts par les plus belles forêts de mélèzes qui subsistent en Europe; cela est bien connu.

Le mélèze, variété noble du sapin, aux aiguilles beaucoup plus fines et plus bleutées que l'essence commune, aux branches longues, souples, tombant souvent en jet d'eau comme le saule pleureur, rappelle presque le cèdre; mais il est plus touffu, d'une taille souvent gigantesque, fréquemment envahi par une mousse perfide qui lui prête un aspect inquiétant de balai de sorcière, et qui en fait

l'étouffe et le tue rapidement. Tous les sept ans une épidémie met ces forêts en péril de plus en plus.

Je connais assez bien les Alpes suisses et les Alpes françaises : je ne vois rien de comparable à la richesse et à l'harmonie de ce panorama. Il est surpassé par celui qui attend le promeneur au cap, à l'extrémité de la presqu'île. Lorsqu'on a longé une demi-heure ou trois-quarts d'heure criques et baies, falaises et rocailles où le mélèze s'épanouit comme en un paradis, on aboutit brusquement sur un haut promontoire face à Maloja, tombant par saccades dans le lac le plus coloré que je connaisse, outremer intense avec des traînées de vert jade et de lilas tendre zébré d'argent. A travers un dernier rideau de mélèzes difformes, torturés à cause du vent mais d'autant plus fascinants, se découpant en hachures ténébreuses sur des eaux éblouissantes, l'on assiste à un déroulement à l'infini du lac et des monts indomptés comme aux temps de la création. A perte de vue, l'on n'aperçoit ni être vivant ni maison (si, pourtant, l'affreux Palace de Maloja érigé du temps de Nietzsche au beau milieu du panorama pour une clientèle select). Et, soufflant de Maloja, implacable, incessant de 10 heures du matin à 5 heures du soir, par beau comme par mauvais temps, en toute saison, le vent, le vent : agréable par temps chaud, odieux par temps frais ou froid. C'est là, sur ce promontoire qu'on a scellé sur une roche la plaque commémorative, le « monument » Nietzsche reproduisant l'un des poèmes de *Zarathoustra* : (*La Chanson ivre*) :

O Mensch! Gib acht!
Was spricht die tiefe Mitternacht?
« Ich schlief, ich schlief —,
aus tiefem Traum bin ich erwacht : —
Die Welt ist tief,
und tiefer als der Tag gedacht.
Tief ist ihr Weh —,

Lust — tiefer noch als Herzeleid :
Weh spricht : Vergeh!
doch alle Lust will Ewigkeit —,
— will tiefe, tiefe Ewigkeit! » (1)

C'est en effet là que Nietzsche venait presque chaque jour, en fin de matinée ou dans l'après-midi; c'est là qu'il méditait, c'est là qu'il « rencontra » Zarathoustra, ainsi qu'il l'a rappelé dans son poème *Sils-Maria :*

Hier sass ich, wartend, wartend, — doch auf nichts,
jenseits von Gut und Böse, bald des Lichts
geniessend, bald des Schattens, ganz nur Spiel,
ganz See, ganz Mittag, ganz Zeit ohne Ziel.
Da, plötzlich, Freundin, wurde Eins zu Zwei —
— und Zarathoustra ging an mir vorbei... (2)

« jouissant tantôt de la lumière et tantôt de l'ombre », « étant tout jeu, tout lac, tout midi, temps sans but ». On ne saurait mieux rendre la fascination, le jeu de lumière et d'ombre qui envoûte quiconque vagabonde dans la presqu'île.

Le vent de Maloja produit d'ailleurs un jeu de lumière étonnant. Fouettant perpétuellement le lac toujours dans la même direction, vers l'observateur installé sur le promontoire du cap, il soulève des milliers de vagues minuscules dans lesquelles se prend le soleil. De là une véritable broderie d'argent étincelante et mouvante où se mêle parfois la rougeur du soir. Je ne doute pas que par-delà un décor maritime rencontré à Venise ou à Nice ou à Sorrente, il n'ait songé à l'éblouissement du Lac de Sils en composant son déchirant cri de la solitude, de la « septième », ultime « solitude », *Le Soleil décline,* sinon il n'eût pas associé le glacier aux flots argentés :

Ne flamboie-t-elle plus, la glace de mes sommets?
Argentée, légère, un poisson, ma barque
vogue à présent vers le large... (3).

Cette barque-poisson argentée, s'éloignant sous « le regard du soleil », au milieu des sommets glacés, c'est à Chasté que le poète l'entrevit d'abord.

Et je ne serais pas étonné que sa chanson du *Mistral,* qui, dans le recueil des « Chansons du Prince Hors-La-Loi » (1882-1884) suit immédiatement *Sils-Maria,* quoique vraisemblablement écrite à Nice ou à Menton au cour d'un des séjours de 1883-1884, ait subi l'empreinte de l'Engadine et de son vent. Car par mauvais temps, lorsqu'on fait le trajet Sils-Maria-Sils-Baselgia que Nietzsche parcourait quotidiennement, on est presque emporté par la rafale, l'on avance péniblement, courbé, recroquevillé, s'emmitoufflant, le visage sombre, contracté, comme ces « Pousseurs de nuages » (Wolkenschieber) que fustige la Chanson nietzschéenne, « enveloppés dans des bandages », « attachés, vieillards perclus ». Cette peinture à la fois réaliste et satirique rappelle bien moins les gens du midi sous le mistral que les promeneurs d'Engadine sous les rafales de Maloja. Et si l'on considère de très près le décor où le poète situe ce mistral on a bien du mal à y retrouver la côte d'azur :

Hier auf glatten Felsenwegen
lauf' ich tanzend dir entgegen,
tanzend wie du peifst und singst :
der du ohne Schiff und Ruder...
über wilde Meere springst.

Kaum erwacht, hört' ich dein Rufen,
stürmte zu den Felsenstufen,
bis zur gelben Wand am Meer.
Heil! da kamst du schon gleich hellen
diamantnen Stromesschnellen
sieghaft von den Bergen her.

Auf den ebnen Himmels-Tennen
sah ich deine Rosse rennen... (4).

Ces glissants chemins de roche jaune chaque promeneur les a parcourus à Chasté, s'aidant de sa canne ou s'agrippant au rocher-falaise de crainte de glisser dans le lac. Et l'on voit mal comment le mistral pourrait à la fois venir « par-dessus les mers sauvages » et « des montagnes », à la fois de la Méditerranée et des Basses-Alpes. Tout s'éclaire par contre si l'on situe les choses à Sils où un vent tout aussi violent, par beau temps (« plaines célestes ») accourt par-dessus le lac à perte de vue, et, par-delà, des monts du Bregaglia, fouettant l'eau transformée en un courant diamantin. Car on ne saurait mieux décrire le lac sous le vent à contre-jour que par ces termes de courant diamantin.

Il y a en avant de la presqu'île Chasté un îlot montant brutalement des profondeurs insondables du lac, comme une cime de montagne, verdoyante, sauvage. Si l'on côtoie le lac par l'est, sur une hauteur boisée qui mène par un vieux sentier vers le val de Fex — une promenade que Nietzsche a sûrement faite mainte fois, car il n'en est pas à Sils de plus admirable, dans la plus fascinante de toutes ses forêts de mélèzes —, on découvre de lieu en lieu, entre les branches, cent mètres plus bas, l'îlot isolé au milieu du lac; une impression de solitude absolument unique. Je ne doute pas que c'est une telle perspective qui suggéra à Nietzsche l'un de ses chants les plus désespérés et les plus orgueilleux, celui de la *septième* et dernière solitude : *Le Signal du Feu :*

Hier, wo zwischen Meeren die Insel wuchs,
ein Opferstein jäh hinaufgetürmt,
hier zündet sich unter scharzem Himmel
Zarathustra seine Höhenfeuer an.
Feuerzeichen für verschlagne Schiffer,
Fragezeichen für solche, die Antwort haben...
. . . .
aber das Meer selbst war nicht genug ihm einsam,

die Insel liess ihn steigen, auf dem Berg wurde er zur [Flamme,
nach einer siebenten Einsamkeit
wirft er suchend jetzt die Angel über sein Haupt.
Verschlagne Schiffer! Trümmer alter Sterne!
Ihr Meere der Zukunft! Unausgeforschte Himmel!
nach allem Einsamen werfe ich jetzt die Angel :
gebt Antwort auf die Ungeduld der Flamme;
fangt mir, dem Fischer auf hohen Bergen,
meine siebente letzte *Einsamkeit!* (5).

Cette image d'un flamboiement au milieu de l'eau, décrit admirablement l'île de Sils. Et au bord de ce lac grouillant de truites d'ailleurs délicates que capturent de rares pêcheurs opérant à heure régulière, la métaphore du « pêcheur sur de hautes montagnes » était toute proche.

Le « ciel noir » aussi est fréquent à Sils où le temps change avec une rapidité surprenante, où les orages atteignent aisément une violence titanique avec des éclairs ramifiés léchant les cimes et un grondement interminable du tonnerre se répercutant de chaîne en chaîne. L'œuvre poétique de Nietzsche, dans sa dernière partie, celle des dithyrambes de Dionysos-Zarathoustra est parsemée d'allusions à ces ouragans si proches du tempérament nietzschéen.

En voici quelques-uns : *Le renom et l'éternité.*

. . . .

Pourquoi Zarathoustra rôde-t-il le long de la montagne?
Défiant, ulcéré, sombre,
inlassable guetteur —,
mais un éclair soudain,
brillant, terrible, un coup
de l'abîme vers le ciel :
— même la montagne tremble
en ses entrailles...

Là où s'étaient unis
éclair et haine, une malédiction —,
sur la montagne se déchaîne à présent la colère
de Zarathoustra,
nuée d'orage, il rôde sur son chemin.
Que se cache qui garde une dernière couverture!
Au lit, vous autres délicats!
Les tonnerres roulent à présent sur la voûte,
à présent tremblent mur et charpente,
à présent fusent éclairs et vérités jaune-soufre —
Zarathoustra maudit... (6).

J'ai vu mainte fois autour du lac de Sils des éclairs en gerbe montant le long des pentes, de la crête vers le ciel.

Et ce fragment de dithyrambe qui évoque à merveille la fin de l'orage, lorsque déjà le soleil se fraie un chemin à travers les noirs nuages de montagne :

Gronde encor le ciel d'orage :
mais déjà,
étincelante, lourde, silencieuse,
pend au-dessus des prairies
l'opulence de Zarathoustra (7).

Si l'orage de montagne est un spectacle toujours fascinant pour le poète, il prend une valeur de symbole lorsqu'il s'associe avec la solitude du sapin. Le mélèze a une résistance exceptionnelle aux rigueurs du climat alpestre. Les forêts montent jusqu'à deux mille trois cents mètres où les arbres s'espacent, se rabougrissent pour s'arrêter quelques mètres plus haut. L'un des lieux les plus spectaculaires c'est ce Plaz qui s'élève en pente abrupte en face de Chasté, sous l'œil du promeneur de la presqu'île. Les « isolés » n'y sont pas rares; tous dominent témérairement la vallée, le passant dont la petitesse lilliputienne ne frappe nulle part davantage. Défis à l'homme et au ciel. Je ne vois pas de meilleure source au court poème *Pin et Foudre :*

J'ai poussé bien au-dessus de l'homme et de la bête;
et nul, lorsque je parle, — nul ne me répond.
J'ai poussé trop seul et trop haut —
j'attends : qu'est-ce donc que j'attends?
Le siège des nuées est trop proche, —
j'attends — le premier éclair (8).

Sur les pentes rapides du Plaz descendent des torrents, des moraines, rocailles et pierrailles entraînant sans cesse des mélèzes de toute taille. On y voit des squelettes d'arbres dépouillés de toute écorce, vision du désert, dont les racines ne plongent plus que dans les amas de pierre grise; des sapins verts désespérément accrochés à la pente vertigineuse, comme épouvantés devant l'abîme qui ne tardera pas à les engloutir au premier orage. Nul n'aura mieux évoqué cette tragédie de la nature que Nietzsche en ce début de dithyrambes *Entre Rapaces :*

Qui veut descendre ici
combien vite
le happe le précipice!
— Mais, Zarathoustra, toi,
tu aimes encore l'abîme,
à l'image du sapin?

Il prend racine
où même le roc
regarde en frémissant le gouffre —
et il s'attarde au bord d'abîmes
où tout, à l'entour,
veut écrouler
dans l'impatience
de l'éboulis sauvage, du torrent,
pâtissant patiemment, dur, silencieux,
solitaire...

Solitaire!
Mais qui aussi s'est hasardé
à séjourner ici,
à séjourner chez toi?...

Nul plus que le solitaire de Sils ne pouvait être sensible à ce symbole de la solitude qu'est le mélèze sacrifié. Car solitaire il l'a été au sens le plus fort du terme. Je tiens de mes deux informateurs les précisions suivantes.

Nietzsche, on le sait, avait loué une chambre au premier étage d'une petite maison jouxtant l'Hôtel Edelweiss, près du centre de Sils. C'était la maison des Durisch qui y exploitaient le bazar alors unique de l'endroit. Le bazar n'existe plus et la famille Durisch a, depuis, quitté Sils; au demeurant la seule descendante — elle avait été une fillette au temps de Nietzsche — est décédée. C'est sa petite camarade, mon informatrice, actuelle propriétaire de la maison, qui a pendant un demi siècle fait visiter la chambre du poète et assisté à mainte manifestation, émouvante ou ridicule, d'hommage à l'écrivain. La maison n'a guère changé depuis l'époque où il y séjournait; elle est parfaitement entretenue. L'inscription du Bazar Durisch est recouverte par une mince couche de peinture à travers laquelle elle transparaît. C'est une modeste maison à un étage, à revêtement clair, fort en retrait de la route où s'alignent à sa gauche les deux ailes de l'Edelweiss — l'aile de droite enlevant à la maison Nietzsche sa belle solitude a été construite depuis. Sa façade postérieure donne sur la montagne qui grimpe à deux mètres de là. Cinq fenêtres sont percées dans la grande façade antérieure au premier étage, fenêtres profondes dont les baies s'évasent vers l'extérieur et sont munies de volets en bois verts, comme la plupart des maisons engadinoises. Le toit en pente douce est couvert de pierres grises plates et dominé par deux hautes cheminées non sans élégance. Quatre marches étroites accèdent à la porte d'entrée cen-

trale présentement surmontée par la plaque commémorative. Le bazar était au rez-de-chaussée gauche où sont actuellement percées deux fenêtres plus modernes. La chambre de Nietzsche donne sur la façade latérale droite. L'on y accède par un large escalier en bois ciré qui prend au fond du couloir assez profond derrière une porte constamment fermée. C'est la première chambre à l'étage, à main gauche. Chambre rectangulaire d'environ six mètres sur quatre, basse de plafond. Elle est entièrement revêtue de bois de mélèze ciré (orange soutenu moucheté de nœuds nombreux et très sombres) ce qui n'est ni sans cachet ni sans beauté. Le lit (ce n'est plus le même, tout le mobilier de l'époque a disparu) occupe les deux tiers du mur de gauche, en entrant. Le mur de droite est tout entier un placard camouflé. Le mur de face est ajouré par une fenêtre unique, petite et basse devant laquelle était installée la table de travail du poète, fort réduite. Nietzsche, cela est connu, avait fréquemment disposé une bassine d'eau froide sous la table; il y plongeait, en travaillant, les pieds pour attirer le sang et se dégager la tête, diminuer l'atroce migraine dont il souffrait des heures durant. De la fenêtre, la vue était assez limitée même à l'époque, où n'existait pas certaine maison édifiée entre celle du poète et l'issue des gorges de l'Ova da Fex. L'on aperçoit la haute falaise de ces gorges, un mamelon ou plutôt un grand rocher boisé marquant la limite de Sils-Maria en direction de Sils-Baselgia, la rivière et la place centrale avec la « chesa communela », comme on dit en romanche et l'unique débit. Du moins cette chambre rustique ne donnait-elle au philosophe nulle occasion de distraire son attention.

Il n'y recevait guère. Il mangeait à l'hôtel voisin, à l'Hôtel Edelweiss; mais même là il refusait de se mêler aux gens. Il mangeait seul, dans une petite pièce voisine de la salle à manger. Il ne frayait avec personne, sauf avec le propriétaire de l'Edelweiss (dont les deux enfants

survivants sont précisément mes informateurs) et avec Barblan, propriétaire de l'Hôtel Alpenrose à la sortie de Sils vers Sils-Baselgia, enfin avec l'instituteur. Il n'adressait la parole à nul autre, manifestant son horreur des femmes et des enfants. Avec sa scoliose accusée, ses grosses lunettes et sa mise assez extravagante, chapeau à très large bord et parasol rouge, il excitait la malice de la marmaille qui lui jouait plus d'un tour. C'est ainsi qu'on fourrait fréquemment des cailloux dans le parasol; lorsqu'il l'ouvrait il recevait sur la tête une pluie de gravier. L'on imagine d'ailleurs la drôlerie de l'homme s'éloignant sous son parasol rouge dans ce paysage alpestre. Zarathoustra, n'en doutons pas, ne devait pas inspirer que le respect. Il ne devait pas non plus n'inspirer que la raillerie. Le jeune Heinrich von Stein qui lui rendit visite à Sils en août 1884 a noté ceci dans son journal : « 26 août 1884. A Sils, le soir chez Nietzsche. Tableau désolant. — 27. Impression grandiose d'un esprit libre. Son langage imagé. Vent de neige et d'hiver. Il ressent des maux de tête — le soir vision de son mal. — 28. Il n'a pas dormi, est cependant frais comme un adolescent. Quelle journée ensoleillée, magnifique! » Ces sautes du temps connues de quiconque a visité Sils, comme elles correspondent à l'humeur cyclique du philosophe-poète! Et je ne crois pas qu'il y ait en Europe de lieu à la fois plus exaltant et plus inhospitalier selon l'heure et l'instant que cette vallée des lacs où l'on se mesure constamment avec tous les miracles et tous les obstacles de la nature. Rares sont les hommes qui en supportent à la longue la fascination. Et il est peu probable que Nietzsche eût écrit ailleurs ce poème *Du haut des cimes*, épilogue à son « Au delà du Bien et du Mal » (1886) où s'inscrivent tout le décor, toutes les particularités climatiques et toutes les solitudes engadinoises et avant tout le soleil des hauteurs, le jeu unique de la lumière du lac, de la lumière du monde, de Zarathoustra-Dionysos-Nietzsche :

O Midi de la Vie! Temps solennel
O Jardin de l'Eté!

Dans un bonheur inquiet je veille, j'attends, je guette.
J'attends mes amis — je suis prêt, jour et nuit.
Venez amis, c'est l'heure! Où vous attardez-vous?

N'est-ce point pour vous que le terne glacier
s'est aujourd'hui paré de roses?
C'est vous que cherche le torrent; nuage et vent
se poussent, se pressent plus haut dans l'azur, impatients
de vous voir surgir au loin!

Ma table fut dressée pour vous sur les montagnes :
Qui demeure aussi près des astres,
aussi près de l'abîme terrifiant?
Mon empire — quel empire s'est étendu plus loin?
et mon miel — qui donc goûta mon miel?

Amis, vous voilà donc! — Hélas, ce n'est pas moi
que vous cherchez? Surpris,
vous hésitez — ah, que plutôt éclatent vos colères!
Ce n'est plus — moi? J'ai changé de visage, de main,
[de pas,
dites-vous? Je ne suis plus pour vous — ce que je suis?

Suis-je devenu un autre? à moi-même étranger?
évadé de moi-même?
Lutteur qui lui-même s'est dompté trop souvent,
trop souvent s'est raidi contre sa propre force,
retenu et blessé par sa propre victoire?

J'ai cherché, dites-vous, le vent le plus mordant?
et j'ai appris à vivre
où nul ne vit, dans les déserts de l'ours,
désapprenant homme et Dieu, blasphème et prière?
je suis un fantôme qui hante les glaciers?

— Mes vieux amis! Voyez! vous blémissez,
pleins d'amour et d'effroi.
Non, allez! sans rancune! Vous ne pourriez pas vivre
ici, dans ce royaume du roc et de la glace,
il faut être un chasseur, ici, et pareil au chamois.

Me voici devenu un chasseur dangereux!
Voyez comme est tendu mon arc!
C'est le plus Fort qui lança pareil trait.
Malheur! plus dangereuse est cette flèche
que toute flèche. Arrière, pour votre salut!...

Vous repartez! Mon cœur, tu as tout supporté ,
inébranlable resta ton espoir :
pour de nouveaux *amis, tiens les portes ouvertes!*
Laisse les anciens, laisse les souvenirs!

Meilleure que l'ancienne est ta nouvelle jeunesse!
Ce qui d'un seul espoir nous a jamais liés —,
qui peut y lire encore
les signes pâles jadis gravés par l'amour?
Cela ressemble au parchemin jauni, brûlé,
dont la main répugne à se saisir.

Des amis? non, mais — comment donc les nommer? —
des fantômes d'amis! Certes,
ils frappent encor, la nuit, à ma fenêtre et à mon cœur;
ils me regardent et disent : « C'était bien nous? »
— O Verbe flétri qui jadis avait l'odeur des roses!

O désir de jeunesse qui s'est mépris!
Eux que j'ai désirés,
que j'ai rêvés en moi, frères transfigurés,
ils ont vieilli! Voilà ce qui les a damnés.
Seul me reste parent celui qui se transmue.

O Midi de la Vie, deuxième jeunesse!
O Jardin de l'Eté!
Dans un bonheur inquiet, je veille, j'attends, je guette.
J'attends mes amis — je suis prêt, jour et nuit!
Venez, amis nouveaux! C'est l'heure! C'est l'heure!

***

Ce chant est achevé — le doux cri du désir
expira sur mes lèvres :
un magicien le fit, l'ami qui vint à l'heure,
l'ami de midi — n'en demandez pas plus!

Ce fut à midi, alors l'Un devint Deux...
Maintenant assurés d'un triomphe commun
nous célébrons la fête des fêtes.
L'ami Zarathoustra vint, l'hôte des hôtes!
Le monde rit, le voile d'effroi fut déchiré :
vinrent les noces de la lumière et des ténèbres...

Notes

(1) On citera tous les poèmes dans la traduction établie en 1954 par le signataire en collaboration avec Mme Yanette Delétang-Tardif :

Homme, prends garde!
Que dit la Nuit profonde?
« J'ai dormi, oh, dormi —
Je me suis éveillé d'un songe : —
le monde est profond,
plus que ne l'avait cru le Jour.
Profonde est sa douleur —, sa joie
plus profonde encor que sa peine.
La douleur dit : tu passeras!
mais la joie veut l'éternité —,
— profonde, profonde éternité.

(2) J'étais assis, là dans l'attente, dans l'attente — mais [de rien
au delà du Bien et du Mal, jouissant

tantôt de la lumière et tantôt de l'ombre,
rien que jeu, lac, midi, temps sans but.
Alors, soudain, amie, l'Un devint Deux —
et Zarathoustra passa près de moi.

(3) Glüht nicht das Eis meiner Gipfel noch?
Silbern, leicht, ein Fisch,
schwimmt nun mein Nachen hinaus...

(4) Ici, sur de glissants chemins de roc,
je viens dansant à ta rencontre,
dansant comme tu siffles et chantes :
toi qui sans esquif ni rames
bondis sur des mers sauvages...
A peine éveillé, j'entendis ton appel
et courus par les degrés des roches,
aux falaises dorées de la mer.
Voici que tu vins pareil
aux clairs courants diamantins,
du haut des montagnes, triomphant.
Sur les célestes plaines d'azur
je vis s'élancer tes chevaux...

(5) Ici, où l'île surgit entre les mers,
table d'offrande érigée tout soudain
ici même, sous un ciel noir, Zarathoustra
allume ses feux des montagnes,
signal de feu pour marins en détresse,
question pour tels qui ont une réponse...
. . . .
et même la mer point ne lui semblait déserte assez,
il escalada l'île, sur la montagne il devint flamme,
il jette à présent l'hameçon par-dessus sa tête
à la recherche d'une *septième* solitude.
Marins en perdition! Ruines d'anciens astres!
Vous, mers de l'avenir! Azurs inexplorés!
je jette l'hameçon vers tout ce qui est solitaire :
donnez réponse à l'impatience de la flamme,
prenez pour moi, pêcheur sur de hautes montagnes,
ma septième, *dernière* solitude! — —

(6) Was schleicht Zarathoustra entlang dem Berge? —
Misstrauisch, geschürig, düster,
ein langer Lauerer —,
aber plötzlich, ein Blitz,
hell, furchtbar, ein Schlag

gen Himmel aus dem Abgrund :
— dem Berge selber schüttelt sich
das Eingeweide...
Wo Hass und Blitzstrahl
Eins ward, ein Fluch —,
auf den Bergen haust jetzt Zarathustras Zorn,
eine Wetterwolke schleicht er seines Wegs.
Verkrieche sich, wer eine letzte Decke hat!
Ins Bett mit euch, ihre Zärtlinge!
Nun rollen Donner über die Gewölbe,
nun zittert, was Gebälk und Mauer ist,
nun zucken Blitze und schwefelgelbe Wahrheiten —
Zarathustra flucht...

(7) Noch rauscht die Wetterwolke :
aber schon hängt
glitzernd, still, schwer
Zarathustras Reichtum über die Felder hin.

(8) Hoch wuchs ich über Mensch und Tier;
und sprach' ich — niemand sprach mit mir.
Zu einsam wuchs ich und zu hoch —
ich warte : worauf wart' ich doch?
Zu nah ist mir der Wolken Sitz, —
ich warte auf den ersten Blitz.

MERCVRIALE

MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI

UNE MINUTE QUATORZE.

— Vous n'êtes pas Balzac?
— Non, je ne suis pas Balzac.
— Qu'est-ce que vous êtes alors?
— Babylone.

Je ne suis pas, je n'ai jamais été Balzac 09-41, mais Babylone même nombre. Chaque fois qu'un correspondant s'est étonné que je ne fusse pas le grand maître et, pour un peu, m'en eût fait le reproche, cela me donna du plaisir. Jean-Louis Bory a pourtant très bien dit l'autre soir, au cours d'une interview, que l'épithète balzacien était devenue péjorative, et clairement montré aussi en quoi on se trompait en propageant cette vue de l'esprit (1). C'est la seule malchance posthume du grand Honoré. Et elle lui passera. La chance eût été, mais c'est bien rare, d'avoir un nom qui, simplement, ne souffrît aucun suffixe en ien ou esque. Comme par exemple Zola, ou Maupassant, Maupassant, tellement imité à l'étranger (nous sommes toujours surpris que les auteurs russes et américains que chez nous on se tue à imiter se disent eux-mêmes, souvent, disciples de Maupassant, qui ainsi nous revient, par le boomerang littéraire). Balzacien, donc, serait péjoratif. Balzac en son temps, c'est fort bien. Mais il est dépassé. Ah?

Bernard Dort qui vient de relire Zola me disait l'autre jour (je crois que c'est signe que l'on vieillit quand on dit qu'un ami vous disait l'autre jour... Balzac qui a tout remarqué a bien dû quelque part noter cela aussi. Mais dans quel livre? A propos de quel personnage? On en demanderait utilement la référence à ces gens au stupéfiant

1. Tout ceci et bien d'autres choses encore se trouve dans son recueil d'essais : *Pour Balzac et quelques autres*, paru récemment chez Julliard et qu'il faut lire.

savoir qui passent, sur les ondes, des concours, des épreuves où ils battraient les plus minutieux exégètes), dort donc, me disait l'irritation où le met cette notion de « dépassement ». Il se promet d'écrire un article sur (contre) le dépassement. Je voudrais bien qu'il tînt parole.

L'idée de dépassement est pourtant liée à celle de progrès, qui n'est pas pour déplaire. En principe. La bourgeoisie, plus que les aristocraties, croit au progrès, le peuple aussi bien sûr, encore qu'il en soit plutôt à tout en espérer. L'ennui avec la bourgeoisie c'est qu'elle attache à tout, ou plutôt y surajoute une secrète notion de profit qui justement dénature les choses et si l'on n'y prend garde les mènera quelque jour à néant. Tout cela vient des Impressionnistes. Mais si, mais si. La société où nous vivons ne s'est pas remise encore d'un choc : quoi, ces tableaux auxquels la plupart des gens ou ne comprenaient rien ou ne prenaient pas garde, moins de trente ans après valaient plusieurs millions! On aurait pu, pour une bouchée de pain, les acheter, les garder sans même les regarder jamais, et puis un beau matin se réveiller dans l'opulence! Il aurait suffi de... Ah, mais de quoi, justement? De se fier aux critiques, aux manifestes de l'avant-garde, à son propre flair, aux voyantes? Et si cela continuait? Si par hasard c'était la même chose en littérature, musique, si on allait négliger d'acquérir l'ouvrage qui dans moins de vingt ans vaudra tellement cher? Précisément, le mois dernier, le bulletin de propagande d'une maison d'édition nous apprenait que le manuscrit d'un roman paru il y a un an était déjà estimé à un fort bon prix et qu'un spéculateur, je veux dire un bibliophile avisé, qui l'eût acheté au bon moment eût déjà réalisé un profit d'une dizaine de milliers de francs anciens. Et c'est ainsi que la société doit tout à la fois railler un peu l'avant-garde (sans quoi ce ne serait plus l'avant-garde) et garder un œil sur les profits qu'avec un minimum de risque on en pourrait tirer. D'où, chez les novateurs, l'emploi, quelque fois inconscient, d'un syllogisme disant à peu près : « On » n'a pas apprécié en leur temps Proust ou Joyce. « On » ne nous apprécie pas. Ergo nous sommes Proust et Joyce. Et Van Gogh. Mais quoi, si nous étions balzaciens, qu'y gagneriez-vous? La copie d'ancien jamais n'augmente de valeur... Il y aurait toute une étude à faire sur la façon dont s'y prend je ne dis pas chaque auteur, ni même une école, mais une entité littéraire, le roman en l'occurrence, pour essayer selon le cas de suivre, précéder, contourner, fuir, rattraper, alerter son public. On dit, bien sommairement, qu'ici joue le snobisme. Oui, mais doublé, si l'on peut dire, de la notion d'un gain éventuel, juste récompense d'une société qui jamais n'a rien donné pour rien. Gain auquel, certes, il ne faut jamais faire la moindre allusion, si on veut que le jeu continue. On y pense, on n'en parle pas, en tout cas pas « comme ça », pas tout de go...

On m'a l'autre jour proposé un petit travail cinématographique. Il fallait écrire ou plutôt collaborer à la rédaction d'un scénario de film à sketches. Seulement... Cela s'appelait La Française et l'Amour. La Française et l'Amour... Et j'ai vite compris (on m'en parlait par téléphone) que c'était moins à mes éventuelles capacités littéraires qu'on faisait appel qu'à ma spécialisation nationale et biologique. Et qui pourrait en effet traiter de la Française et de l'amour, si ce n'est une femme, et Française? On a paru surpris de ma réserve. On m'a dit qu'on me donnerait peut-être le choix d'un sketch (auquel je travaillerais avec un « auteur-homme ») ; que ce serait soit « la virginité » (j'ai cru comprendre qu'il s'agissait de la fin de celle-ci) soit « la femme seule ». J'ai dit que pour le second sketch, je n'étais pas compétente, n'ayant pas pu faire encore l'expérience de la solitude et, à moins d'hécatombe familiale, n'imaginant pas avoir jamais à la faire. Quand je suis née ma sœur, de deux ans plus âgée, était déjà en place, et je ne crois pas depuis lors avoir jamais passé plus de trois jours seule. Comment saurais-je donc évoquer ce drame (mais est-ce un drame? Sans doute pas pour qui écrit... mais là-dessus, pas un mot! Personne ne doit savoir que les femmes comme les hommes, en fin de vie constatent sans doute qu'à moins d'exceptionnelle fortune, l'état idéal du romancier est bien le célibat). J'ai dit que tout cela me paraissait être une question d'argent. On m'a dit que je n'avais qu'à indiquer mon prix. Une fois de plus nous ne nous étions pas compris. J'avais voulu dire qu'une femme seule et riche est d'une tout autre espèce, vit une tout autre histoire et pour un peu semblerait appartenir à un tout autre sexe qu'une femme seule pauvre. Cela n'a paru convaincre personne, sinon (et j'en suis d'accord) du fait que je ne connais rien et ne saurais rien dire de la Française et de l'Amour. Le film sera aimable, je l'espère, des gens de grand renom y collaborent...

Depuis longtemps, un an ou deux il me semble, chaque matin, dans Le Figaro (et, bien entendu dans les autres journaux aussi) on peut lire la relation d'un fait divers, toujours le même, ou à peu près, seul le lieu d'origine en varie. Une femme s'est noyée, ou asphyxiée, ou bien empoisonnée, avec un, deux ou trois de ses enfants en bas âge. Là-dessus je n'ai pas d'explication à donner. J'y rêve seulement. J'ai signalé la chose à deux ou trois personnes de mon entourage. Qui maintenant me disent aussi : mais oui, c'est vrai... c'est étrange. Pourquoi depuis deux ans, et pas avant? La misère est vieille comme le monde, mais cette mort-là, c'est nouveau... Il y a des jours où, rêvant toujours, j'imagine qu'il pourrait s'être constitué une manière de société secrète, dont les membres ne se connaissent pas entre eux, ou plutôt entre elles, et pourtant, au jour fatal, — sur quel signe? —

accomplissent le geste, pour qu'il y ait, chaque matin dans le journal, à la même place, le même récit... Se tuer soi-même, on le conçoit encore. Mais les enfants?... Cela se passe quelquefois dans les mêmes quartiers, les mêmes banlieues, et les mêmes milieux où se recrutent ces bourreaux d'enfants pour qui on réclame tant de sévérité... Il faudrait chercher, comprendre... Peut-être que, à la fin, sur la Française et la mort, j'aurais eu des idées...

A ce propos, on m'a aussi questionnée ces jours derniers, mais sur un point particulier. On m'a pour je ne sais quelle enquête sonore priée de dire mon sentiment sur la peine de mort. Je ne me rappelle plus si c'était à titre de Française, de Femme, de Parisienne. (On finit par s'y faire. J'ai failli aller une fois en Corée à titre de mère, et puis en Irlande à titre de femme seulement. Mais quand on m'a demandé il y a peu de protester contre je ne sais plus quelle exaction mondialement réprouvée à titre d'habitante du sixième arrondissement, j'ai, par boutade, dit que j'aimerais mieux signer avec les habitants du quatorzième... et on m'a donné satisfaction!) A qui me demandait, donc, un avis sur la peine capitale, j'ai dit que je ne pensais rien d'autre que ce que pense à peu près tout le monde. Que Camus et Koestler avaient, dans un grand beau livre, Max-Pol Fouchet dans une retentissante émission, dit tout ce qu'on devait dire. On me demanda tout de même d'y réfléchir, car on viendrait enregistrer le lendemain. Cela me tint éveillée une partie de la nuit. Et puis, quand on est venu, on m'a dit qu'il fallait tout exposer en une minute trente au maximum. J'ai donc gardé pour moi la plus grande partie de mes nocturnes arguments. Et n'en ai donné qu'un : le châtiment capital fut sinon institué du moins appliqué par des sociétés qui croyaient à, ou qui s'appuyaient sur la religion; en punissant de mort, on se disait, tout de même, que, si sur terre on commettait une erreur, voire une iniquité, Dieu après coup rétablirait les choses, reconnaîtrait les siens. Outre-tombe, se trouvait la seule infaillible justice. Celle des hommes n'étant, en quelque sorte, qu'un passage. Dès lors que les sociétés se disent laïques, elles s'interdisent de penser à cette suprême instance, à ce seul vrai recours. Et devraient donc s'abstenir d'appliquer des peines irrémédiables... Mon propos parut satisfaire ces gens et en particulier le preneur de son, qui n'avait pas pensé à ça. « Ça » tenait, par chance, en une minute quatorze... Si, lors d'une prochaine actualité, on me redemande, je dirai alors autre chose. Que l'argument selon lequel on punit de mort pour faire réfléchir et freiner l'éventuel assassin n'aurait de valeur que si on arrêtait tous les assassins. Or on n'attrape généralement que ceux qui, justement, ne réfléchissent pas, en sont incapables, les impulsifs, les idiots. Ceux qui réfléchissent à tout, y compris au châtiment qu'il convient d'éviter, arrangent si bien

leur crime qu'on ne les soupçonne, ne les découvre pas. Ils tuent sans en avoir l'air, à petit feu, par persuasion, etc... Et puis encore ceci (il me faut bien l'écrire dans le Mercure puisque cela peut un jour servir, qui sait, et que je n'ai pas pu le caser dans la minute quatorze). La peine de mort, avant l'institution louable et démocratique du jury, avait été établie pour que des magistrats l'appliquassent, qui étaient eux-mêmes émanation du pouvoir, alter ego, en l'ocurrence, du souverain. Ils représentient l'ordre même, ils se devaient de croire au système qui en est le garant, et d'appliquer par conséquent le châtiment suprême chaque fois que la circonstance s'y prêtait. Ils n'avaient pas à être « contre » ce mode de punition — ou alors, mieux valait qu'ils changeassent de métier. Imagine-t-on un capitaine qui ne « croirait » pas à la nécessité de châtier le déserteur ou le mutin? (J'imagine très bien, évidemment, mais en principe c'est absurde.) S'il ne veut pas appliquer les consignes de l'armée, qu'il la quitte. Or un juré, pris au hasard, dans la masse populaire, a parfaitement le droit d'être, par principe, opposé à la peine de mort. En sorte que, même s'il juge que le prévenu est absolument coupable, il peut faire en sorte de lui éviter un châtiment à quoi ses convictions l'opposent. Ce qui rend tout à fait injuste le sort d'un autre prévenu, qui, en circonstances absolument identiques et pour le même forfait, n'aurait pas la chance de tomber sur un jury dont un membre au moins serait hostile à la peine de mort...

Si j'ai tenté d'écarter, de ces arguments, tout ce qui est sentiment pour demeurer dans la logique, c'est en souvenir de ce que j'ai un jour entendu dire à l'Abbé Pierre. Je cite bien rarement les ecclésiastiques, mais il m'a fort ébranlée en disant ceci : qu'il était choqué, et je crois même exaspéré de voir que, sur le problème du logement, certains, beaucoup même, faisaient du sentiment, en appelaient à la charité, trouvaient que c'était un scandale que de ne point s'entraider. Avec ces discours-là, disait-il, nous n'arriverons jamais à rien. Il faut parler raison, et raison seulement. Il est illogique, absurde, contraire, tout simplement, au bon sens, que, dans ce pays-ci, en ces temps-ci, des gens n'aient pas où demeurer. Impensable. Il le dit, lors d'une interview, très vite, en moins, peut-être, d'une minute quatorze. Mais je ne l'ai pas oublié, ce qui prouve que le temps ne faisait rien à l'affaire.

A propos de temps encore, et pour finir. On entend sans cesse déplorer, et partout, que les gens n'aient plus le temps de lire, parce qu'ils regardent la télévision, vont à la campagne, ou seulement roulent en voiture, et bricolent chez eux. Ce à quoi on ne pense jamais, me semble-t-il, c'est que les gens ont tout à fait cessé d'écrire. Cette société pour qui et par qui a été inventé le roman (pas de

musique sans exécutants, pas de théâtre sans interprètes, pas de roman sans société), ces gens donc qui jadis écrivaient des lettres, poèmes, épigrammes, pamphlets, ne veulent plus seulement rédiger trois lignes. Essayez de dire à quelqu'un qui habite la même ville que vous : si vous voulez me joindre, envoyez-moi un mot. Ecrire? Plutôt mourir. Osez dire à votre interlocuteur qu'il en coûte le même prix que pour téléphoner, et souvent beaucoup moins de temps, car l'appel d'un numéro qui n'est pas libre peut, bien souvent, vous faire perdre des heures. Non, non. On ne veut, ne peut plus écrire. A part les écrivains personne n'écrit plus. Sauf, encore, des lettres de condoléances. Il faut qu'il y ait mort d'homme désormais pour qu'on trouve enfin malséant de déranger les gens par une sonnerie. Cela est triste. Que, de cet art épistolaire d'où nous est venu le roman, nous reste seulement un funèbre formulaire, en attendant le néant.

Depuis que j'ai supprimé mon téléphone, je reçois pourtant, de loin en loin, quelques missives. C'est tout à fait surprenant. On me les glisse, à l'heure du courrier, sous la porte. Je me penche, comme un archéologue, sans me relever je scrute, je retourne, et avant de décacheter, m'interroge : cette écriture, inconnue, serait-elle celle de quelqu'un que je fréquente de longue date? La lettre est-elle brève ou non, intéressante? Répondrai-je tout de suite? La relirai-je, plusieurs fois? Il arrive que le trajet ait été très court, qu'on ait posté au bureau même qui me dessert. Je pense alors à la sonnerie, qu'en d'autres temps, le correspondant eût déclenchée. Qui m'eût, en quelques secondes fait perdre le goût d'écrire, d'achever même une phrase à quoi, depuis plusieurs heures je rêvais, de trouver le titre d'une chronique, sa chute, ou simplement (car c'est là le plus simple), son sujet. La lecture de ces lettres est si plaisante que j'en viens à oublier tout à fait ces gens, toujours pressés et toujours inconnus, qui pendant des années manifestèrent tant de surprise, et, j'ose le dire, un scepticisme si flatteur, lorsque je leur disais que je n'étais pas Balzac

Nicole Vedrès.

LETTRES . ACTUALITÉ

ECRIRE POUR VIVRE. — La publication du dernier roman de Jacques Stephen Alexis (1) nous rappelle l'existence de la littérature française écrite « hors les murs » par les écrivains noirs qui vivent aux Antilles. Cette littérature est si peu ou mal connue ici que —

(1) Jacque Stephen Alexis est né à Haïti. Il a publié trois romans : *Compère Général Soleil* (1955), *les Arbres Musiciens* (1957) et *L'Espace d'un Cillement* (1959); tous ces ouvrages aux éditions Gallimard.

sans trop la lire — on ne lui laisserait volontiers que le privilège du pittoresque de l'expression, sinon de la poésie. D'un autre côté, l'apparition de cette littérature — sous sa forme élaborée et, disons, occidentale — est dans nos lettres un phénomène récent. Nullement fortuit cependant, puisqu'il existe aux Antilles un art oral, traditionnel, et qui, plus précisément à Haïti, réunit le style des conteurs de la Guinée à celui des anciens trouvères indiens de l'île. Le passage de l'art de la parole à celui de l'écriture est — les ethnologues le disent — toujours très long. Il marque ordinairement le terme de l'évolution de la race quand celle-ci peut s'émanciper sur le sol qui l'a vue naître. Reste enfin pour les auteurs le problème de l'édition et de la diffusion des œuvres elles-mêmes. Qui ne sait que ces écrivains sont — comme ceux de l'Afrique du nord — publiés et d'abord lus en France, qui n'est le pays natal ni pour les uns ni pour les autres. S'il est exact que, pour l'écrivain, écrire, c'est vivre, pour ceux-là, écrire, c'est aussi survivre hors du pays natal.

L'histoire des livres de Jacques Stephen Alexis, c'est l'histoire des métamorphoses que le plein exercice de la sensibilité fait subir à l'œuvre qui l'occupe. Ces transformations sont rares aujourd'hui dans les lettres françaises. Voyez le noyau serré dans lequel certains de nos écrivains s'enferment en même temps que leurs ouvrages. Impassibles, ils s'efforcent de dissimuler les effets des impressions qu'ils reçoivent d'ailleurs. Jacques Stephen Alexis, lui, vit au dehors. Il accepte de voir et de sentir. Ses deux premiers romans *Compère Général Soleil* et *Les Arbres musiciens* ont pour décor l'île d'Haïti. L'auteur à ses débuts prend son bien où il le trouve, dans la tradition orale et dans le folklore, aussi bien que dans le spectacle de la nature. Ce qu'il décrit, ce sont les rapports qui unissent la race et le sol, c'est-à-dire ce qui fait les mœurs et les coutumes, la tradition orale, l'heur et le malheur de la race asservie : « La plaine travaillait sa vie rude et parfumée. Elle palpitait comme un vent respirant. Les semailles furent faites, le riz repiqué. Les habitants préparèrent avec amour et sueur les futures récoltes. Toute la plaine vivait sa saison de travail... A l'embouchure du fleuve, près de la Grande-Saline, il y avait des flamants roses et rouges, battant la campagne de leur pas noble et compté, précédés du cri de leurs sentinelles vigilantes... » La force et la simplicité des images qui accompagnent ces descriptions laissent ainsi apparaître la faiblesse et la misère du petit peuple. Observons qu'on ne trouve dans aucun de ces deux romans une technique du récit qui soit bien définie. Rien pourtant n'y est contraint ou forcé. L'écriture suit naturellement l'épanouissement de la sensibilité.

Je dis tout de suite que le troisième livre de Jacques Stephen Alexis *L'espace d'un Cillement* marque l'étape d'une transformation impor-

tante dans le style et dans le dessin de son ouvrage. L'auteur discipline maintenant les effets de cette magie verbale qui l'entraînait hier plus loin sans doute qu'il ne voulait aller. L'histoire — il faut le savoir — est celle d'une jeune prostituée noire, Nina Estrellita qui vit dans un port de la mer des Caraïbes pour attendre avec ses compagnes le débarquement des équipages des navires de la marine des Etats-Unis. A côté ou plutôt en face d'elle, un homme de la même race, mécanicien de son état. Ce sont des personnages naïfs, emportés par l'élan d'un instinct presque animal soumis au destin d'une race encore esclave sans le savoir. L'auteur se place délibérément au niveau de cette inconnaissance de soi-même. De ce niveau le plus bas, il découvre à nos yeux la turbulence intérieure qui permet à ses personnages de survivre, en dépit de leur condition. Le livre est divisé en autant de parties qu'il existe d'organes des sens. Un regard, une odeur, un mot, l'espace d'un cillement suffit à chacun des personnages pour mettre à nu la personnalité secrète de l'autre. Cette découverte, l'autre cependant l'ignorera toujours, parce que le mot, le regard, continuant leur œuvre, détruisent en la transformant cette personnalité si instable et fragile.

Je ne cache pas que le dessin d'un livre, aussi fermement tracé que celui-là peut paraître arbitraire, si tant est que la solidité de la construction d'un ouvrage soit un défaut. C'est une autre vertu que nous admirons, une manière originale et neuve de sentir, de penser et de voir. Au niveau de ses personnages, le narrateur ne tente pas de les décrire. Il les découvre en décomposant, comme elles sont reçues, les impressions qui les frappent et les sensations qui les touchent, tout cela qui est l'essence subtile des humeurs et la trace de la fugitive personnalité. C'est comme un sixième sens qui s'ajoute aux cinq autres et que Jacques Roumain (2), autre écrivain haïtien, appelait « la complicité de cœur à cœur ». S'il est vrai que l'on tente ici et là de mettre fin à la crise et à la carence de la création littéraire, voilà une voie nouvelle qui reste à explorer.

André Dalmas.

On n'est pas perdu sur la terre, par Emile Henriot, 251 pages in-8° soleil, 10,20 NF + t. l. (Ed. Plon). — Le titre le dit bien. Ce livre est le recensement de ce qui nous lie à la terre : les souvenirs, la nature, les amitiés. Mais sans qu'il y ait trace, dans cette énumération, de systématisme, de sentiments forcés, de moralisme. Le premier chapitre, qui décrit une rêverie dans un train, nous met au fait de la méthode : tout passe et nous-même nous passons; notre ancrage

(2) Jacque Roumain, né à Port-au-Prince en 1907, est mort en 1944. Il eut en même temps une activité scientifique et une activité littéraire. On a publié de lui en France un très remarquable roman *Les Gouverneurs de la Rosée* (Editeurs Français Réunis, 1950).

est peu sûr; certaines amarres cèdent, d'autres résistent, on ne sait trop pourquoi; notre mémoire est pleine de trous et notre survivance dans la mémoire des hommes bien problématique. S'insurger serait ridicule, s'acharner à conserver serait vain. Mais pourquoi ce qui subsiste au sein de la destruction ne nous suffirait-il pas? Avec une résignation non exempte de tristesse qui est aussi une confiance émerveillée, Emile Henriot se laisse aller à sa nature. Il l'a belle. Tout ce qu'il écrit, sans effort apparent, possède une densité terrienne, une vitalité sylvestre et parfumée. Sa rêverie (comme son style) est musclée et nerveuse. Provoquée par la fuite du temps, sa mélancolie n'est rongée d'aucun ver. Sa solitude profonde s'offre comme un moyen de communion supérieure avec les hommes. On pourrait presque parler à son propos d'une dignité à se savoir mortel.

De l'ensemble de ces confidences se dégage peu à peu un admirable auto-portrait. Je vois un hobereau de campagne qui, à l'imitation d'un de ses ancêtres, hésite entre Jeanne d'Arc et Diderot, ou qui plutôt, je ne sais par quel miracle, a su prendre à la fois le chemin de la ville et le chemin des champs, celui de l'esprit et de l'âme. Isolé des bruits du monde, en commerce plus intime avec les maîtres du passé qu'avec ses contemporains, il est pourtant dragon pendant la guerre, et aujourd'hui critique littéraire. Jardinier de sa propre différence, mais qui songerait à l'isoler de l'immense jardin de la civilisation française? Et maintenant que l'âge avance, c'est fini? s'interroge-t-il. « Mais non, on avait crié jusqu'au bout. » Ce livre en fait foi. Comme la douleur s'apaise dans les larmes, ce qui fait gémir Henriot trouve une sorte de plénitude dans l'expression. L'émission du cri en efface la cause. — Georges Piroué.

La Poétique de la Rêverie, par Gaston Bachelard, 183 p., 8 NF + t. l. (Presses Universitaires de France). — L'entreprise était de taille. Le mot rêverie prête à sourire. Qui l'a jamais pris au sérieux? A quelques exceptions près, philosophes et psychologues ne se sont jamais occupés que de l'homme éveillé et de l'homme endormi. Rêveur impénitent, lecteur de bonne foi et subtil, Bachelard nous prouve qu'ils ont tort et, s'installant résolument dans cet entre-deux psychique, nous persuade que là peut-être réside l'essentiel de notre vie profonde. Du prétendu moins-être de la rêverie, il tire une philosophie du plus-être.

Puisant sa matière partout où un certain flair la lui fait découvrir, Bachelard établit peu à peu l'autonomie de la rêverie, sa nécessité et sa dignité. Le rêve? Il ne repose que le corps, il est plein de passions mal vécues et, pour comble, j'y suis plus un autre que moi-même. Au contraire, la rêverie repose l'âme. Les passions y sont dirigées. Je suis présent à ma rêverie, sans qu'aucune censure ne s'exerce sur moi. Tandis que le rêve se subit, la rêverie se travaille et s'écrit, s'augmente et s'épanouit puisqu'« il faut embellir pour restituer ». Les domaines de la raison? Ils relèvent de l'animus qui aime les choses pour leur utilité, alors que l'anima aime les choses pour elles-mêmes. Là-dessus, Bachelard échafaude une théorie de la masculinité et de la féminité, des rapports que ces deux « valeurs » entretiennent entre elles, qui nous mène tout droit à un éloge de la profondeur féminine, repos essentiel d'eau dormante sur laquelle nous flottons, et à une défense combien juste de l'idéalisation.

Suivent ou se mêlent à tout ceci des considérations sur la rêverie et le langage, la rêverie et l'enfance, indissociable combinaison de mémoire et d'imagination, sur la rêverie et le cosmos où Bosco et Audiberti sont loués comme ils doivent l'être. Et de page en page se développent encore mille spéculations sur la phénoménologie, la lecture, l'alchimie, semis de phrases exquises et nettes dont on voudrait faire un bouquet. Car le plus beau de ce livre, c'est qu'il soit écrit « en anima », comme dit Bachelard et qu'il constitue sous la gravité de sa couverture (Bibliothèque de Philosophie Contemporaine) « l'oasis d'oisiveté » que son auteur souhaitait nous offrir. — Georges Piroué.

Sur un héros païen, par **Robert Champigny,** 208 p., 7 NF + t. l. (Gallimard, coll. « Les Essais »). — Plutôt que de parler de Camus, de sa pensée ou de son art, Robert Champigny a pris pour sujet de son étude le personnage de Meursault, protagoniste de L'Etranger. Il interroge son style de vie et en tire les éléments d'un excellent portrait de héros fidèle à ses vertus d'enfance, à sa propre honnêteté intellectuelle, objectivement coupable dans la mesure seule où il s'oppose à la croyance religieuse, à l'hypocrisie, à la théâtralité sociale, donc subjectivement innocent. C'est le représentant d'une « sagesse épicurienne appuyée sur la physique de Démocrite », cette citation pouvant servir de définition au mot « païen » que contient le titre.

Cette méthode d'analyse littéraire menée de l'intérieur même de la fiction romanesque et sans s'éloigner jamais du personnage concret est originale et féconde. Robert Champigny l'utilise avec une rigueur terre à terre et un peu raide d'où jaillit très souvent la vérité d'évidence. Il la tient à juste titre comme un moyen d'apprécier la justesse d'une œuvre, en examinant conjointement l'intention et la technique, la forme et le fond du récit. Serait viable un roman dont la philosophie et l'expression constitueraient un système clos — et cela, L'Etranger l'est certainement. Mais cette méthode ne comporte-t-elle pas des limites gênantes? Meursault ne témoigne que pour lui. Impossible de le situer dans un autre monde que le sien. Robert Champigny l'a si bien senti qu'il use des termes mon païen ou mon chrétien pour définir les attitudes du prévenu, du juge ou du prêtre. Ce qui ne l'empêche pas, et c'est ici que je le suivrais moins volontiers, de condamner et d'admirer objectivement le christianisme et le paganisme. Le saut est bien camouflé, il n'en existe pas moins. En un mot, j'aurais voulu que fût exprimé plus clairement en quoi Meursault est un héros exceptionnel : voué au mal comme la nature et exclu de la comédie sociale, c'est un homme à qui le choix de l'authenticité interdit l'usage de la volonté et pour tout dire de la vie. Il témoigne jusqu'à l'absurde du tragique de notre condition. — Georges P.

POESIE

NOUVELLES APPROCHES DE MALLARME. — Le silence de Rimbaud, l'œuvre inachevée de Mallarmé, voilà qui aura suscité et suscitera bien des études et bien des hypothèses. L'énigme fascine : ainsi de cette énigme que reste l'option du silence chez Rimbaud, ainsi encore de cette énigme qu'est l'ultime ambition mallarméenne inaccomplie. Il n'est point d'année qui ne nous apporte de nouvelles contributions à l'étude de la vie, de l'œuvre ou de la pensée de

Mallarmé, l'année 1959 en particulier se sera montrée riche en ce domaine.

Quelque admiration qu'on porte à la poésie de Rimbaud et de Mallarmé, il faut reconnaître qu'aussi grande que l'influence de leur langage est celle de leur silence, comme s'il était promesse d'un autre langage plus génial, plus inouï que celui qu'ils nous ont laissé : promesse supposée chez Rimbaud, en quelque sorte inventée par ses exégètes à partir de ce qu'il a dit et à travers ce qu'il n'a pas dit; promesse sans fin décelée chez Mallarmé à travers ce qu'il a pu dire et à travers ce qu'il a tenté de dire.

Ce n'est pas un paradoxe : la poésie contemporaine est dominée dans ses aspirations presque autant par ces deux grandes absences que par les œuvres qui les ont précédées et appelées.

Le mallarméen « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change » ne se doit pas entendre comme un triomphe immobile où l'œuvre et le poète sont à jamais confondus dans une même présence hors de la vie. On le voit bien avec l'inventeur de ce tombeau quasi divin : d'une part les critiques ne cessent de nous apporter plus de connaissances sur les événements affectifs ou spirituels de l'existence parallèles à la création poétique chez Mallarmé, et par cette connaissance nouvelle l'œuvre vient à nous présenter peu à peu un visage qui change, d'autre part ces mêmes commentateurs, se penchant sur cette œuvre ou sur les fragments demeurés jusqu'à ce jour inédits, pressentent ou découvrent de nouveaux secrets (d'intention, d'émotion ou de beauté) au-delà des premiers secrets apparents.

Ainsi, par ce qu'il a proféré, aussi bien que par ce qu'il a tu, Mallarmé nous propose — et semble devoir nous proposer indéfiniment (quelle suprême et subtile victoire du poète terrassé par la démesure de son ambition!) — une suite jamais épuisée d'énigmes qui, venons-nous à les entrouvrir, donnent sur un nouvel horizon indéchiffré.

Parmi les auteurs qui, l'an dernier, nous auront permis de faire un pas de plus dans la connaissance de « cette tête mystérieuse », il faut d'abord citer Mallarmé lui-même dont la correspondance, de 1862 à 1871, recueillie, classée et annotée par M. Henri Mondor avec la collaboration de M. Jean-Pierre Richard (1), ne se lira pas sans un respect, une tristesse et une admiration rares.

1. A propos de : « *Stéphane Mallarmé, Correspondance* 1862-1871 » (Edit. Gallimard). « *Les noces d'Hérodiade* ». Mystère publié avec une introduction par Gardner Davies, d'après les manuscrits inachevés de Stéphane Mallarmé. (Edit. Gallimard). « *Mallarmé et le Drame Solaire* », par *Gardner Davies* (Librairie José Corti). « *Mallarmé et la Morte qui parle* », par Léon Cellier. (Presses Universitaires de France). « *Traité de Poétique Supérieure. Un coup de Dés jamais n'abolira le Hasard*, par Claude Roulet. Edit. H. Messeiller, Neuchâtel).

En 1862, Mallarmé a vingt ans; il choisit de devenir professeur d'anglais et part pour Londres; l'année suivante, le voici marié et nommé au lycée de Tournon : il y reste près de trois ans, de là passe au lycée de Besançon, puis à celui d'Avignon; l'automne de 1871 le voit enfin chargé de cours à Paris. Ce sont là neuf années de jeunesse qui, à travers les lettres aux amis Cazalis, Lefébure, Des Essarts, Théodore Aubanel, Villiers de l'Isle-Adam, Mistral ou Mendès apparaissent comme un temps interminable de pauvreté, de tourments spirituels et de détresse entrecoupé des joies trop brèves de l'amour, de la tendresse familiale, de l'amitié et des moments de fulguration ou au contraire d'infinie patience où la poésie se conquiert.

Petit professeur persécuté par ses élèves, tel est Mallarmé hors de son foyer, et chez lui, le refuge est précaire car le jeune homme sans fin se persécute soi-même, prostré dans la mélancolie, en proie à l'impuissance de penser, de rêver, de créer, détruit intérieurement par le vertige du néant.

D'étape en étape, à la fois dans la déréliction et le mûrissement, de crise en crise spirituelle et physique — la maladie semble ici le reflet d'un malaise puis d'un malheur métaphysique — le jeune Mallarmé va vers toujours plus de solitude et, dirait-on, d'effroi contenu. La difficulté de créer, dont d'abord il s'inquiéta, débouche sur sa vraie source qui n'est autre que la difficulté d'être. « Impuissance », ce mot sonne mélancoliquement à travers maintes lettres : Mallarmé l'applique à sa vocation de poète, mais on pressent au-delà le taedium vitae. « La chair est triste hélas », le signataire des lettres de jeunesse n'a point besoin de l'écrire à ses correspondants pour que nous l'entendions, cette phrase, derrière les aveux et les lamentations du poète s'accusant de stérilité. De même l'obsession de la page vide que sa blancheur défend, nous voyons bien qu'elle s'ouvre sur un autre vide plus redoutable, celui que le poète perçoit, avec épouvante, avec courage et je ne sais quelle lucidité, quelle curiosité éveillée, au centre de lui-même.

L'année 1865 paraît marquer la limite atteinte par le poète dans sa descente aux enfers non pas brûlants, mais glacés, de l'esprit qui a dénoncé le néant en toute chose puis en lui-même enfin. « ... Pour les vers je suis fini, je crois, écrit-il à vingt-deux ans, en novembre 1864, à Cazalis, il y a de grandes lacunes dans mon cerveau qui est devenu incapable d'une pensée suivie et d'application. J'expie cruellement, par un réel abrutissement, toi seul le sais, mon pauvre ami, le priapisme de ma jeunesse. Oui, je me regarde avec frayeur, comme une ruine : dans toutes mes lettres, je vais mentir à mes amis et leur dire que je travaille — mais cela n'est pas vrai. Un poète doit être uniquement sur cette terre un poète, et moi je suis un esclave une

partie de ma vie. A peine pourrai-je prétendre un jour au titre d'amateur. »

Et ceci au début de l'année suivante :

« Je suis triste. Un vent glacial et noir m'empêche de me promener, et je ne sais que faire à la maison quand mon pauvre cerveau m'interdit le travail.

« Puis j'ai le dégoût de moi : je recule devant les glaces, en voyant ma face dégradée et éteinte, et pleure quand je me sens vide et ne puis jeter un mot sur mon papier implacablement blanc. »

Mais c'est à cette même époque qu'il aborde le poème qui le hantera jusqu'à sa mort et qu'il n'achèvera pas : Hérodiade. La chute pourtant se poursuit encore : « La plus belle page de mon œuvre, confie-t-il à Cazalis non sans quelque amère ironie, sera celle qui ne contiendra que ce nom divin, Hérodiade. Le peu d'inspiration que j'ai eu, je le dois à ce nom... Mais ferai-je jamais ma tragédie, mon triste cerveau est incapable de toute application, et ressemble aux ruisseaux balayés par les portières. »

Du moins, à travers la confrontation de la cruelle et magnifique vierge et du saint par elle mis à mort, le poète trouve-t-il l'incarnation mythique de sa propre ambiguïté et de sa propre déchirure. Désormais, s'il s'enfonce encore dans la nuit déserte de son être, il pressent une fin à son errance, il commence à lier au désespoir de sa lucidité des accents d'orgueil : « Oui, je le sais, nous ne sommes que de vaines formes de la matière, mais bien sublimes pour avoir inventé Dieu et notre âme... »

Cependant, il faut à Mallarmé descendre plus loin, plus bas encore dans la démystification de la bonne conscience et dans la dépersonnalisation de la conscience, il lui faut toucher le fond de la progressive défaite de soi, aller jusqu'à ce seuil qui ne peut plus être dépassé que par l'abolition physique du suicide, ou psychique de la folie. Là, au comble de l'horreur d'être, que s'est-il passé? comment, sur le point de disparaître corps et âme, Mallarmé a-t-il trouvé dans, et par cette épreuve même, semble-t-il, la voie de la renaissance dans, et pour son œuvre? Tout se passe comme si, sur le point d'entièrement se détruire, le poète avait découvert dans cette destruction le prix de son salut, dans l'identification quasi totale avec le néant, la permission ensuite de créer ainsi que la loi de sa création qui est de substituer l'univers pur, immobile, impersonnel et intemporel du poème à la rencontre impure et vaine de l'univers et d'une vie.

C'est à partir de l'été 1866 et au cours de l'année 1867 que la correspondance de Mallarmé reflète de façon particulièrement émouvante les aspects tragiques de cette descente aux enfers et les gloires du miraculeux retour.

En juillet 1866, Mallarmé confie à Théodore Aubanel : « Pour moi, j'ai plus travaillé cet été que toute ma vie, et je puis dire que j'ai travaillé pour toute ma vie. J'ai jeté les fondements d'une œuvre magnifique. Tout homme a un secret en lui, beaucoup meurent sans l'avoir trouvé. (...) Je suis mort, et ressuscité avec la clef de pierreries de ma dernière cassette spirituelle. (...) J'ai voulu te dire simplement que je venais de jeter le plan de mon œuvre entier, après avoir trouvé la clef de moi-même, clef de voûte, ou centre de moi-même (...) que je prévois qu'il me faudra vingt ans pour les cinq livres dont se compose l'œuvre (...) qu'est une immortalité relative et se passant souvent dans l'esprit d'imbéciles, à côté de la joie de contempler l'éternité et d'en jouir, vivant, en soi?... »

Une lettre à Cazalis, datée du 14 mai 1867, nous éclaire plus précisément encore sur la phase initiale de l'expérience intérieure mallarméenne : « Je viens de passer une année effrayante : ma Pensée s'est pensée, et est arrivée à une Conception pure. Tout ce que, par contrecoup, mon être a souffert, pendant cette longue agonie, est inénarrable, mais, heureusement, je suis parfaitement mort, et la région la plus impure où mon Esprit puisse s'aventurer est l'Eternité, mon Esprit, ce solitaire habituel de sa propre Pureté, que n'obscurcit plus même le reflet du Temps (...) ma lutte terrible avec ce vieux et méchant plumage, terrassé, heureusement, Dieu — (...) C'est t'apprendre que je suis maintenant impersonnel et non plus Stéphane que tu as connu, mais une aptitude qu'a l'Univers spirituel à se voir et à se développer, à travers ce qui fut moi. »

La mort — du moi et de Dieu — et la résurrection, la grâce par la destruction, la vision de l'éternité par le renoncement au temps, la victoire du poème par la défaite du poète, les revoici encore évoquées, trois jours plus tard, pour l'ami très proche, Eugène Lefébure :

« Je n'ai créé mon œuvre que par élimination, et toute vérité acquise ne naissait que de la perte d'une impression qui, ayant étincelé, s'était consumée et me permettait, grâce à ses ténèbres dégagées, d'avancer profondément dans la sensation des Ténèbres absolues. La destruction fut ma Béatrice (...) Toute naissance est une destruction, et toute vie d'un moment l'agonie dans laquelle on ressuscite ce qu'on a perdu, pour le voir, on l'ignorait avant. »

Et, en septembre de la même année, cet aveu à Villiers de l'Isle-Adam, cet aveu qui fait songer aux « horribles travailleurs » qu'appelait Rimbaud et parmi lesquels, le très seul Mallarmé, plus que tout autre, eût pu se compter : « Le miroir qui m'a réfléchi l'Etre a été le plus souvent l'Horreur et vous devinez si j'expie cruellement ce diamant des Nuits innommées. Il me reste la délimitation parfaite et le rêve intérieur de deux livres, à la fois nouveaux et éternels, l'un

tout absolu « Beauté », l'autre personnel, les « Allégories somptueuses du Néant » mais (dérision et torture de Tantale), l'impuissance de les écrire — d'ici à bien longtemps, si mon cadavre doit ressusciter. (...) Vraiment, j'ai bien peur de commencer (quoique, certes, l'Eternité ait scintillé en moi et dévoré la notion survivante du Temps) par où notre pauvre et sacré Baudelaire a fini. »

« La destruction fut ma Béatrice », quel sombre prestige dans ces mots, et quelle clef de l'esprit et de l'œuvre mallarméens! Cette Béatrice qui rayonne, détruit, élève sa beauté sur la ruine du poète, porte un autre nom qu'on a vu apparaître entre chaque allusion aux épreuves de ténèbres; ce nom, c'est « Hérodiade », « ce nom divin... », « ce mot sombre et rouge comme une grenade ouverte » (ce langage amoureux révèle bien, dès les premiers pas du poète vers l'œuvre qu'il poursuivra, en vain, jusqu'à sa mort, à quel degré de passion, et, dirait-on même, d'envoûtement, se trouve porté Mallarmé par l'évocation de la reine mythique de son rêve).

Hérodiade a pris naissance alors même que Mallarmé traversait la longue et profonde crise dont sa correspondance nous donne témoignage. Cet Orphée qui, aux enfers, aux abîmes de sa pensée, se perd puis se trouve tel qu'en lui-même enfin la vision de l'éternité le change, ramène de sa descente aux enfers cette Eurydice implacable dont la beauté est refus de la vie, pureté fascinatrice et mortelle, Eurydice inverse puisque, alors que la tendre épouse d'Orphée mourait de nouveau si le poète tournait vers elle son regard, Hérodiade non plus ne peut supporter un regard d'homme, seulement ce n'est pas elle qui, vue, disparaît, mais au contraire celui qui eut l'audace de la contempler.

« La destruction fut ma Béatrice » : cette définition des processus de la création mallarméenne nous signale, d'elle-même, la racine érotique de l'effort du poète pour atteindre la Beauté, pour l'arracher et la dresser au seuil même du néant. L'amour et la mort ne se dissocient pas et constamment échangent leurs prestiges dans toute création poétique; dans l'œuvre de Mallarmé, cette alliance et ces intimes échanges donnent le pas à la mort, ou, plutôt, celle-ci devient le visage même de l'amour, ce visage immobile d'Hérodiade, immobile dans sa jeunesse, dans sa lumière, dans sa puissance cependant que fuit la vie du poète qui le rêve, l'évoque, en transmue la beauté en celle du poème.

G.-E. Clancier.

THÉATRE

LA PARISIENNE, comédie en trois actes d'Henry Becque **(Comédie-Française). — CARLOTA, deux actes et un prologue de** Miguel Mihura **adaptés par** Emmanuel Roblès **(Théâtre Edouard-VII). — Curieux destin que celui de** La Parisienne... **A commencer par ce titre dont on a bien fréquemment souligné la désagréable équivoque. En quoi et pourquoi Clotilde du Mesnil a-t-elle paru, aux yeux de Becque, rassembler les traits essentiels de** la **Parisienne? Et si, tout simplement, cette épithète de « Parisienne » avait été, pour cet homme à la jeunesse prise dans la grisaille et les contraintes d'une terne destinée de petit employé mal doué pour plaire, le symbole vengeur de tout le perfide chatoiement féminin?**

Louis Jouvet, il y a vingt-cinq ans, dans une conférence où il essayait loyalement d'expliquer comment il admirait Becque sans parvenir à l'aimer, disait : « La Parisienne, c'est Célimène... vue à l'époque d'Emile Zola. » Célimène, certes, en ce qu'elle joue et se joue des hommes qu'elle s'est attachés... mais une Célimène sans l'amour brûlant et généreux d'Alceste... et une Célimène sans panache et sans liberté. Sous l'étincelante sévérité d'un texte incomparable, se retrouve dans tout son destin quelque chose de sordidement mesquin, au pire sens du terme — et qui déroute, si l'on s'est laissé trop éblouir par le titre — promesse, ou provocation, qui n'est pas tenue.

Et jamais la pièce n'a échappé totalement, dans ses soixante-quinze ans de vie, aux conséquences scéniques de ce malentendu initial. Un seul rôle de femme, pour soutenir trois actes — et un rôle où sont accumulés à plaisir les plus percutants effets de cynisme triomphant et d'enveloppante duplicité. Il faut pour le bien jouer une comédienne riche de brio, de séduction et d'autorité — ce qu'on appelle dans le vocabulaire des emplois de théâtre, une grande coquette...

La première interprète à qui le rôle réussit vraiment, ce fut Réjane — la Réjane jeune de 88 et de 93 — et quand la pièce fut vengée à la Comédie de son échec initial de 1890, ce fut, vers 1908 ou 10, par la grâce triomphante de Berthe Cerny. En l'un et l'autre cas (et à plus forte raison dans les interprétations secondaires) la comédienne souligna fatalement la séduction de son personnage par toutes les ressources les plus somptueuses du grand couturier. On se délectait à une manière de concerto pour femme, et plus aucun des détails matériels de la pièce n'avait de vie ni de sens : les ambitions médiocres de du Mesnil, la régulière « sortie » mensuelle de Clotilde avec Lafon... l'unique bonne sournoise et médiocrement

stylée... La pièce obéissait alors, à travers des interprètes magistrales, à son titre... en échappant à son auteur.

Avec le temps, nous public, nous avons fait des progrès — les acteurs ont évolué; ils ont appris, et depuis des années déjà, à lancer les traits acérés de Becque ou de Renard sans emphase, mais aussi sans mollesse, avec la très habile netteté de diction qui répond à la netteté de leur prose. Et nous avons appris à nous délecter des corrosives amertumes qui dérangeaient dans leur confort moral nos prédécesseurs. Enfin la pièce est jouée en costumes, et l'aspect « Zola » de cette Célimène nous est tout de suite donné...

Toutes ces réflexions, je les ai crayonnées aux marges de mon programme, après l'excellente représentation actuelle de la Parisienne à la Comédie-Française. La beauté sainement épanouie d'Yvonne Gaudeau porte avec toute la désinvolture nécessaire les amples atours de l'époque 80: elle est fringante avec un attrait de plein équilibre physique, d'une sorte de confort charnel qui justifie les deux... conjugalités, également sincères, de son mari et de son amant. On pense en la voyant aux modèles de Renoir de la même époque, ou aux héroïnes de Maupassant. Mais, Dieu merci, elle est une actrice d'aujourd'hui, accordée avec le public d'aujourd'hui, mise en scène par Raymond Gérôme, artiste d'aujourd'hui. Cela lui a permis d'aviver certaines touches révélatrices de son personnage, jusqu'ici toujours pudiquement estompées, et de nous rendre perceptibles, tantôt un humour ironique bien savoureux, tantôt la prometteuse grivoiserie d'un solide appétit sensuel...

Animée par les nombreux mouvements scéniques dont le cinéma nous a donné un goût peut-être immodéré mais que Raymond Gérôme ici a su toujours mettre en accord avec les accents du dialogue, bien étayée par des partenaires loyaux et sûrs (Chaumette, Descrières, Falcon, Catherine Samie) la Clotilde d'Yvonne Gaudeau est sans doute une des plus brillantes de la lignée — en même temps qu'une des plus fidèles.

Le petit péché de somptuosité — dérivement inévitable, s'est déplacé, de l'interprète à la décoratrice : l'inventive Lila de Nobili. Son imagination a joué avec tous les thèmes de 1880, empruntés à tous les milieux. Il en résulte un décor en son centre, et féerique en ses deux prolongements sur les avant-scène — qu'il faudrait chicaner du point de vue de l'exactitude bourgeoise, mais qui se fait adopter, d'abord parce qu'il est délicieusement plaisant, et ensuite parce que son dispositif permet de réduire l'espace scénique essentiel, et d'esquiver certains détails nécessités par le texte qui demeuraient marqués par les conventions de 1880.

•

Carlota : pièce écrite par un Espagnol, dont les personnages sont des Anglais de l'époque de Conan Doyle, présentée et mise en scène par deux remarquables artistes d'origine russe, et jouée par d'excellents acteurs français... Il ne faut pas s'étonner si quelque incertitude résulte de tant de rapprochements, d'ailleurs infiniment souhaitables et sympathiques : l'espéranto n'est pas encore à l'âge des chefs-d'œuvre.

Mihura est un fantaisiste — son adaptateur français Emmanuel Roblès nous le dit dans le programme : il a voulu railler et parodier la manie des histoires policières, à travers quelques types anglo-saxons... Et la première partie de la pièce nous affriande de quelques bons traits de plaisanterie. Cela se complique et s'embarrasse, dans la suite, par abus du procédé de « flash-back » — les scènes de retour en arrière se multipliant à l'excès — et aussi par, peut-être, trop grande richesse psychologique. Mihura semble en effet avoir été séduit par la complication puérilement romanesque de son héroïne, qui intoxique et déséquilibre l'imagination de son mari par des contes saugrenus, dans le très modeste dessein de se l'attacher plus sûrement... Il y avait peut-être là matière à une progression lente, à petites touches, genre Tchékhov, où le dénouement nous eût saisis. Imposé dès le début, selon les lois du genre « policier » et les inventions romanesques trop brutalement et trop rapidement dénoncées par les rapidités indispensables du « flash-back », il nous laisse trop informés du fait, pas assez des êtres... Et la pièce est obligée de bâcler un peu rapidement l'explication finale de l'énigme matérielle. Savoureux décor 1880 — oui : Douking qui n'aime pas le 1910, a reculé l'époque de la pièce à 1880, et si cela amuse nos yeux, il arrive que notre intelligence des caractères en soit déroutée... — mise en scène virtuose de Jacques Mauclair; et grand, très grand talent des acteurs, principalement Jacques Castelot, ironiquement désinvolte, et la subtile, vive et intelligemment pénétrante Claude Génia.

Le contrecoup d'un empêchement matériel le jour de la « générale » officielle, m'a fait assister, en spectatrice anonyme payante, à la « première » publique, précédant la dite générale d'une semaine, selon le glissement actuel des usages.

C'est par souci de ne présenter à la redoutable critique qu'un spectacle parfaitement rodé... Mais je me suis trouvée alors mêlée à un public, d'ailleurs sympathique, de « Théâtre Club ». Moyennant un abonnement relativement modique, les membres du Club ont la primeur d'un certain nombre de pièces, avec, en outre, discussion

publique, adroitement et courtoisement dirigée, après la représentation. Adaptateur, décorateur, metteur en scène, sont venus docilement répondre aux objections, remercier des approbations, expliquer leurs motifs et leurs difficultés...

Je ne dis certes pas que c'était sans intérêt... Mais j'insinue timidement qu'ils n'y eussent, hélas, jamais consenti devant nous autres spécialistes, alors qu'il en serait résulté des vues bien autrement fécondes. J'ajoute que ces spectateurs ont des amis, des relations, une langue et le téléphone, et qu'il en va de cela comme des fameux galas: notre presse écrite que l'on redoute tant se trouve ainsi précédée d'une presse parlée dont l'infaillibilité n'est pas plus garantie que la nôtre... et dont les jugements risquent parfois d'être moins riches de lumières et de nuances.

Dussane.

IMAGES ANIMÉES

LE VISAGE. — Le Visage d'Ingmar Bergman commence par l'apparition d'une charrette sur une colline à la tombée du soir, et de cette charrette un protagoniste se détache pour nous saluer. A la fin du film, on voit une vieille maison basse de chaque côté d'une rue, deux lanternes au-dessus de cette rue, et un peu d'horizon à son extrémité. Si je fais état du commencement et de la fin de ce film, donc d'images choisies avec un soin significativement théâtral, c'est parce que l'œuvre, je dis l'œuvre, est un spectacle, je dis un spectacle. Le Visage est un spectacle comme est un spectacle une pièce de Shakespeare, ou de Giraudoux, ou de Claudel si l'on aime Claudel, comme est spectacle tout spectacle de poésie dramatique. Il me semble même qu'on n'a rien dit du tout de ce film si l'on n'a pas commencé par dire l'intensité d'une représentation faite par des acteurs. Admirables acteurs, tous. Bergman est un homme du cinéma et du théâtre, qui se sert des moyens qui lui sont donnés en son temps, le nôtre, par ancien héritage et ce sont ceux de la scène, par héritage nouveau, et ce sont ceux de l'écran. Il les sert les uns et les autres de toute sa passion hagarde et lucide. Sa première image, celle d'une charrette fantôme, situe son adhésion à la tradition en somme du cinéma suédois tout entier. Dès cette première image, par conséquent, nous savons quel voyage nous attend, en quel pays. C'est le voyage au pays de la vie terrestre, tel qu'on le reconnaît à l'extrême-nord européen, avec sa coloration protestante. C'est un voyage lucide, celui qu'éclaire l'illusion entretenue puis confondue. C'est un voyage hagard puisque

le poète dramatique, quand il est honnête, ne sait trop ce qu'il pense du temps qui s'écoule entre la naissance et la mort des hommes. Nous voyons et nous sommes aveugles. Nous sommes en prison mais une illumination nous visite quelquefois. Et si je chevauche mes grands chevaux, c'est qu'il n'y a pas de commune mesure entre les deux autres films dont cette chronique rend compte (ni neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille des autres films en général) et le *Visage* d'Ingmar Bergman, qui pourrait être sous-titré : *Quelques-unes des aventures survenues en Suède environ 1846 à la troupe médico-magnétique du docteur Vogler.*

Je regrette d'avoir tant tardé à signaler ce film (mais je m'étais mis en vacances de cinéma parce que je dois bien essayer aussi de justifier ma présence terrestre, au moins à mes propres yeux, dans quelques travaux), et maintenant je n'en peux parler qu'avec un peu de tremblement. (Le lecteur qui croit le cinéma digne d'une attention minutieuse — et en vérité, dans un cas tel, il l'est — gagnera à lire l'analyse écrite dans le numéro 86 de *Télé-Ciné* par Etienne Dor, analyse que complète une note de Gilbert Salachas). Je peux tout de même essayer de vous donner quelque idée sommaire des voyages et rencontres de cette troupe, troupe de magnétiseurs mais de charlatans, de charlatans mais de mages, de mages mais d'acteurs, et du reste personne ne devra mettre, nulle part, un poteau-frontière. Il y a, dans cette troupe, une grand-mère qui murmure des incantations en traçant des signes de croix dans l'espace ou sur le bois des meubles; la femme du directeur qui ne se montre en représentation qu'en travesti; un cabotin déclamatoire mais plein de roublardises; un baladin alcoolique et agonisant qui traîne parmi les bagages en énonçant des sentences. Entre ceux et celles que la troupe rencontre, il y a un docteur en médecine, un préfet de police, un consul, et des épouses et des servantes. Il y a une femme incomprise, une ardente demoiselle et son amoureux réticent, et différentes erreurs sur la personne. Les masques, au sens réel ou figuré, ont autant de place et de sens dans ce film que le visage humain lui-même, et le directeur de la troupe emporte pour tout bagage une malle où se trouvent des porte-bonheur, des porte-malheur et un cadavre s'il y a lieu. Ce qu'il dit, avec ou sans masque et perruque, avec la bouche ou les yeux, c'est : « Je sais la magie ou je ne la sais pas, je joue la comédie ou je ne la joue pas, je suis ou je ne suis pas. » Peut-être la plupart des œuvres significatives sont-elles des tragi-bouffonneries.

LA FIEVRE MONTE A EL PAO. — Avec un roman de Henri Castillou, et quatre collaborateurs pour l'adapter avec lui, parmi lesquels Charles Dorat, Luis Bunuel a fait un film qui lui ressemble.

Ce film épure, et par là renforce, certaines données de ce qu'on peut légitimement nommer son message. Que dit-il? Il dit qu'il est sans doute impossible de mettre fin à la corruption politique une fois commis les premiers crimes puisqu'ils engendrent les mensonges et les chantages qui les recouvrent, chantages et mensonges qui engendreront des crimes nouveaux. Les mauvais moyens, autrement dit, ne conduisent pas à des fins nobles. Voilà ce que dit Bunuel, et si ce n'est pas neuf, c'est tout de même excellent à redire puisque c'est encore faute d'avoir incorporé une réflexion telle que les sociétés modernes demeurent presque toutes cancéreuses. Ce cancer qui les ronge les fait statiques pour ce qui compte véritablement, c'est-à-dire une fois réservée la part mécanique du progrès et ses effets derniers plus ou moins égalitaires. Car qu'est-ce qui compte véritablement? C'est que les pauvres soient moins pauvres afin qu'échappant à l'obsession de la faim, du froid et du toit au-dessus de la tête ils puissent enfin accéder à quelque réflexion moins hagarde sur ce qu'ils font ici-bas, et substituer au cauchemar le rêve. Nous sommes si loin de compte que les pauvres, aujourd'hui encore, deviennent plus pauvres, et je ne parle pas seulement de contrées lointaines, mais de ce qu'on peut soupçonner de la civilisation dite occidentale. Un cancer ronge plus ou moins certains de nos pays, celui de l'accession au pouvoir par les bandes ou grandes compagnies, celui de l'obsession du pouvoir et du pouvoir pour le pouvoir. C'est ce que Bunuel montre. En vérité, ce qu'il montre, c'est, dans cette perspective, le mal même, c'est-à-dire le crime politique, la constitution des dossiers de police, le mouvement policier comme racine du pouvoir. Dans une société fondée ainsi, les mots — indépendance, libération, honneur, prospérité — sont puérilement interchangeables, le pouvoir pour lui-même étant l'enjeu unique, les gages étant la souffrance, le malheur et le sang des hommes. Le scénario de *La fièvre monte à El Pao* est gagé sur un pénitencier dans une île, et ceux qui l'administrent et le gardent sont aussi ceux qui, du seul fait de leurs fonctions, commandent, ou du moins contrôlent, la politique même du pays entier, la contrôlant de cette île et de ce pénitencier. Je n'ai pas vu depuis longtemps une allégorie cinématographique qui touche aussi opportunément ce qui, dans nos sociétés, pourrait être nommé le nerf du mal.

Le scénario est construit remarquablement. La représentation de l'horreur, coutumière pourtant à ce cinéaste qui a présenté au long de son œuvre une espèce de galerie des grabataires, est épargnée cette fois, l'éloquence visuelle délibérée tenant en deux ou trois plans érotiques dramatiquement efficaces, mais, quant au thème central, un peu marginaux. Au lieu des tortures, des éclopés et des cadavres,

ce sont les négociations et leurs dossiers qui sont mis en avant, de sorte que la course de taureaux et les forçats traînant leurs chaînes sont insérés dans des séquences qui, dirait-on, vont sans dire. Le thème lui-même progresse par la négation implacablement progressive de chaque image de l'espoir. Le jeune réformateur croit qu'il imposera sa justice, la justice. Il ne l'imposera pas. Sa maîtresse croit qu'elle échappera au chef policier qui règne dans les ténèbres. Il la fera déshabiller avant de la repousser, et l'ayant humiliée de cette sorte la couchera sous lui, plus tard. (Ces séquences sont, d'autre part, chaleureusement ambiguës.) Elle le fait arrêter et fusiller, mais auparavant il a communiqué les documents qui la compromettent en même temps que son amoureux. Ces amoureux pourraient fuir sans doute, mais le souvenir du crime les hanterait. Quand enfin la jeune femme quitte ce lieu de l'espoir maudit, dans la croyance que son amant la rejoindra, alors elle est arrêtée au poste-frontière. Voulant forcer le barrage, elle est tuée par les balles des gardes. Voilà, et maintenant je voudrais poser la plume. Malheureusement, ce film est loin d'être le chef-d'œuvre qu'on voudrait tant qu'il fût.

Il y a, dans la continuité visuelle, pas mal de plans qui, dirait-on, se sont faits tout seuls, comme si le cinéaste en chef se fût absenté. Il y a, répandu un peu partout, un aspect inter-américain de film B avec chapeaux de coboille, effets de ventilateur et tatanes fortement reposées sur la table. Il y a des morceaux de dialogue en roue libre (le doublage n'arrange rien). Il y a quelque chose de fatigué dans cet ouvrage, à la ressemblance de Jean Servais qui compose le personnage du vilain avec une intelligente habileté, mais comme à la veille de sa retraite — oui, mais voilà Bunuel qui, de loin en loin, réapparaît tout entier, et alors il faut mentalement ôter son chapeau. C'est devant les images de décorations et de cérémonies. On dirait vignettes subtiles où tout effet a été gommé afin de montrer véritablement le guignol dans ce qu'il a de sinistre et d'indélébile, le guignol changé enfin en lui-même. C'est grâce à ces quelques plans que le film, malgré ce qu'il a de creux ou d'indifférent, malgré la forte part de ce que le philosophe nomme le tissu conjonctif, c'est donc par ces quelques plans que le film sensibilise à sa juste, belle et opportune signification. J'ajoute que, ici et là, Maria Felix fait penser à Edwige Feuillère à l'état sauvage.

LE PICKPOCKET. — Au commencement de ce film figure une parabole nietzschéenne, pour autant qu'on puisse identifier Nietzsche et volonté de puissance (c'est aller presque aussi dangereusement vite que d'identifier Balzac et arrivisme, mais je vais vite puisque je ne puis pas m'attarder). De naissance, proclame le héros, certains êtres

supérieurs ont droit à plus que les autres. Si la société leur refuse leur droit, alors ils doivent l'acquérir malgré elle, d'ailleurs dans son intérêt à long terme. Aussi ce personnage se fait-il pickpocket. Le réflexe de défense de la société est incarné par un inspecteur de police auquel l'auteur prête une espèce d'ambiguïté kafkaïenne, et comme une attitude d'ange gardien contraint d'accomplir son devoir en dernière analyse. Cette parabole nietzschéenne n'est que le point de départ puisqu'elle se dissout progressivement dans une espèce de parabole chrétienne. « Jeanne », écrit le pickpocket au commencement du film, « quel chemin j'ai dû parcourir afin de te trouver! » C'est ce qu'il écrit, en réalité, à la fin du film, au terme chronologique de son aventure intérieure, de sorte que si nous le voyons l'écrire aussi au début (et il prononce pour nous cette même phrase, que, d'autre part, je recopie de mémoire, approximativement sans doute), c'est la précaution d'un auteur qui a voulu frapper prémonitoirement la note à laquelle il tient, et boucler sa fable, bien qu'artificiellement. Les connaisseurs de ce cinéaste, Robert Bresson, se souviendront qu'il usait d'un procédé analogue, dans un climat si l'on veut spirituellement apparenté, quand il transcrivait le *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos. La différence est capitale puisque dans ce cas-là il s'agissait de Dieu même mais dans celui-ci d'une femme. D'où cette question : *Le Pickpocket* est-il un film chrétien? J'abandonne cette casuistique à des subtils tels que Bresson lui-même et son confrère l'exégète Louis Malle. Du reste, il se pourrait que, plutôt que Nietzsche et Bernanos, l'ouvrage dût rappeler un thème illustre de Dostoïevsky. En ce cas, il faudrait l'entendre comme une libre variation sur cette donnée, mais passons pour le moment.

Il n'est pas mauvais de reporter les gloses à la suite d'une petite description du ton de l'œuvre puisqu'il est dérisoirement facile de dire un peu n'importe quoi si l'on n'est pas d'abord sensibilisé à ce qui est en cause. Eh bien, ce qui surprend d'abord, c'est un ton de ventriloque. Bresson, apparemment, a fait parler ses comédiens sur les images, en auditorium. Tous s'expriment sur le ton du récitatif monocorde, et soit qu'ils se parlent à eux-mêmes, soit qu'ils parlent à autrui. Quant aux prises de vues, je ne doute pas que le cinéaste se soit, pour chaque plan, donné le choix entre un grand nombre. Selon sa méthode constante, ses deux premiers films exceptés, il a choisi des inconnus, et vraisemblablement leur a fait verser jusqu'à la dernière goutte du naturel prémédité. Il veut moins des comédiens que des hommes et femmes, moins des hommes et femmes que des cobayes à caméra. Ces cobayes subissent l'objectif jusqu'à ce qu'ils donnent quelque vraie pâture à un œil de vache braqué sur n'importe quoi indifféremment. L'effet est halluciné. Le spectateur sera touché

ou non par cet effet halluciné selon que le ton narratif général vient ou non jusqu'à lui, mais ce qui m'a paru le plus étrange, c'est que ces hallucinés, d'une certaine façon, mais alors d'une façon certaine, ne voient rien du tout. Etrangement, c'est à quoi aboutit une observation impartialement passionnée du regard et du geste. Une telle observation, en l'espèce, abolit. Prenons les gestes eux-mêmes, prenons particulièrement ceux qui fondent le récit, donc ceux du pickpocket (et pour lesquels le cinéaste a pris conseil d'un spécialiste) : ils sont bien étudiés et bien cernés, et font l'objet au passage d'un petit documentaire égaillé au long du film, prestement monté, et occasionnellement spirituel : mais ils nient leur environnement. Dans la mesure où il y a une histoire dans ce film, elle est escamotée par anesthésie. C'est ce qui se passe pour les séquences de gare, et plus significativement pour celles du métro. Un vrai haut-parleur annonce de vrais trains : le spectateur ne le sait pourtant ici que de science abstraite. Un vrai passager du chemin de fer souterrain de la ville de Paris lit un vrai journal, mais il est changé en temps qui s'égrène anxieusement en attendant que la main passe, celle du pickpocket.

Le créateur est absorbé par et dans son sujet, ça oui, mais il reste à savoir quel intérêt nous pouvons éprouver devant ce sujet, une fois réservée la signification de paraboles douteuses. Il n'y a plus de société : ce n'est pas seulement par l'ignorance des notaires, des concierges et des sergents de ville, c'est aussi par le refus de relations articulées entre le héros et son prochain. Ainsi, pickpocket débutant, il rencontre par hasard le camarade expérimenté qui l'initie à la technique et à la tactique, et un peu plus tard ils sont trois, mais ces choses n'entraînent pas vingt paroles, et toutes les explications (préparations des coups, cachettes, recel, vente) sont traitées au plus ras, ou sont bannies. Encore quelques degrés, par conséquent, sont franchis vers une intériorisation épurée, mais à quoi aboutit-elle et quelle est la nature du grain dernier? Ces questions trouvent leur sens exigeant en ce que le Pickpocket est le film de Bresson par excellence, celui où il rejette tout apport, celui où il chante enfin son chant sans entraves.

On peut bien sûr le louer évasivement, non sur ce qu'il renonce à faire acte de conteur puisqu'il faut aimer les contes au contraire, mais sur une épure qui vaut mieux que les conconctions niaises du cinéma commercial. Seulement le blâme ou l'éloge ne peuvent être vraiment rapportés qu'à son ambition même, et alors on se sent de glace. Si le pickpocket est Bresson à la façon que Michaux est Monsieur Plume, je demeure sidéré par une obsession sans vie, par un cinéaste sans regard. Notre petit poète s'ennuie au plus profond de la solitude, et alors il tourne le dos. A travers les gares, les métros

et les cafés où erre le personnage, ce n'est pas qu'il nie la société à ses divers étages de la convention qui gêne, c'est qu'il n'y ait pas un temps mort de l'étrangeté soudaine, pas une ouverture non plus, pas signe de vie. L'auteur obtient un effet de rareté dans le cinéma, mais au prix d'une raréfaction d'air. (Une aventure analogue à cet égard est advenue à Eric Rohmer dont le Signe du Lion raconte interminablement l'épopée progressive qui conduit un velléitaire de Saint-Germain-des-Prés à la cloche, mais même là le vent souffle quelquefois sur la Seine.) Le dos tourné à la passion d'amour et à la jalousie, aux gens que nous rencontrons comme à leurs secrets, à la désinvolture et au combat social, quelqu'un raconte obstinément, implacablement, impavidement, une aventure dite intérieure, mais alors, laquelle et qu'y reste-t-il?

Dostoïevsky n'a jamais été à mon chevet, et même il ne me touche que dans la farce de l'Eternel mari, mais la lecture la plus extérieure de ce romancier révèle une hypertrophie de la conscience à travers des personnages que leur fièvre veut plus grands que la vie même. Si Bresson a voulu paraphraser Dostoïevsky (et ce semble bien être le cas), si c'est donc à la mesure de ce modèle qu'il veut être rapporté, quel amenuisement de la donnée première! Je me demande si nous n'assistons pas à la réduction d'une métaphysique aux canons sur mesure d'un cinéaste enfin créateur. Comme il a naguère définitivement renoncé aux comédiens professionnels, ce cinéaste renonce cette fois à tout point d'appui dramatique pour ne plus garder qu'un canevas qu'il transpose. Le courage de l'artiste tout nu est méritoire. Il n'y a véritablement plus maintenant qu'à l'interroger sur lui-même, mais si c'était dommage? Quand je pense à l'ensemble de ses films, c'est pour saluer celui que j'aime, les Dames du Bois de Boulogne, c'est-à-dire, outre l'anecdote empruntée et plus qu'elle, la présence de trois comédiennes, la chaleur et la glace. Maintenant, sans anecdote d'emprunt, sans acteurs ni actrices, je ne m'intéresse plus beaucoup, je ne m'intéresse même presque plus du tout à l'artiste seul, aux travaux de Narcisse misanthrope, au Pickpocket. Le courage est méritoire de l'artiste nu, mais s'il avait les mains presque vides? Cette aventure serait comiquement douloureuse. En tout cas, Narcisse est un avare.

Jean Queval.

MUSIQUE

MILLIEME REPRESENTATION DE « MADAME BUTTERFLY » A L'OPERA-COMIQUE. — Il en va des œuvres comme des hommes : on connaît leurs défauts, leurs vices; on trouve en elles comme en

eux, parfois, ce qui déplaît davantage; et cela, on le sait, on peut le définir; pourtant, quelque chose reste qui nous attache, même quand ce quelque chose, on se le reprocherait volontiers comme un manque de franchise envers soi-même, ou tout au moins comme une inconséquence. C'est cela, à la vérité, que je ressens toujours et malgré moi devant les ouvrages véristes. Comment l'expliquer? Produit bâtard du romantisme et du réalisme, le vérisme a d'abord montré une complaisance extrême aux effets faciles, prévisibles à coup sûr, une docilité aux recettes assurant le succès immédiat, et puis une indifférence totale aux fautes de goût, conséquence naturelle de ces deux défauts de nature. Oui, mais l'action de la musique élaborée par un compositeur qui n'ignore aucun des moyens physiques de nous prendre aux entrailles opère malgré nous. Un homme habile autant que Puccini, sachant toutes les astuces, c'est entendu, mais les mettant au service d'une invention mélodique constamment jaillissante, coulant d'une source parfois impure, je veux bien, mais toujours appropriée aux situations, et servante soumise au texte, cet homme-là on le suit « sur la mer calmée » où il vous berce en attendant qu'il vous conduise à l'horreur d'un dénouement de Grand-Guignol, aussi prévu que mélodramatique.

La « tragédie japonaise en trois actes » d'Illica et Giacosa a donc atteint depuis le 28 décembre 1906 où elle entra au répertoire de l'Opéra-Comique dans la traduction de Paul Ferrier, sa millième représentation à ce théâtre. Elle parvenait à la centième en 1912, à la cinq centième en 1929, à la six centième en 1937. Et dans l'intervalle il y eut les guerres, de telle sorte que pour atteindre la millième, c'est une moyenne de vingt-cinq à trente représentations par an qu'obtint à Paris Madame Butterfly. **Succès moins rapide que ceux de** La Vie de Bohème **et de** La Tosca, **ouvrages auxquels la partition de** Madame Butterfly **est, considérée en bloc, certainement inférieure, mais qu'elle dépasse peut-être au second acte, on dira pourquoi tout à l'heure.** La Vie de Bohème, **entrée au répertoire en 1898, passait ce cap difficile en 1951.** La Tosca, **créée en 1903, atteignait la millième en 1948. Il se trouve donc que Puccini est en France comme en son pays l'un des musiciens les plus populaires. C'est un fait : chacun de ces trois ouvrages capitaux a été joué des dizaines de milliers de fois sur toutes les scènes lyriques du monde.**

Ce n'est pas seulement l'accord du grand public qu'un tel succès sanctionne. Ces ouvrages ne le connaîtraient pas s'ils n'avaient au préalable donné pleine satisfaction à leurs interprètes. Il faut le dire à la louange de Puccini, ce n'est pas seulement parce qu'il a construit airs, duos et ensembles de manière à provoquer l'applaudissement des masses qu'il a obtenu d'être si bien servi par les chanteurs des deux

sexes; c'est que lui, comme Verdi, comme Rossini, comme Galuppi, comme tous les maîtres italiens en définitive, a possédé à fond l'art d'écrire pour les voix en les ménageant, en utilisant à plein toutes leurs ressources, toute l'habileté d'interprètes entraînés au bel canto. Ces grands airs qui déchaînent un ouragan de bravos et qui semblent demander de grands efforts coûtent beaucoup moins à un artiste que de courtes phrases écrites dans une tessiture épuisante ou « en dents de scie » avec des intervalles heurtés, qui non seulement sont laids à l'audition, mais dont l'effet « ne paie pas » les fatigues qu'il cause, bien loin de là. Et cela compte, beaucoup même : ainsi interprètes et public se sont trouvés d'accord pour soutenir ces ouvrages à New York comme à Milan, à Londres comme à Paris. Ce respect des voix est, chez Puccini, un legs romantique qui lui vient de Verdi, et que lui a transmis son maître Ponchielli, l'auteur de Gioconda, si souvent jouée sur les scènes italiennes. La courbe mélodique de Puccini reflète bien nettement cette double influence; seulement elle n'a plus cette volontaire, cette impérieuse solidité dans la souplesse qui caractérisent presque toujours les trouvailles de Verdi, et pendant longtemps, je l'avoue, je lui ai tenu rigueur de sa trop complaisante, de sa féline souplesse, de son sentimentalisme trop visible, s'étirant pour mieux séduire les cœurs sensibles, les natures simples. Défauts aggravés presque toujours et bien lourdement par l'interprète. La représentation que vient de nous donner l'Opéra-Comique m'a montré qu'il dépendait de la rigueur et du bon goût d'un chef, de l'obéissance des artistes à son impulsion pour que les défauts de l'œuvre s'atténuent jusqu'au point de passer inaperçus, sinon même, assez souvent, de disparaître presque.

Cela fut réalisé surtout au deuxième acte. Il est vrai que l'unité de cet épisode est complète. Il est vrai que l'action dramatique, concentrée sur trois personnages : Butterfly, Souzouki et le consul Sharpless, au lieu de se disperser en scènes secondaires comme au premier acte, atteint en ces pages une puissance dramatique extrême. L'action se joue entre Butterfly, présente sur la scène, et un absent espéré, attendu, et dont on peut croire qu'il ne viendra plus. Il y a trop d'habileté dans ce tableau. Tout y est de ce que l'on pouvait prévoir, de ce que l'on attend, de ce que l'on devine sans erreur possible. Excès d'habileté qui tourne à la maladresse. Et c'est là qu'intervient l'ensorcellement de la musique, son pouvoir physique — je le dis à dessein — elles vous prend aux entrailles, mais à condition d'être servie par des artistes capables de mettre en relief ses vertus, en se gardant de tout excès. Si j'ose une comparaison peut-être triviale mais que je crois juste, il en est de la musique

comme de certains poisons : quand on force la dose, on les rejette et ils n'agissent plus.

C'est l'honneur de l'Opéra-Comique d'avoir donné la millième représentation de *Madame Butterfly* en italien, dans le texte original. Et ce souci de fidélité était, à la vérité, un symbole : plus encore que la lettre, c'est à bien servir l'œuvre que l'on s'est attaché. On en sait gré tout d'abord à M. Georges Prêtre, qui lui imprima une vigueur exempte d'alanguissements comme de sécheresse, et qui sut éviter les fracas inutiles dont tant de chefs sont prodigues. Sur le plateau comme dans la fosse d'orchestre, il a obtenu l'exact relief convenant aux diverses scènes. La distribution groupait sous sa baguette Mme Berthe Monmart, tragédienne lyrique accomplie (Mme Butterfly), Mlle Edmée Sabran, sensible et charmante Souzouki, MM. Alain Vanzo, excellent en Pinkerton et Michel Roux, un consul Sharpless plein d'humanité et souffrant de son impuissance à éviter le drame. Mais c'est toute l'affiche que je devrais recopier, car personne n'a fait tache dans cette interprétation d'un ouvrage si connu et pourtant plein de périls. La mise en scène de M. Jean-Jacques Brothier mérite une mention spéciale : claire et lumineuse, elle crée l'atmosphère qui convient au drame dont l'action reste si simple de la première à la dernière réplique. Mais précisément cela même était un danger, et les « traditions » compliquaient encore sa tâche. Evitant toute surcharge, il a réglé les détails en concentrant l'intérêt si souvent dispersé par d'autres, moins habiles, et fait concourir chaque instant à renforcer l'essentiel : le poids de la fatalité accablant la pauvre victime. Tout cela obtenu bien plus par des simplifications que par des artifices, par une économie de moyens et par la discrétion plutôt que par d'inutiles accessoires ou par des jeux de scène superflus.

En définitive, une telle soirée montre, une fois de plus, que l'Opéra-Comique reste digne de son passé et continuera de tenir le rôle essentiel qui fut le sien dans la vie musicale française — si toutefois on ne le contraint pas, comme il a pu sembler, à périr d'asphyxie.

René Dumesnil.

Histoire de la musique, par **Michel-R. Hofmann** (Club des Jeunes Amis du livre, Cie des Libraires et des Editeurs Associés, 282 p., précédées d'un cahier de documents sur les instruments anciens). — Voici un volume digne d'être chaudement recommandé aux « jeunes amis » non seulement du livre, mais aussi et peut-être plus encore, de la musique. Ils y trouveront en effet sans nul pédantisme, exposé dans le langage le plus simple, le mieux accessible à tous, la somme des connaissances indispensables à qui veut comprendre — condition première pour savoir l'aimer — la musique. Ce n'est pas un traité didactique, c'est un livre fait pour être lu comme une histoire, un livre sérieux cela va de soi, mais qui demeure attrayant d'un bout à l'autre. C'est un livre d'une scrupuleuse objectivité qui ne vise qu'à l'expression de la vérité, sans nul souci de coterie, de

chapelle. Pas trace de snobisme dans ces pages où l'auteur dit le fort et le faible des uns et des autres, ne cherche jamais à grandir ceux qu'il aime davantage, à rapetisser ceux qu'il aime moins, et ne vise absolument pas à flatter les snobs dont le criterium en matière d'art est le « démodé » — comme si tout ce qui acquiert du « style » avec les ans, ne traversait pas d'abord ce purgatoire où œuvres et gens se démodent pendant les années qui suivent leur disparition... Avoir fait tenir tant de choses, tout un monde de faits et d'idées, en moins de trois cents pages, est un tour de force d'autant mieux réussi que les proportions n'en sont nullement faussées, et que chacun y trouve la place qui revient à ses mérites, à son originalité.

Monteverdi, par **Maurice Roche** (Edit. du Seuil, collection « Solfèges », 188 p., illustr., tableaux chronologiques, bibliogr. et discographie). — La collection « Solfèges » compte avec ce volume quatorze numéros, ce qui prouve le succès qu'elle a rencontré. Il est mérité par l'attrait de la présentation autant que par la qualité des études consacrées aux maîtres de la musique. C'est aujourd'hui Monteverdi et c'est à M. Maurice Roche que le soin de résumer en deux cents pages ce qu'il importe de savoir sur l'un des plus grands génies de la Renaissance italienne, sur le véritable père de l'art lyrique, incombait. Le portrait qu'en trace M. Maurice Roche me semble juste : ce qu'il dit, en terminant, de l'esprit parodique de Monteverdi manifesté dans Il ritorno d'Ulisse, m'a paru (entre autres exemples) indiscutable.

HORS FRONTIÈRE

UNITE DU MONDE. — Les voyageurs, qu'ils soient touristes ou historiens, qu'ils se déplacent à l'occasion d'un voyage de noces ou d'un voyage d'affaires, ne recherchent pas la même qualité d'émotions. L'intérêt qu'ils éprouvent varie aussi selon leur tempérament, pas seulement suivant la nature ou la forme de leur mission.

Quelques-uns, où qu'ils soient, ne verront que des choses cocasses où d'autres feront provision de drames. Les divergences d'opinions résultent plus de ces oppositions entre juges que de différences véritablement foncières entre objets analysés.

Vous ne me croyez pas? J'ai cueilli des extraits de récits émanant d'auteurs sérieux ou réputés tels. Ils proviennent de pays suffisamment éloignés et divers pour qu'une inévitable impression d'optimisme s'en dégage, basée sur l'unité du monde.

●

Etats-Unis (1) : **« Le patron, grisonnant, mais souriant et rose, trouvait le moyen de vendre, avec d'excellentes choses à boire ou à manger, toute espèce de journaux, d'illustrés et de livres, du matériel scolaire, des cigarettes et des cigares, des pâtes dentifrices, des crèmes ou des mousses à raser, des produit de beauté — pour le beau sexe, bien sûr — je ne sais quoi encore. Afin de satisfaire toute sa**

1. Léon Bopp : *Impressions d'Amérique*. Gallimard.

clientèle, assise sur les hauts tabourets de métal fixés au sol le long du comptoir, ou debout partout ailleurs, il ne perdait pas une minute, et, pareil à quelque maître Jacques, il se multipliait, coupant en deux, à l'aide d'un coutelas, des oranges de Floride, tachetées de vert et toutefois mures et succulentes, puis pressurant les demi-fruits dans une machine, entre deux demi-sphères de métal, l'une conxeve et l'autre concave, et, tandis que le jus de deux, de trois moitiés au plus, emplissait un grand verre, il faisait frire des morceaux de lard, de bacon, sur un fourneau d'un demi mètre à peine, ou encore il y cuisait des œufs, grillait des toasts, après quoi, ayant percé de deux trous de menues boîtes métalliques qu'il venait de tirer d'un frigidaire, il en versait le contenu, du jus d'ananas, dans d'autres verres, à moins qu'il ne glissât dans des mains d'enfants tendues, en échange de quelques pièces de nickel, des sucettes, des tablettes de chocolat Hershey, ou des journaux bariolés où l'on voyait des lassos se dévider et des revolvers cracher du feu entre les mains de bandits. »

Japon (2) : « Utilisez les tramways Goto et vous y serez toujours assis », cela se lisait sur les affiches des années 20. Cela révélait que M. Goto Keita possédait une ligne de tramways et pas beaucoup de clients. Un ou deux ans après succéda : « Tous ceux qui loueront une maison dans le quartier Dennenchofu recevront une carte d'abonnement gratuite sur les tramways Goto. » Goto avait acquis pour une bouchée de pain tout le terrain de Dennenchofu, « la mélodie pastorale », à une trentaine de minutes de ce qui deviendrait le Montmartre de Tokyo et il était en train d'en faire un Neuilly. Survient le tremblement de terre, Tokyo flambe, Dennenchofu s'en tire indemne. Le prix des terrains monte en flèche. Habiter Dennenchofu devient fashionable. Les autobus qui desservent le quartier portent la marque T.K.K.Tokyo Kiuko — compagnie des chemins de fer électriques de Tokyo — trade mark de Goto. Les taxis aussi. Ceux des compagnies non Goto sont interdits sur un territoire grand comme un tiers du vrai Neuilly. Les profits de T.K.K. servent à prendre possession des six lignes de chemin de fer de la banlieue de Tokyo, puis sur le métro. Dès les années 30, Goto était « le roi des transports de Tokyo ». Il l'est resté. »

U. R. S. S. (3) : « Un homme ivre incapable de rentrer chez lui sans danger et paisiblement est conduit par un agent de police ou un ami à une « station de dégrisement » de quartier où des préposés le traitent par diverses méthodes : douches, café, et généralement, sommeil. Une fois dégrisé, le patient paie une petite redevance et est

2. Marcel Gioglaris : *Visa pour le Japon*. Gallimard.
3. Irving R. Lévine : *Flashes sur l'U.R.S.S.* Casterman.

libéré. Aucun délit n'est impliqué. C'est un moyen d'empêcher les ivrognes d'avoir des ennuis et, l'hiver, de mourir de froid. Les publications soviétiques donnent un aperçu de l'importance de cette question. Le Carnet de l'agitateur écrivit que 80 % des accidents d'automobile résultent, en Russie, de l'ivrognerie, et que la plupart des cambriolages et des actes de banditisme sont commis par des personnes alcooliques. Et puis, ajoutait le Carnet de l'agitateur, les Russes en état d'ivresse sont une proie facile pour les espions étrangers toujours à la recherche de renseignements. »

●

Que ces scènes soient interchangeables, j'en suis, pour ma part, convaincu. Mais voici mieux sans doute :

Deux livres viennent de paraître, de plus de quatre cents pages chacun. L'un et l'autre ont trait aux légendes ou aux religions (la légende étant la religion des autres) de pays fort éloignés : les peuples altaïques, les peuples d'Amérique.

Du premier (4), apprenons qu'une prière nuptiale mongole dit que le feu naquit quand « le ciel et la terre se séparèrent ». De leur côté, les Toungouses transbaïkaliens racontent que Bouga (Dieu du ciel) rassembla des matériaux aux quatre points cardinaux pour créer le premier couple humain. « A l'est, il prit le fer, au sud le feu, à l'ouest l'eau, au nord la terre. Avec la terre, il créa la chair et les os, avec le fer le cœur, avec l'eau le sang et avec le feu la chaleur du corps. »

Au Nord-Est du Brésil, le jour est un élément naturel, défini, suffisamment concret pour qu'on puisse aller le chasser ou le cueillir. Sur les rives de l'Amazone, la nuit était tellement enfermée qu'il fallut la libérer. Pour l'une et l'autre de ces hypothèses, de charmants contes ont été écrits (5). Pour les Indiens Menomini d'Amérique du Nord, jour et nuit furent le résultat d'un compromis. Goûtons-en la poésie :

« Une fois que Wabus, le lapin, voyageait à travers la forêt, il atteignit une clairière sur le bord d'une rivière où il vit, perchée sur une branche, Totoba, la « chouette-qui-aiguise-les-scies ». La lumière était crépusculaire et le lapin ne voyait pas distinctement, aussi dit-il à « Aiguise-scie » : « Pourquoi tiens-tu à ce qu'il fasse sombre? Je n'aime pas cela et je vais faire en sorte qu'il fasse jour. »

4. Uno Harva : *Les représentations religieuses des peuples altaïques.* Gallimard.
5. Benjamin Péret : *Anthologie des mythes et légendes et contes populaires d'Amérique.* Albin Michel.

Alors, « Aiguise-scie » lui dit : « Si tu es assez puissant, fais-le. Que nos pouvoirs rivalisent, et celui qui réussira pourra en décider à sa guise. » Le lapin et la chouette rassemblèrent les oiseaux et les bêtes pour qu'ils assistent à la compétition. Lorsqu'ils furent au complet, tous deux les informèrent de ce qui allait se passer. Certains souhaitaient que le lapin fût vainqueur afin qu'il fît clair, d'autres voulaient que ce fût la chouette qui gagnât pour que la nuit continuât. »

Naturellement, ces mythes et légendes n'ont rigoureusement rien de commun avec la création du monde en sept jours ou l'authentique histoire d'Adam et Eve, du serpent et de la pomme, histoire qui nous a conduits... où nous savons et... où nous sommes.

Il n'en est pas moins vrai que m'a paru singulièrement vraie, après avoir lu ces livres, la résolution adoptée en Sorbonne par un colloque d'éducateurs et d'enseignants sur « l'indissoluble unité de l'espèce humaine » notant au passage que « l'évolution historique actuelle confirme les données de la science, les impératifs de toutes les religions, de toutes les morales, comme les exigences du Droit » et « tend à briser de plus en plus les barrières dressées entre les peuples et les races ».

Daniel Mayer.

LETTRES GERMANIQUES

KLOPSTOCK ET LA RENAISSANCE DU LYRISME ALLEMAND. — Depuis plus de soixante-dix ans, c'est-à-dire depuis la thèse de Bailly, la germanistique française s'intéressait assez peu à Klopstock. Des études portant sur des points de détail ont certes paru — surtout depuis la fin de la seconde guerre mondiale, mais elles s'attachent principalement au côté politique des doctrines ou des œuvres de Klopstock, par exemple à ses rapports avec la Révolution Française. Même un ouvrage comme la thèse de M. Colleville sur la « Renaissance du Lyrisme allemand au XVIII° siècle » se limite à une période qu'on pourrait dire préklopstockienne et ne mentionne qu'en passant l'auteur de *La Messiade*, bien qu'il soit plus qu'aucun autre un rénovateur du lyrisme allemand; on pourrait assez facilement montrer qu'il tient dans ce domaine la place soit de Malherbe, soit de Boileau et même parfois de Ronsard. Il était donc nécessaire de faire le point et les Allemands n'y ont pas manqué, car depuis longtemps et surtout depuis 1945 ils montrent à nouveau beaucoup d'intérêt pour le poète.

Dans sa thèse de doctorat ès lettres publiée en 1959 par la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg (fascicule 158),

Jean Murat s'est employé à délimiter ce problème que pose Klopstock et à en polir les diverses facettes. Klopstock, les thèmes principaux de son œuvre (XI + 386 p.), se compose de deux parties d'importance d'ailleurs inégale. La première est une étude de l'homme replacé dans son temps, des influences qu'il a subies et de celle qu'il exerça; la seconde, une analyse des différentes composantes de son œuvre : religion, sentiments humains, nature, patrie et enfin esthétique. C'est un découpage un peu systématique, un peu arbitraire certes; il a ses avantages et aussi des inconvénients. Le premier, c'est le risque de démanteler une œuvre qui devrait rester vivante, d'étendre l'analyse à l'infini, sans toujours avoir recours à une synthèse qui permette de garder à chaque thème exactement la place et l'importance qu'il a dans l'œuvre. Enfin il expose à des redites qui pourraient être fastidieuses; par exemple, il est impossible de parler des rapports de l'homme avec la nature chez Klopstock sans faire un retour sur la religion, puisque le sentiment de la nature a une base religieuse. D'ailleurs tout autre plan aurait eu également ses inconvénients. L'essentiel c'est que, le livre terminé, le lecteur ait une idée de la complexité de Klopstock et de son œuvre.

La personnalité de Klopstock, telle qu'on peut l'entrevoir d'après les témoignages des contemporains ou d'après ses lettres, était un curieux amalgame d'humilité chrétienne et d'orgueilleuse susceptibilité. Il était convaincu de sa petitesse devant Dieu, mais aussi de sa haute valeur littéraire. Il se croyait poète-prophète, investi d'une grande mission à remplir sur terre et il n'admettait pas qu'on s'opposât à la réalisation de cette mission, qu'il tenait directement de Dieu. Il se sentait avant tout le chantre du divin. Il fut très tôt conscient du but qu'il voulaient atteindre : en 1745, dans son discours d'adieu en latin, à Schulpforta — donc à vingt et un ans — il déclara qu'il serait le poète épique qui manquait à l'Allemagne. C'était d'emblée se fixer un but grandiose. Il fut ce poète épique tout d'abord avec la spontanéité de la jeunesse et d'un tempérament qui, déjà, au milieu du XVIII[e] siècle, en plein rationalisme, préfigure certains traits du romantisme, ensuite avec cette ardeur de sentiments qu'il laissait déborder parfois au grand scandale d'êtres plus timorés ou plus guindés, tels que Bodmer, enfin avec la rigidité intolérante du maître qui refuse l'indépendance à ceux qu'il voudrait revendiquer comme disciples et qui ne comprend pas que d'autres, plus grands que lui et qu'il a contribué à former, l'ont détrôné depuis longtemps. Klopstock a survécu à sa grandeur et c'est toujours une tragédie.

L'essentiel de l'étude de Jean Murat ne porte pas sur le poète même, mais sur l'œuvre et sur son influence. Il s'efforce tout d'abord de situer Klopstock dans son temps et ensuite de mesurer son

importance dans le renouveau des lettres allemandes qui s'annonce aux alentours de 1745.

Elevé dans une famille très pieuse, ayant vécu la plupart du temps dans un cercle piétiste, marié à Meta Moller pour qui la religion était un des fondements de la vie, Klopstock plonge par ses racines et sa vie même dans l'atmosphère de religiosité toute spéciale du piétisme dont l'influence sur la littérature allemande ne sera jamais trop mise en valeur. On aurait cependant tort de ne voir en Klopstock que le piétiste. Il s'est trouvé aussi vivre en plein rationalisme; il a été le disciple de Leibniz, même s'il n'a pas toujours assimilé entièrement les doctrines de son maître; il a été en relations assez suivies avec Lessing et il fut l'ami de Bodmer. Nous ne sommes donc pas surpris de trouver dans la nature et les œuvres de Klopstock des traces de cette double influence contradictoire.

Il s'agit de mettre en pleine lumière trois points principaux : a) le rôle joué par Klopstock dans l'évolution des éléments primordiaux qui composent la substance spirituelle du XVIII[e] siècle allemand : d'une part, l'antagonisme entre le piétisme et le rationalisme et leur réconciliation ou plutôt leur conciliation dans l'œuvre du poète; d'autre part, le passage du cosmopolitisme au nationalisme, autrement dit la naissance du sentiment patriotique allemand.

b) La place qui revient dans l'œuvre du poète à « l'Erlebnis ». Pour lui déjà, comme pour Gœthe plus tard, l'œuvre d'art est une confession, bien qu'on y trouve aussi maints résidus conventionnels qui lui viennent en grande partie de l'anacréontisme de son temps.

c) La part qui lui revient comme précurseur du « Sturm und Drang » et même du romantisme, notamment avec sa théorie du « genre », qui trouve en lui-même ses lois propres.

Il est naturellement impossible dans le cadre restreint d'une chronique de suivre tous les détails d'une étude dont ces quelques lignes ne veulent donner qu'une idée. Il semble qu'on ne saurait trop insister à la fois sur l'importance de Klopstock en son temps et sur son actualité : sa trilogie, dont le personnage central est Hermann, ce qu'on appelle le « plan de Vienne » et enfin la « République des Savants » nous montrent un Klopstock que le pangermanisme et le National-Socialisme pouvaient annexer, à condition de faire abstraction de toutes les nuances de pensée qui, chez lui, étaient en contradiction avec leur doctrine. Il est vrai que c'est lui qui, le premier, dans sa trilogie a donné naissance au mythe du héros allemand, au « Führer » qu'on suit, parce qu'il incarne la patrie allemande et qu'il a toutes les qualités du chef. C'est lui aussi qui, dans la « République des Savants » a condamné et rejeté comme mauvais tout ce qui était étranger et exalté au plus haut degré les qualités typiquement allemandes :

loyauté, fidélité, amour de la patrie et vertus guerrières. Peut-être était-ce, chez Klopstock, un thème en grande partie littéraire, mais il est facile de comprendre quel usage pouvaient en faire des successeurs moins scrupuleux.

Il reste, à propos de Klopstock un autre problème qui n'est qu'effleuré dans les dernières pages du livre et c'est grand dommage; les rapports de Klopstock et du baroque. On ne peut nier que le poète a vécu dans une Allemagne où l'influence du baroque était pour le moins encore aussi sensible que celle du piétisme et du rationalisme; vouloir passer trop rapidement sur ce qui rapproche ou distingue Klopstock de ses devanciers baroques, c'est lui enlever de la profondeur. Dans sa personnalité et son œuvre existe une facette baroque et il ne suffit pas de dire que c'est une « théorie séduisante ». Ce sentiment exalté de sa haute valeur, cette façon grandiose de s'ouvrir à la vie, de l'accueillir « aus der Fülle des Herzens », tout au moins dans sa jeunesse, ce sentiment de sa mission divine, cette tendance continue au sublime qui se retrouve dans la noblesse de la langue et des lignes poétiques — tout cela est baroque. Vouloir en faire un représentant typique de la bourgeoisie du XVIIIe siècle, c'est se mettre à un niveau trop bas. Jean Murat l'a-t-il senti lui-même, puisqu'il avoue quelque part qu'il y a en lui du Don Quichotte? — Ce Don Quichotte n'a-t-il pas un sentiment baroque de la vie? R. Benz semble en ce domaine être plus près de la vérité; sans vouloir nier (et on ne le peut pas) tout ce que Klopstock doit à la fois au rationalisme et au piétisme, il laisse à Klopstock son double visage tourné à la fois vers le passé et l'avenir. Le poète des Odes se trouve à la ligne de partage des eaux qui mènent du baroque au romantisme et réunit en lui des qualités contradictoires qui d'habitude appartiennent à des tempéraments tout à fait différents. Benz veut d'ailleurs voir dans ces contradictions internes que Klopstock s'efforce de concilier une des raisons pour lesquelles on l'a parfois méconnu. Parler de baroque à propos de lui, ce n'est nullement faire de ce grand poète « le point final » d'une évolution, c'est simplement l'enraciner plus solidement — dans ce grand tout complexe qu'est le XVIIIe siècle allemand, que certains ont grand tort de voir uniquement dans l'ombre de Gœthe. C'est justement parce que confluent chez Klopstock baroque, piétisme et rationalisme, parce qu'il est au point de départ du subjectivisme, qu'il ouvre à l'esprit allemand des voies fécondes.

J. F. Angelloz.

Stil und Formprobleme in der Literatur (Carl Winter, Heidelberg, 1959, 524 p., in-8°, br., 55 DM). — Voici un recueil étonnant, car il contient toutes les communications faites au septième congrès de la « Société Internationale des Langues et Littératures modernes », qui se tint à Heidelberg

du 26 au 31 août 1957. Ce congrès avait pour thème les problèmes de style et de forme dans la littérature; il n'attira pas moins de soixante-treize conférenciers venus surtout d'Allemagne, d'Angleterre, de France et d'Italie, mais aussi du Japon et des Etats-Unis. Ces spécialistes ont évoqué les problèmes de style et de littérature qui se posèrent dans tous les temps, dans tous les pays et même dans tous les genres littéraires. Leurs contributions ont été réunies en plusieurs groupes, qui portent les titres suivants : « Questions de méthode et de principes », « Littérature du Moyen Age », « XVIIe et XVIIIe siècles », « La littérature allemande du XVIIIe siècle », « le XIXe siècle » et « La littérature moderne »; ces contributions sont pour les différents groupes au nombre de 14, 10, 9, 10, 14 et 16. Il serait impossible de les résumer ou même de les énumérer; signalons cependant que la période contemporaine est particulièrement riche et que la littérature russe a retenu l'attention d'assez nombreux chercheurs, dont aucun d'ailleurs ne vit en Russie. Les divers conférenciers n'ont pas recherché la littérature comparée et pourtant ils nous donnent de magnifiques exemples de méthodologie comparée, car beaucoup d'eux ont choisi le sujet de leurs travaux dans une littérature étrangère. Nous avons là un volume considérable, qui devra figurer dans toutes les bibliothèques, car il intéresse tous les chercheurs, il leur apporte des études inattendues et riches de suggestions.

Das Schicksal der Bücher und der Buchhandel, par **Hans Ferdinand Schulz** (Walter de Gruyter, Berlin, 2e édition, 1960, 244 p.). — Ce livre en apparence modeste et dont la deuxième édition est réellement une nouvelle édition veut n'être qu'un guide pour les libraires, mais il intéresse tous ceux qui aiment l'édition et qui suivent le destin des œuvres imprimées. Nous sommes heureux de connaître les 114 titres qui ont connu les plus gros succès de vente de 1950 à 1958, H. Hesse se taillant la part du lion avec quatre de ses œuvres, le Glasperlenspiel atteignant sa 138e édition. Nous nous réjouissons de savoir quel succès remportent les éditions Rowohlt et d'apprendre que le « bestseller » des livres de poche allemands est « Le Journal d'Anne Frank », paru dans la « Fischer-Bücherei »; il atteignait 653 exemplaires et c'est un signe très réconfortant. Pourquoi ne publierait-on pas une documentation semblable pour les livres français? La vente s'en trouverait bien et l'édition aussi.

Bücherkunde für Germanisten, par **Johannes Hansel** (Erich Schmidt, 1959, 233 p.). — Certes cet ouvrage n'intéressera guère que les germanistes, car il est écrit pour eux. Hansel sait que pour eux — comme d'ailleurs pour d'autres chercheurs — la situation est devenue critique : comment établir une bibliographie à jour? Il a donc rassemblé tous les renseignements qu'il put découvrir et il les a groupés sous un certain nombre de rubriques telles que : Science de la Littérature, Catégories littéraires, Epoques de la littérature, Revues, etc., où on peut les retrouver plus aisément. Ce livre n'est pas d'un maniement facile, du moins au premier abord; il faut apprendre à s'en servir avant d'avoir en lui un bon serviteur.

Die Fastnachtsbeichte, par **Carl Zuckmayer** (S. Fischer, 1959, 220 p.). — Zuckmayer est connu surtout comme auteur dramatique, mais il n'en est pas moins un fort bon conteur et sa « Confession du Mardi Gras » le confirme. Nous sommes en effet à cette époque de l'année où les villes rhénanes sont comme possédées par le démon de la mascarade; on sait d'ailleurs que le Mardi Gras, le célèbre « Fasching » est fêté surtout dans les régions catholiques et nous avons là précisément la double face du récit de Zuckmayer. Un soldat, exactement un dragon, entre dans une église pour se confesser, mais il a été frappé d'un stylet dans le dos et il s'effondre, mort; qui l'a tué? Un roman policier commence — nous avons déjà dit que c'était maintenant une mode — mais nous savons bien que derrière les recherches judiciaires il y a d'autre chose et nous le découvrons au cours de véritables confessions, qui nous révèlent derrière la façade bourgeoise bien des secrets cachés; il fallait le déchaînement du Mardi Gras pour les amener à la lumière. C'est une œuvre captivante, qui sera sans doute traduite en français.

Ein Weg zu Schiller, par **Carl Zuckmayer** (S. Fischer, 1959, 80 p.). — Il est normal que Zuckmayer n'ait pas laissé passer sans le célébrer le deux-centième anniversaire de la mort du grand auteur tragique; il l'a fait d'une manière très personnelle et qui nous réjouit. Par le titre même de son essai, « un chemin vers Schiller », il proteste contre la tendance « scolaire » à présenter l'auteur de Guillaume Tell d'une manière telle qu'on en dégoûte les lecteurs et il s'attache pour ainsi dire à démomifier Schiller afin d'en montrer l'actualité. Son livre n'enrichit que peu notre connaissance du poète, mais il augmentera le nombre de ses admirateurs, car sa fougue est entraînante.

Gœthe-Bibliographie, par **Hans Pyritz** (Winter, Heidelberg, 1960, fascicule 4, 80 p., br., 8.60 DM). — Nous aurions pu craindre que la mort de Pyritz signifiât la fin de la grande bibliographie gœthéenne, à laquelle il s'était littéralement voué. Soyons reconnaissants à Heinz Nicolai et Gerhard Burkhardt, tous deux germanistes hambourgeois, d'avoir continué l'entreprise. Le fascicule 4, qui ne compte pas moins de 1.240 numéros, est consacré aux relations de Gœthe : relations avec les villes et les pays, avec les hommes et avec les femmes, avec ses contemporains et avec ses proches. On devine combien il est commode d'avoir sous la main une bibliographie toute faite sur la place occupée dans la vie de Gœthe par le Rhin ou Heidelberg, par la France ou la Russie, par Herder ou Charlotte von Stein. Certes on n'y trouvera pas tout; ce serait chose impossible, puisque tous ces pays ou ces personnages figurent nécessairement dans les ouvrages d'ensemble consacrés à Gœthe; néanmoins on y découvrira maints renseignements précieux.

Gœthe-Handbuch, par **Zastrau** (Metzler, 1959, 10e livraison, 80 p., 9 DM). — Il est très suggestif d'étudier le Goethe-Handbuch après la Goethe-Bibliographie; là où celle-ci nous proposait une liste d'études à consulter, celui-là nous offre sur la même question une étude toute faite par un spécialiste de Gœthe. Dans ce dixième fascicule nous trouvons surtout Frédérique Brion, tout ce qui touche à la scène (mise en scène, décors, costumes), à la bourgeoisie, la famille de Charlotte Buff, Byron (14 colonnes), la campagne de France, Cellini. On a autant de curiosité à parcourir cette Somme de science gœthéenne que d'intérêt à se plonger dans telle ou telle étude qui présente un attrait personnel.

Les introuvables, par **Ernst Kreuder**, traduction de Jacques Martin (Plon, 1960, 338 p.). — On a eu raison de publier ce maître-livre, auquel Kreuder travailla d'avril 1938 à octobre 1940, puis de mars 1946 à mars 1947, pour le publier chez Rowohlt en 1948; il l'a remanié quatre ans plus tard en vue de sa publication en français. On le lira et on le discutera, on s'enthousiasmera pour lui ou on le rejettera avec rage. Signalons aux lecteurs une étude pénétrante de Claude Girault dans Etudes Germaniques, nº 47, pp. 209-239; elle sera pour eux une bonne initiation. Voici le sujet: Gilbert Orlins quitte sans raison sa femme Cora et ses enfants pour vivre dans un monde de rêve un certain nombre d'aventures en apparence incohérentes. En fait, elles semblent nécessaires pour qu'au terme de ce « Bildungsroman » initiatique le héros retrouve sa femme pour vivre avec elle une vie renouvelée : « Nous allons encore disparaître de nous-mêmes et personne ne nous trouvera. Introuvables, dans les rues, le soir, pour nous retrouver sans cesse. Dans la maison, dans la cave, en haut sous le toit, nous pourrons nous retrouver. La nuit dans le jardin, sous le troène. Grâce à un signe inconnu de tous. Nos deux signes n'en feront qu'un, solitaire, hors de notre temps, hors de notre vie, tout seul. » Le but de leur vie commune paraît bien être de disparaître « pour nous retrouver émerveillés, pour vivre notre vie dans un émerveillement » (p. 338). En présence de ce livre, que l'avenir considérera sans doute comme une œuvre-clef, il faut se répéter l'adage : « lis, lis et relis »; alors le sens secret se révélera. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

VOUS QUE J'AIMAIS EPERDUMENT. — Vingt ans après la mort de Yeats, voici qu'un de ses disciples irlandais non sans talent, Monk Gibbon, lui consacre un livre : The Masterpiece and the Man (London, Hart-Davis, 1959, 226 p., 21/). Rien qu'en levant presque à chaque pas les idées comme des perdrix, il intéresserait. Voyez entre autres son parallèle de Gœthe, Hugo et Yeats — l'esprit de trois siècles — devant l'amour; ses réflexions sur G. M. Hopkins, sur l'occultiste et le mystique, sur le style poétique; ou sa suggestion que le renouvellement de Yeats, vers le milieu de sa carrière, est une révolution presque aussi violente que celle qui fit de Rimbaud un autre homme. Il y a aussi des échappées sur la famille de Yeats; sur ses deux sœurs notamment; sur le monde littéraire de Dublin entre les deux guerres, très vivant, comptant des écrivains et des individus de valeur, partagé en amitié et en clans, agité de vetos et de dépits.

Yeats est au centre. Quand on l'a pratiqué comme Gibbon dit l'avoir fait, rien de ce qu'on en peut dire n'est indifférent. « Yeats tel que je l'ai connu », avertit le sous-titre. L'auteur ne prétend pas porter une appréciation générale et objective du poète et de l'homme, mais portraire le modèle de son angle particulier. En racontant les impressions successives qu'il a reçues de lui et les vicissitudes de leurs rapports, il donne à l'histoire de personnages réels la vivacité et les couleurs affectives d'une œuvre d'imagination où pour un peu l'on prendrait tout d'abord parti. Et puis, comme il s'agit d'une réputation de chair et de sang, on se sent prêt à corriger par réaction. Pas de vérité certaine en pareil cas. Il faudrait connaître à fond tous les faits de la cause. Ceux que présente Monk Gibbon le sont honnêtement, avec un effort d'équité qu'il avoue malaisé; car il est juge et partie et se sait passionné, chose qui se comprend. On ne peut que tenter de se rendre compte si, dans ce livre fort critique, il a ou non gardé la mesure.

Il a fanatiquement admiré la poésie de Yeats dans sa première période et lui est demeuré fidèle, bien que l'opinion générale tende à la négliger depuis longtemps au profit de la deuxième manière où l'artiste a pris sa pleine stature. Sans méconnaître cette partie magnifique de l'œuvre de Yeats, Gibbon déplore qu'elle soit, selon lui, payée d'une diminution de l'homme. Yeats s'est connu, voulu vieillard colère et passionné. L'opération glandulaire qu'on révèle ici qu'il a réclamée quelques années avant sa mort présenterait l'image de cette poésie qu'on nous donne pour grande au prix de l'impureté. « Vivent les grands vieillards qui prennent feu ! » disait André Lhote. La

réponse de Gibbon serait son mot excellent et cruel sur les vieillards furieux — allusion au mouvement contemporain de jeunes à qui cet état convient mieux à son gré. Mais Yeats a chanté le contraire en vers inextinguibles.

S'il ne peut prendre son parti de ce grand poète qui n'est tel que parce que l'homme ne lui a pas survécu, l'homme du « premier moi »; s'il ne se résout pas à ce Yeats partagé entre la chair et l'esprit, Gibbon sait bien qu'il serait chimérique de le souhaiter autre.

Cette position, renforcée par le traditionalisme en littérature et en morale, est honnête et respectable. Elle conclut une histoire où s'opposent deux tempéraments : celle des relations de l'auteur avec un Yeats dont il épluche au long les petitesses. Bilan? Non, règlement de comptes. Il ressort, certes, de ce livre que Yeats avait un côté de ruse, d'intolérance méprisante, d'inhumanité parfois démoniaque, d'injustice. Il aimait à infliger des avanies calculées. Le voisinage d'un poète en renom, que nul ne songeait d'ailleurs à lui égaler, lui portait ombrage; lui survivant, il cherchait à le reléguer dans l'obscurité. En s'acharnant trop exclusivement sur ce Yeats-là, en épousant les querelles de ses victimes à commencer par soi-même, en donnant à Yeats pour repoussoir continuel A. E., homme angélique et justement honoré, comme des éducateurs agitent le spectre de l'enfant sage, c'est par là que Monk Gibbon a versé dans la démesure. En rendant à Yeats sa rigoureuse justice, il lui arrive en outre d'être injuste pour d'autres : Sturge Moore n'était pas homme à laisser peser sur un verdict qu'on lui demandait les préférences de Yeats.

On peut regretter que Gibbon s'évertue après une ombre, et vingt ans après que le poète a été réduit au silence. Il y a chez lui, inconsciemment, de l'amour-propre blessé et une déception qui ne manque pas de noblesse. « Vous que j'aimais éperdument... » Quand la chute est celle de la divinité, comment ne pas être amer? Les mobiles de l'être humain sont nombreux et mêlés.

Jacques Vallette.

The Listener, 11.2.60. — F. Burschell, critique munichois, diagnostique un malaise fréquent chez certains intellectuels allemands de l'Ouest qui craignent la destruction atomique et croient que l'étranger se moque d'eux et que le gouvernement de Bonn paie les écrivains d'opposition pour tranquilliser sa conscience tout en revenant aux anciens errements. Opposés à Adenauer, ils désespèrent de voir régner une liberté qu'ils croyaient reconquise dans la misère de l'après-guerre. Ils se rappellent la grandeur intellectuelle de l'Allemagne à la fin du XVIIIe siècle, autre époque d'impuissance politique, et s'opposent à toute autorité. Entre cette vision de leur patrie et l'Allemagne rouge de l'Est, malheureux, désabusés, arrogants, ils ne comprennent pas, dit leur compatriote plus conformiste, que la nouvelle démocratie allemande est une plante délicate.

Bulletin of the John Rylands Library, Sept. 59. — Avant l'apparition du livre de S. Bernard sur Mallar-

mé et la musique, L. J. Austin a écrit un essai sur les rapports que ce poète établissait entre la musique et les lettres. Comment se proposait-il de reprendre à la musique ce qu'il estimait appartenir à la poésie? Comment les définissait-il l'une et l'autre? Austin met en lumière des données trop négligées. Il contredit l'opinion encore reçue que Mallarmé voulait obscurcir sa poésie, et dit que, sans cesser de mettre son art au premier rang, il enviait à la musique son langage fait pour une élite. On aime toujours chez Austin le soin attentif de ses examens, le refus de se payer de mots, la culture étendue qui permet les rapprochements féconds.

A Review of English Literature, January 60. — Premier numéro d'une revue de beaucoup de tenue, et de tour académique, mais qui s'adresse à tous les lecteurs cultivés. L'esprit en paraît large. Au sommaire on notera en autres des essais sur le poète Hood (E. Blunden), G. Moore et le roman (G. Hough), le mètre (C. S. Lewis), Dryden (F. T. Prince), et un poème de R. Fuller.

French Studies, Oct. 59. — Les portes magnétiques de Rabelais. Turnèbe et la comédie italienne. Alceste. Villiers de l'Isle-Adam en 70. — **Id.,** Jan. 60 : Le donjuanisme dans les Liaisons dangereuses. Montherlant et le héros tragique. Trois opuscules de d'Aubigné. Boileau et Longin.

The Kenyon Review, Winter 60. — Nouvelles. Poèmes. Lukacs. Les romans de A. Powell. Epstein. Jivago.

The Paris Review, Autumn-Winter 60. — Poèmes. Nouvelles. Dessins. Pièce de résistance : interview de L. Durrell.

Etudes anglaises, juill.-sept. 59. — Malory créateur verbal (R. N. Rioux). Greene a-t-il accusé Shakespeare de plagiat? (R. Pruvost). La correspondance de Pope (J. Golliet). J. M. Murry, D. H. Lawrence et A. Schweitzer (D. Girard). Le thème du héros chez W. Stevens (M. Benamou). Meredith vu par Conan Doyle (P. Weil-Nordon).

The Quatermass Experiment (192 p.); **Quatermass II;** by **N. Kneale,** Ch. : 2/6. — **Go Down, Moses,** by **W. Faulkner** (288 p., 3/6). — **Home at Grasmere,** ed. by **C. Clark** (326 p., 5/). — **Leicestershire and Rutland** by **N. Pevsner** (437 p., 10/6). — Tous : Penguin, 1959-60. — **1 et 2.** Le professeur Quatermass est bien connu à la TV anglaise. On donne ici, en dialogues, les premières séries des aventures consécutives à ses recherches : envoi d'une fusée dans l'espace, avec transformations menaçantes à son retour; vicissitudes de projets d'exploration lunaire. C'est très amusant, avec toujours l'affleurement d'un mystère sinistre. — **3.** Sept des plus belles histoires de Faulkner, pleines de compassion pour les noirs du Grand Sud. — **4.** Extraits du journal de Dorothy Wordsworth à Grasmere, avec les poèmes correspondants de son frère. Fait un peu double emploi avec le volume des « World's Classics » signalé ici en déc. 58. — **5.** Dernier venu des « Buildings of England ». On a joint deux comtés parce que le Rutland, le plus petit de tous, ne pouvait occuper un volume à lui seul. Mais ils sont traités séparément : introductions, répertoire, illustrations — 64 pages en tout de photos où sont échantillonnées les beautés et curiosités diverses, non seulement monuments de tout genre, mais paysages : des uns et des autres ces deux comtés ont leur bonne part — notamment de clochers le Rutland. Voilà déjà bien avancée cette collection qui devrait en inspirer une semblable chez nous.

The Eternel Quest, by **J. Casanova** (London, Elek, 658 p., 30/). — Vol. III de la traduction Machen des Mémoires. Part plus grande faite aux duels et aux amours de beaucoup d'espèces. Les aventures, souvent agréables, contraignent ce diable d'homme à des fuites fréquentes. On le voit de mieux en mieux distinct d'un don Juan et d'un Valmont. Il songe pendant une quinzaine à se faire moine, mais aime trop les nonnains pour que cela dure. En France, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, il fréquente les illustres, et surtout Voltaire. Voilà donc peut-être un tome d'intérêt assez exceptionnel.

The Interior Diagram, by **J. Turner** (Ib., Cassell, 1960, 72 p., 15/). —

Il y a plusieurs manières chez ce poète. La séquence du titre, où les cinq sens correspondent aux blessures du Sauveur, nous introduit dans un univers personnel à Turner et décrit dans un style qui rappelle E. Sitwell. Il a aussi des pochades marines fort plaisantes. Son écriture rase la prose, avec des adjectifs composés comme dans la poésie anglo-saxonne. Il fait plaisir, en intrigant parfois.

The Masks of Love, by V. Scannell (Ib., Putnam, 1960, 30 p., 7/6). — On nous dit qu'il y a dans ces poèmes « un curieux mélange de romantisme et d'esprit ». Rien d'étonnant : il arrive à l'auteur de beaucoup ressembler au Byron du *D. Juan*. Il évoque aussi à l'occasion le Baudelaire de *Moesta* en ironique. Sa disposition fondamentale paraît être, comme pour J. Renard, au sourire pincé. Mais un sourire bien à lui, et des vers pleins d'autorité, de suc et de rythme, à une affligeante exception près. Son nom évoque le flûtiau, *scrannel*, mais sans l'aigreur qu'il y a dans le mot anglais : s'il voit clair, il laisse transparaître une philosophie indulgente, même pitoyable. La faute à qui, s'il ne célèbre pas les réussites humaines?

The Adventures of Augie March, by S. Bellow (Ib., WDL, 1959, 575 p., 5/). — Voici l'un des principaux romans picaresques contemporains, de taille comparable aux séquences de Farrell et de Dos Passos, sans leur sens social pourtant. Mais il y a l'estomac et le souffle dans cette histoire bigarrée de la fortune d'un petit bâtard pauvre; un sens peu commun de l'observation; un style plein de vitalité.

The Charioteer, by M. Renault (316 p., 3/6). **Father and Son, by E. Gosse** (192 p., 2/6). Chac. : Ib., Four Square, 1959. — On a loué ici *The King Must Die* dont l'auteur, avec la même maîtrise, passe, dans son *Charioteer*, de la légende romancée à une étude de psychologie contemporaine : l'histoire de jeunes gens à qui leur nature anormale est révélée par un passage sentimental à la faveur de la guerre. C'est écrit avec tact et humanité, par une femme, sans scandale. Le monde a marché depuis le *Well of Loneliness*! L'autre livre est ce que Gosse a laissé de plus durable, et c'est un classique à ranger à côté de *The Way of All Flesh* de Butler : le récit scrupuleux de la lutte entre générations à une époque de despotisme paternel et religieux, et d'une douloureuse libération.

Autobiography, by G. K. Chesterton (Ib., Grey Arrow, 1959, 320 p., 5/). — Réédition d'un livre que liront bien des Français amis de G. K. C., s'ils ne l'ont pas lu; broché, bien présenté, bon marché. Beaucoup d'anecdotes sur lui et sur ses grands contemporains de lettres. Des confidences sur les originaux du Père Brown. L'exposé d'une philosophie optimiste et d'une religion originale. On trouvera là encore beaucoup plus, et partout une personne vigoureuse et brillante.

Stonehenge and Avebury, by R. J. C. Atkinson (Ib., HMSO, 1959, 64 p., 3/. — On a déjà signalé plusieurs des excellents petits guides des Monuments historiques britanniques. En voici encore un, sur deux centres mégalithiques fameux du Wiltshire, Stonehenge et Avebury, et leurs environs : description, histoire, hypothèses sur la construction des monuments; illustration abondante — photos au sol et aériennes, nombreuses reconstitutions par le dessin.

Discovering Mediaeval Art, by G. M. Durant (Ib., Bell, 1960, 264 p., 21/). — Destiné non aux superbes qui croient savoir et dédaignent les retours aux éléments, mais aux humbles et aux attentifs, même passablement au courant déjà, cette introduction à l'art médiéval plaît par sa franchise et sa fraîcheur d'abord. C'est un voyage à travers les formes — enluminure, mosaïque, fresque, architecture, sculpture sur pierre et sur bois, vitrail — et leur signification, d'un bout à l'autre de l'Europe. La description et le vocabulaire sont justes et précis (glossaire en fin de volume), l'enthousiasme de l'auteur communicatif. L'amateur français y accroîtra beaucoup ses connaissances par les références continuelles à l'art anglais, notamment aux édifices les plus perdus dans la campagne.

Shadows and Images, by M. Trevor (Ib., Macmillan, 1960, 273 p., 15/). — On a dit ici du bien des poèmes

de Mme M. Trevor. Son récent roman retiendra l'attention, à cause de l'auteur et à cause du sujet. Toute une partie en est bien venue : l'histoire d'une évasion hors des conventions et le tableau d'une famille catholique sous Victoria, où le catholicisme fut loin d'aller de soi. Brochant là-dessus, on suit la carrière de Newman, dont la figure ne peut qu'être originale et aimable; mais, à cette biographie romancée, bien que et parce que soutenue exclusivement de paroles authentiques du cardinal, on peut préférer la biographie pure.

English Collegiate Churches, by **G. H. Cook** (Ib., Phœnix, 1959, 272 p., 50/). — Une collégiale est une église qui possède un chapitre sans être un siège épiscopal. Dans cette définition générale il y a place pour beaucoup de variétés de détail. Décrire ces formes diverses est un des objets de l'auteur dans ce livre qui ne prétend pas épuiser le sujet et se limite à l'Angleterre. Toutes les collégiales anglaises n'ont pas subsisté. Certaines sont devenues cathédrales récemment encore. On les présente une à une, classées par chapitres selon leur espèce. Il en est de grandes et illustres, d'autres moins fameuses mais d'une beauté insoupçonnée. Les cinquante-cinq photos h. t., en plus de trente-trois plans au trait, inspireront ce désir de découverte qui est au principe des voyages.

A Commodity of Dreams, by **H. Nemorov** (Ib, Sookor, 1960, 208 p., 16/). — Jamais le nom de ce conteur n'avait paru ici. Ses nouvelles sont l'œuvre d'un homme au métier sûr, d'un inventeur de situations exceptionnelles et d'un ironiste non vraiment féroce, mais volontiers macabre. Etant porté à la satire, il ne déborde pas de sympathie pour ses créatures, sinon quand elles sont seules et faibles; ce pourquoi sans doute parmi elles, le fondateur du « musée du rêve » laisse le meilleur souvenir.

Two Gentle Men, by **M. Chute** (Ib., Id., 1960, 319 p., 25/). — Tous les livres précédents de Miss Chute ont été loués ici. De Chaucer en Shakespeare et en Ben Jonson, la voici à la littérature anglaise sous les Stuart Sur sa lancée, à défaut du Donne qu'on eût pu attendre, elle raconte la biographie des deux hommes doux du titre, qui furent de délicieux poètes, et bien différents malgré leur commune appartenance à l'Eglise. Elle offre une assez rare alliance d'érudition et d'agrément, et attache par un style coulant plutôt que brillant hors de saison. Sans rien de trop appuyé, ses dessins d'événements et de caractères sont fermes et nets. Non seulement les protagonistes, mais les contemporains, chacun à son rang d'importance : p. ex. un Bacon, un Buckingham, et les rois Jacques et Charles. Pas d'obéissance aux conventions traditionnelles. S'il y a de l'indulgence pour le premier, c'est en imaginant comment pouvaient le voir les gens de son temps. Et on apprend avec plaisir que Herbert savait se mettre en colère.

The Hostage, by **B. Behan** (Ib., Methuen, 1960, 92 p., 3/6). — Behan est connu chez nous par son *Client du matin*, représenté l'an dernier et publié par Gallimard. On lira avec curiosité cette farce qui pourrait être tragique et qui reste joyeuse, surtout si on l'a vue à Londres où elle attire des foules et où l'étranger a pu ne pas toujours saisir le détail de l'irlandais populaire des personnages, des continuelles réparties, de la critique impartialement distribuée aux hommes et aux nations.

Greek Painted Pottery, by **R. M. Cook** (Ib., Id., 1960, 470 p., 63/). — Il n'y avait pas eu, de cette taille et en anglais, de manuel sur la poterie peinte en Grèce depuis 1905, époque depuis laquelle l'étude de ce sujet a fait beaucoup de chemin. L'auteur enseigne l'archéologie classique à Cambridge. L'appréciation esthétique n'est pas absente de son livre. Mais il a surtout travaillé en historien, et à cet égard on ne voit pas ce qui pourrait manquer ici. Il commence par décrire, dans l'ordre des temps, les styles avec leurs variétés locales. Puis il y a des chapitres sur les formes — amphores, cratères, lécythes, pyxides, etc. — sur les techniques, les inscriptions, la chronologie; sur les rapports de la poterie avec le commerce, la politique, la vie quotidienne, la mythologie, la religion. Le livre se termine sur des commentaires relatifs au détail pratique de l'étude en question et sur une histoire de cette étude,

sans compter une bibliographie, une note sur les musées intéressés, une note sur le signalement des sites et la discipline à y observer, et un glossaire. Illustration : cinquante dessins au trait in-texte et cinquante-six pages de belles photos hors texte. Addition très importante à tous égards, donc, à la série « Methuen's Handbooks of Archeology ».

Guy Fawkes Night, by **J. Press** (Oxford Univ. Press, 1959, 80 p., 12/6). — Ce deuxième recueil de vers paraît plus divers, et peut-être plus inégal, que le premier d'il y a quatre ans. Non dans le style, qui se distingue par le soin, l'économie, la clarté, l'exploitation métaphorique d'une image-mère. On ne s'étonne pas de voir cet admirable ennemi d'une certaine obscurité dans la *Chequer 'd Shade* traduire, parfois de loin, Hérédia, Gautier et même Baudelaire, cultiver l'épigramme jusqu'à la satire et la satire jusqu'à la politique. Il combine ainsi l'aspiration à la justice avec l'effroi devant notre monde, broche des fantaisies, croque des paysages. Mais il excelle dans l'examen de soi, dans les finesses de la vie du cœur, dans la lente sécrétion d'une sagesse expérimentée.

Opus Posthumous, by **W. Stevens** (London, Faber, 1959, 341 p., 36/). — Il semble qu'on parle plus de Wallace Stevens depuis sa mort qu'auparavant. Sort fréquent des poètes considérables, mais retirés. Ses *Selected Poems* furent salués ici en 1953. Voici enfin venir d'Amérique, son pays, un recueil de reliques, pour un tiers inédites en volume. Livre plein de vitalité, qui conviendrait bien pour un premier contact vu sa matière diverse et répartie sur toute la vie de l'auteur. Il y a soixante-seize poèmes, deux pièces de théâtre, un choix nourri de sentences — les *Adagia* — et des proses dont des exposés sur la poésie et des critiques (entre autres de Gromaire et de Dufy). Au premier contact, ses poèmes peuvent paraître ou légers ou hermétiques. Insistez, il captive. Il importe surtout, ce semble, de trouver entre le sujet et l'objet (dont il étudie si souvent les rapports) le point d'où l'observer et le suivre. Jeu intellectuel, excité par tous les sucs du monde et par les échos d'un style (vers ou prose) aux sens multiples, à déguster lentement.

Cypress and Acacia, by **V. Watkins** (Ib., Id., 1959, 102 p., 12/6). — Premier recueil poétique, depuis 1954, d'un écrivain qui se renouvelle alors que plusieurs de ses contemporains semblent définitivement figés dans des *Poésies complètes*. Les arbres du titre ombragent les tombes romaines de Shelley et de Keats, et l'auteur a entendu donner pour centre au recueil le poème écrit à leur occasion. Si les cadres et les données des diverses pièces sont très variés — scènes familières, rêves, immensités de la mer et du ciel nocturne, et leurs habitants, passage des saisons — le schème le plus insistant est celui des rapports nécessaires et du conditionnement réciproque de la mort et de la vie, du corps et de l'esprit, et la tendance à une unité supérieure. Sans que soient en rien sacrifiées la finesse et la vigueur de la perception et de l'image, on trouverait difficilement aujourd'hui poésie aussi noble, spacieuse et ferme pour exprimer une philosophie naturellement religieuse. On a toujours admiré ici la sûreté des rythmes de Watkins. Par le souffle, l'intégrité, la densité, la souplesse du jet discursif, ses derniers poèmes rappellent certains de Meredith. Et qui manie comme lui la strophe d'octosyllabes héritée de Marvell et de Tennyson?

Poetry of This Age 1908-1958, by **J. M. Cohen** (Ib., Hutchinson, 1960, 262 p., 25/). — Industrieux et fertile, voici que cet excellent vulgarisateur introduit l'honnête homme dans la poésie moderne « limitée, dit-il modestement, aux six langues principales d'Europe et d'Amérique », « les seules » qu'il lise dans l'original, excepté la russe qu'il cite en traduction. Comme il faut bien partir des sources, on remonte sommairement à Baudelaire. Mais le corps du livre concerne le dernier demi-siècle, où la poésie commence à refléter le malaise de l'âge actuel non plus seulement en France. Cohen n'a parlé que des écrivains qu'il estime les plus importants. Mais le cadre est utile, la formule personnellement burinée, et surtout la littérature prise du point de vue in-

ternational. On ne voit pas d'autre livre où apprendre à connaître sur pièces, présentés d'ensemble, tant de poètes notables d'aujourd'hui qui pour la plupart d'entre nous n'étaient que des noms.

Poetry and Politics under the Stuarts, by **C. V. Wedgwood** (Cambridge Univ. Press, 1960, 228 p., 25/). — Ce sont les « Clark Lectures » de 1958. L'auteur, historienne en vue, n'est pas inconnue au Mercure. C'est aussi un fort bon connaisseur en littérature, sur le bord de laquelle se trouve cette étude d'un domaine peu fréquenté pour lui-même. Il faut avouer qu'entre quelques sommets de la poésie, ou à part quelques charmants poètes de cour, le poème politique, de Cleveland à Lilliburlero, intéresse plutôt l'histoire. Mais l'histoire vivante d'un siècle que Miss Wegdwood avait déjà et justement contribué à réintégrer dans l'actualité. Elle ramène nos jugements à l'optique du temps et les y ajuste. Elle suggère des études plus poussées (p. ex. du mystérieux Wither). Elle fait justice de certains à ravir, tout en leur donnant leur dû (Butler). Il y a intérêt et plaisir à s'arrêter à cette broderie sur le péplos de Clio.

The Henry Miller Reader, ed. by **L. Durrell** (Norfolk, New Directions, 1959, 413 p., 6 doll. 50). — Une anthologie de Miller : voilà qui intéressera ses nombreux admirateurs français. Le livre est gros, et pourtant on voudrait y voir figurer bien des passages qui n'y auraient pas tenu. On ne se plaint pas du choix. Au contraire, il est sûr et aussi complet qu'il se pouvait. L'auteur en est Lawrence Durrell, un des fervents les plus anciens et les plus autorisés de Miller. Son introduction suggère pourquoi il tient son ami pour un grand écrivain et quel fut le principe de son édition : montrer ce Protée dans sa diversité, du conte à l'essai, toujours aussi aisé et heureux, et ajoutant indéfiniment à sa propre biographie, « grande confession tourmentée » de sa bataille intérieure. On se plongera passionnément dans ce volume.

Desperate Rider, by **F. O'Rourke**; **Terror Comes Creeping**, by **C. Brown**; **Terror Comes Creeping**, by **C. Brown**; **Cobra Venom**, by **J. B. West**; **The Desired**, by **C. Brown**. Chac. : 128 p., 25 c. — **The Incident**, by **M. Rivette** (240 p.) ; **The Strange Ordeal of the S. S. Normandier**, by **H. L. Tredree** (143 p.) ; **Methuselah's Children**, by **R. A. Heinlein** (160 p.) ; **The Land Beyond**, by **B. Gulick** (175 p.) ; **Suddenly Last Summer**, by **T. Williams** (93 p.). Chac. : 35 c. — **The Rainbow and the Rose**, by **N. Shute** (223 p.) ; **Strike Heaven on the Face**, by **C. Calitri** (223 p.) ; **The Irish Genius**, ed. by **D. A. Garrity** (254 p.) ; **Chinese Thought**, by **H. G. Creel** (240 p.) ; **The Song of Songs**, tr. by **H. J. Schonfield** (128 p.) ; **Gestalt Psychology**, by **W. Köhler** (222 p.). Chac. : 50 c. — **Little Band of Prophets**, by **A. Fremantle** (320 p., 75 c.). — Tous : N.Y., NAL, 1959-60. — **1.** On ne le prendra pas vivant. — **2.** Une petite sœur de Miss Blandish. — **3.** Un père veut tuer sa fille héritière. — **4.** Il échappe à une femme dangereuse. — **5.** Amour et détection. — **6.** Seize hommes seuls sur la mer. — **7.** Histoire vraie de terreur à bord pendant la guerre. — **8.** De Charybde en Scylla dans l'espace en 2125. — **9.** Vers l'Orégon, aux temps héroïques. — **10.** Pièce violente, écrite pour l'écran par un auteur célèbre. — **11.** Un pilote de combat et trois femmes. — **12.** Un club de jeunes émancipés. — **13.** Vingt-huit nouvelles d'auteurs irlandais, certains fort connus. — **14.** La pensée chinoise de Confucius à Mao. — **15.** Nouvelle traduction, avec commentaire, du Cantique des Cantiques. — **16.** Aux frontières de la psychologie moderne. — **17.** Histoire et portraits des célèbres socialistes fabiens.

My Poor Arthur, by **E. Hanson** (London, Secker and Chatto, 1959, 300 p., 30/). — Sur la lancée de son récent Verlaine, Mrs. Hanson s'occupe maintenant de Rimbaud. Elle a écrit de meilleures biographies. Celle-ci veut illustrer une thèse au moins contestable, celle des efforts constants de Rimbaud pour se concilier l'affection de sa mère. De plus, dans une biographie, mieux vaudrait ne pas empiéter sur l'œuvre, ou le faire moins hâtivement. Le récit ne manque pas de vivacité.

Rip van Winkle, by **W. Irving** (Ib., Heinemann, 1960, 130 p., 30/). — Très jolie édition du conte bien connu de l'homme qui revient chez lui après vingt ans chez les fées. Grand in-8°. Typographie spacieuse. Papier confortable. Et surtout les cinquante illustrations hors texte, plus un frontispice, d'A. Rackham, sans compter les lettrines et culs-de-lampe au trait. Illustration d'époque, et qui porte le cachet de cet artiste aux couleurs sobres, à l'horreur plaisante, mais un peu inquiétante.

Selridge, by **R. Pound** (Ib., Id, 1960, 272 p., 25/). — Merveilleuse histoire vraie d'un grand capitaine d'industrie, américain de naissance, créateur d'un des plus énormes magasins de Londres que tout le monde a vu en passant à Oxford Street. A l'origine de tout cela, il y a le roman d'un jeune puritain qui, sans avoir tout inventé de son œuvre, avait néanmoins le culte du travail, le génie de la publicité, l'esprit de risque (il est mort presque ruiné), l'entente de l'élément humain dans le commerce, et des amis variés parmi les illustres. Très bien raconté.

The Great Fortune, by **O. Manning** (Ib., Id., 1960, 296 p., 16/). — On est en retard ici avec cette romancière connue et dont on n'a jamais parlé à nos lecteurs. Son dernier livre, le premier d'une série de trois, raconte la première année de mariage de deux jeunes Anglais : l'année 39-40 qu'ils passent à Bucarest. Plusieurs thèmes s'entrelacent : leur adaptation mutuelle (la jeune femme paraît de bonne composition) ; la colonie en pays étranger; ce pays, loin de tout, insouciant et tremblant entre les colosses, riche et sordide, et qui méritait sa place en littérature. Composition droite et ferme. Style brillant d'aisance. Observation aiguë.

Five Red Herrings (284 p.) ; **The Nine Tailors** (255 p.) ; by **D. L. Sayers.** (Ib. : Ib., Four Square, 1959, 2/6. — Dorothy Sayers, morte récemment, était une reine du roman de détection. Voici deux de ses célèbres histoires. La première se passe en Ecosse et présente six suspects; par bonheur, Lord Peter Wimsey est là. La deuxième mêle avec virtuosité la découverte à la science des sonneries de cloches en Angleterre, noble savoir. C'est probablement la meilleure de l'auteur.

Brecht : A Choice of Evils, by **M. Esslin** (Ib., Eyre and Spottiswode, 1959, 317 p., 35/). — Il est trop tôt pour une biographie de Brecht. Sans doute l'auteur de ce livre remarquable sur un sujet de grand intérêt a dû parler de la vie de l'écrivain. Son objet est de décrire « la personnalité artistique » de Brecht; c'est-à-dire entre autres de démêler s'il se peut sa complexité et les ambiguïtés dues à son caractère, et qui font qu'il émeut en faisant rire; de distinguer chez lui le poète et le communiste, distinction indispensable à l'intégrité de son génie. Or, en toute sérénité, on montre Brecht et le parti essayant de s'utiliser mutuellement. De façon générale, on comprend après ce *Brecht* qu'il s'agit d'un des principaux interprètes de notre époque, et dans quel sens il est au théâtre un précurseur. Très secourables, en fin de volume, la chronologie et la liste analytique des œuvres (la représentation récente du *Cercle de craie* à Paris est oubliée).

Shakespeare's Wooden O, by **L. Hotson** (Ib., Hart-Davis, 1959, 335 p., 30/). — Il faudrait revenir un jour plus longuement sur ce livre où Hotson apporte de nouvelles découvertes dans une voie ouverte il y a quelques années (on en a parlé ici). Sa thèse est que notre conception de la scène élisabéthaine est viciée, sans bonne raison, par nos habitudes actuelles, et que cette scène était visible transversalement, à l'avant et à l'arrière; et que les meilleures places étaient là où, sur la foi de dessins mal interprétés, nous plaçons le vestiaire des acteurs devant un mur de fond. Ce vestiaire, d'après Hotson, était sous la scène où l'on accédait par une trappe; même disposition pour monter à l'étage, réparti de part et d'autre au lieu d'être derrière. Hotson apporte à sa démonstration une science profonde des pièces de théâtre et des textes de toute espèce; l'art de les exploiter au maximum; une chaleur et une volubilité difficilement résistibles, tant il a réponse à tout (voyez comme il montre leur béjaune à des contradicteurs qui n'ont pas compris

les textes italiens qu'ils citent). Son argumentation, amplement organisée, suit deux axes : la crédibilité historique, les nécessités de la scène. Dans une guerre d'hypothèses et d'interprétations, on est bien tenté de se rallier à lui. Pourtant il appelle proscenium ce qui est un postcenium. Et le vestiaire des acteurs, dans le Songe d'une nuit d'été, est derrière un aubépin et non sous la scène qui est un gazon.

Watch and Ward, by **H. James** (Ib., Id., 1960, 238 p., 16/). — Le tout premier roman de James, publié en 1871, remanié en 1878, jamais édité en Angleterre, et que James dédaignait. Il est certain que ce n'était qu'un début — un Jean Santeuil, écrit prolixement (la version remaniée, celle qu'on nous donne, est bien supérieure) et avec de naïfs sous-entendus érotiques dont on sourit aujourd'hui. Donnée : un riche Bostonien adopte une enfant de douze ans en espérant que plus tard, en toute auto-détermination, elle l'épousera. Mais il y a dans le livre de quoi en faire d'autres : l'un des grands intérêts de l'introduction de L. Edel est de montrer en quoi ce premier roman en annonce plusieurs ultérieurs.

Cavalier Poets, by **R. Skelton** (52 p.). **Trollope,** by **H. S. Davies** (40 p.). Chac. : Ib., Brit. Council and Longmans, 1960, 2/6. — Nos 117 et 118 de « Writers and Their Work ». Ils sont parmi les bons de la série et comptent comme essais critiques fermes et fins. Skelton choisit quatre poètes entre les Cavaliers, les situe à part des lyriques de la Renaissance et des « métaphysiques », et les distingue avec précision. Le Trollope montre la même équité, la même lucidité, le même style d'honnête homme dans le jugement littéraire.

Plays of the Year 19, ed. by **J. C. Trewin** (Ib., Elek, 1959, 407 p., 18/). — Dans ce volume d'une série qui n'est plus inconnue au Mercure, domine la comédie. Une adaptation du Malade imaginaire par M. Malleson, moderne sans être infidèle ni vulgaire, intéressante pour cela. Puis deux œuvres légères, mais drôles et bien construites : The Grass is Greener, de H. et M. Williams; Let them Eat Cake, de F. Lonsdale. Enfin The Splendid Outcasts, drame de César et de Lucrèce Borgia, celle-ci différente de sa légende et prétexte à une étude de femme, dans une atmosphère de civilisation barbare et de crainte. L'auteur, R. A. Sisson, avait déjà donné un drame historique au nº 18 signalé ici en automne.

The Fortunate Mistress, by **D. Defoe** (Ib., Id., 1960, 320 p., 3/6). — Célèbre histoire de Roxana, courtisane pour nourrir ses cinq enfants, enrichie et respectablement retirée, avec des traverses et des incidents comiques. Amusant comme Moll Flanders.

A Man of Power, by **I. Colegate** (Ib., Blond, 1960, 254 p., 15/). — Se souvient-on du premier roman de l'auteur, The Blackmailer? Voici le second, qu'on peut remarquer. Ogden, qui s'est fait lui-même, se sert de Lady Essex Cowper pour entrer dans son monde, tandis qu'elle est attirée par sa force et sa richesse. Complications avec la fille de la Lady. Bien raconté, avec le don d'observer. — J. V.

VARIÉTÉS

SUR DEUX MOTS « HISTORIQUES » DE DAUMESNIL. — On sait ce qu'il faut penser, en général, des mots historiques, arrangés, quand ils ne sont pas inventés.

En m'appuyant sur des documents inédits, j'ai apporté naguère (Mercure de France **du 1er mars 1951) de nouvelles raisons de douter de celui du chevalier d'Assas à Clostercamp. Je voudrais, cette fois,**

présenter quelques réflexions sur deux mots attribués à Daumesnil, gouverneur de Vincennes, lors du siège de 1814 et du blocus de 1815.

Le premier est le plus connu. Il répondait à la demande de reddition de la place, faite par un colonel russe envoyé de Barclay de Tolly : « Je vous rendrai Vincennes quand vous m'aurez rendu ma jambe. »

Le plus récent des biographes de Daumesnil (1937) allié à sa famille et disposant des papiers de celle-ci, prétend que la postérité a déformé la phrase dont la forme authentique (?) serait : « Je ne rendrai la place que sur l'ordre de Sa Majesté l'Empereur! Les Russes m'ont enlevé ma jambe, il faut qu'ils me la rapportent ou qu'ils viennent prendre l'autre! » C'est un peu long et cérémonieux. En l'absence de témoignages certains, je pense que la postérité a eu raison de restituer à cette fin de non recevoir à panache sa concision et sa vigueur de mot à l'emporte-pièce, conforme au génie de celui qui l'avait adressée, et qui n'avait rien d'un phraseur.

Le second mot, prêté à Daumesnil, appelle de plus longs développements. Il se raporte au blocus de 1815 et concerne Blücher. Celui-ci ayant, dit-on, demandé la reddition de la place contre une forte somme (qui varie selon les narrateurs), Daumesnil aurait fièrement répondu : « Je ne vous rendrai ni la place, ni votre lettre. A défaut de mieux elle servira de dot à mes enfants. » Il s'agirait cette fois d'une proposition écrite et non verbale, et d'une réponse également écrite que l'on aurait dû entourer de tous les soins de conservation qu'elle méritait. Voyons ce qu'il en est.

La Biographie universelle Michaud (dont le premier tome est daté de 1843) semble placer cette deuxième réplique au moment du siège de 1814, ce qui est une erreur manifeste, puisqu'à cette date la garnison de Vincennes avait affaire aux Russes et non aux Prussiens. Elle ajoute ceci : « Bien que M. Dupin ait dit plus tard que Daumesnil ne voulut « ni se rendre ni se vendre » [encore un « mot »!], nous ne pensons pas qu'il ait été fait d'offres d'argent. » Alors? Le « mot » aurait-il pour origine un effet de tribune de Dupin?

La Nouvelle biographie générale d'Hœfer (Firmin-Didot), postérieure à celle de Michaud (le premier tome est de 1857) commet des erreurs plus graves en datant de 1815 les deux répliques à la fois! Elle ajoute une précision — si l'on peut dire! — sur l'offre de Blücher qui aurait été de trois millions. Enfin, en citant la réponse de Daumesnil à la lettre (?) destinée « à servir de dot à mes enfants » elle donne une référence : le Moniteur universel de 1815, page 1606. Or, cette référence est fausse. Le Moniteur, pour l'année 1815, repré-

sente un tome de moins de 1600 pages, et, du reste, il n'y est nulle part question de Daumesnil ni de ses mots héroïques.

D'autre part, dans la biographie (hagiographique) de Daumesnil dont il a été question au début de cette note, à propos de son premier « mot », l'auteur a écrit : « La tradition [hum!]... veut même qu'une entrevue ait eu lieu sur les glacis du fort, entre Daumesnil et Blücher... Il [celui-ci] lui offrit un million et demi, avec la promesse de ne jamais dévoiler ce marché. Le manque d'eau, lui dit-il, ainsi que la formidable armée affectée au blocus, justifieraient pleinement cette capitulation. L'avenir serait assuré pour votre femme et votre fils. »

Toujours d'après la tradition endossée par l'auteur du volume, Daumesnil aurait répondu sentencieusement : « Sachez, Monsieur, qu'un Français ne s'achète point. Je ne rendrai pas la place et, à défaut de mieux mon refus servira de dot à mes enfants. » Singulière formule. Le citateur s'est cru obligé d'ajouter : « Il est parfois rapporté que Blücher aurait fait cette proposition par écrit. Daumesnil aurait alors répondu : « Je garde cette lettre [Parbleu! mais alors qu'est-elle devenue?] Elle servira de dot à mes enfants. » Mais cela semble une bien grande imprudence de la part de Blücher. »

En effet, c'est même une invraisemblance criante.

Essayons donc, à l'aide de trois documents inédits, ou peu connus, de faire pénétrer quelque lumière dans ces brouillards.

Le premier est une attestation bénévole établie en 1833, après la mort de Daumesnil, et dix-huit ans après les événements qu'elle relate, par un certain Jean Bernard Canis, qui avait soixante-treize ans quand il la rédigea. Elle est soigneusement conservée dans les papiers de la famille Daumesnil, et l'un de ses descendants nous en a adressé une copie en 1932, au moment du centenaire de la mort du glorieux défenseur de Vincennes.

Canis, qui était magasinier au fort, prétend avoir assisté sur les glacis de celui-ci à l'entrevue de son chef avec le maréchal Blücher, qui commandait, non le blocus, mais les troupes prussiennes d'occupation, avec résidence à Paris. Il « croit bien » que celui-ci offrit un million à son indomptable adversaire. Il affirme avoir été témoin de la colère de la brave « Jambe de bois » qui menaça de faire tout sauter; et à la fin de sa légende pour image d'Epinal, il prend des précautions contre la suspicion qu'il pressent. Et en effet, qui ne s'étonnerait de voir Daumesnil, fort strict sur ses prérogatives de gouverneur de Vincennes, se faire suivre, pour une telle entrevue, d'une garde-magasin? Qui ne douterait que, malgré sa rudesse ou sa brutalité même, Blücher ait humilié Daumesnil en lui faisant, devant

un tel subordonné, des offres déshonorantes? A noter que dans tout cela il n'est pas question de la fameuse lettre « qui servira de dot à mes enfants ».

On est surpris qu'un document d'une valeur aussi contestable puisse être tenu pour une pièce à conviction par des personnes directement intéressées à la gloire de Daumesnil.

Une deuxième pièce mérite a priori plus d'attention car elle émane de Daumesnil lui-même, Il s'agit d'une note adressée au ministre de la Guerre au lendemain de l'avènement de Louis-Philippe, note qui figure dans son dossier aux Archives de la Guerre à Vincennes, et dans laquelle il rappelle fièrement ses états de services et les avantages que sa ferme résistance à Vincennes ont valu à la France (conservation de 90 millions de matériel), avec, en contre-partie les pertes pécuniaires que lui ont causé la chute de Napoléon, pour terminer par ses prétentions justifiées au grade de lieutenant général.

Il y fait une allusion aux « offres que les Etrangers lui ont faites » qui étaient déshonorantes, qu'il a repoussées « et qui certes avaient de quoi tenter la cupidité ». Allusion un peu trop générale et vague, qui semble rappeler un trait faisant partie de sa légende, plus qu'un souvenir personnel, concret et marquant. Il a cru malheureusement devoir ajouter : « Je n'ai trahi ni Louis XVIII, ni Charles X, je ne leur avais jamais prêté serment, je ne les avais jamais vus. Charles X a envoyé chez moi le prince de Poix et le Duc de Gramont, je n'ai rien voulu accepter d'eux; pas même la croix de Saint-Louis dont on m'a envoyé deux nominations que je puis encore montrer. »

Mais cette note voisinait dans le même dossier avec une lettre de Daumesnil datée de Vincennes, 10 décembre 1814, qui paraissait sans doute un peu gênante à certaines personnes exagérément soucieuses de la réputation de Daumesnil (et moins de la leur), et qui a disparu depuis 1932, date à laquelle j'en ai pris copie en raison de son intérêt psychologique. La voici :

Monseigneur,

Je supplie Votre Excellence de vouloir bien m'accorder la croix de Saint-Louis.

Je suis en service depuis 1792.

J'ai fait les trois premières campagnes d'Espagne, celles d'Italie, d'Egypte, de Maringo (sic), de Prusse, d'Autriche; enfin je me suis trouvé à tous les combats, à toutes les batailles qu'a livrées l'armée française, jusqu'à la bataille de Wagram où j'ai perdu ma jambe.

Gouverneur de Vincennes, j'ai rempli mon devoir avec honneur. Le Roi trouvera toujours en moi un soldat fidèle et dévoué.

Monseigneur, j'attends cette grâce de Votre Excellence; ma reconnaissance égalera mon zèle à servir Sa Majesté.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Daumesnil,
Gouverneur de Vincennes.

Vincennes, 10 X^{bre} 1814.

Ce texte, réintroduit en copie certifiée dans le dossier de Daumesnil, par le colonel de Cossé-Brissac, chef du Service historique de l'Armée, et répertorié, pour éviter une nouvelle subtilisation, ne figure pas, bien entendu dans la biographie hagiographique publiée en 1937, dont il a été deux fois question ici; et dans la « note » de 1830 où Daumesnil réclame **le grade de lieutenant général, l'auteur a supprimé la phrase : « pas même la croix de Saint-Louis dont on m'a envoyé deux nominations que je puis encore montrer. »**

Car cette affirmation d'un double refus de cette décoration n'est pas une simple défaillance de mémoire, c'est proprement une imposture. La croix, demandée le 10 décembre 1814 fut en effet accordée le 17 janvier 1815, comme en fait foi, dans le dossier du général, la minute du relevé de ses services adressé le 19 janvier 1880 à son fils, le baron Daumesnil, demeurant alors 49, rue de Grenelle à Paris. Un autre document, original celui-là, confirme cette appartenance à l'ordre de Saint-Louis, c'est l'envoi d'un secours de 1000 francs à Mme Daumesnil, veuve d'un officier général chevalier de Saint-Louis, en vertu d'une décision ministérielle du 29 septembre 1832.

Il résulte de tout ceci que l'imposture de Daumesnil nuit beaucoup à son affirmation, contenue dans la même lettre, touchant une tentative de corruption dont il aurait été l'objet, en 1815 (de la part de Blücher, qui n'est pas nommé, naturellement).

Le troisième document concernant l'offre de reddition de la place de Vincennes contre argent, a une autre valeur que les deux premiers. Il n'est pas inédit, ni complètement inconnu, mais il n'a pas été exploité. C'est le Journal du blocus de Vincennes en 1815 **tenu par l'adjudant du génie Bénard « lu et approuvé » par « le baron Daumesnil, gouverneur ».**

Vraisemblablement destiné au ministre de la Guerre, on ne sait comment, relié à Périgueux par un nommé Mespoulède, il a pu devenir la propriété d'un des libraires Saffroy, à qui M. Gaston Petit, secrétaire général des Amis de Vincennes **l'acheta, antérieurement à 1932, et me le communiqua il y a vingt-sept ans. Il avait d'ailleurs été édité par les soins d'Abert Philippe chez Charavay frères et tiré**

à 312 exemplaires, dont 12 sur papier de Chine et 300 sur Hollande.

On peut se persuader en le lisant que son rédacteur a été à même de connaître toutes les péripéties du blocus où il a joué un rôle, soit comme témoin, soit comme acteur. Sa relation écrite au jour le jour, sans apprêt, dans le style de ce genre de documents militaires, rend un son de vérité incontestable. Il y mentionne non pas une, mais sept sommations faites au gouverneur de rendre sa place, et l'on n'y trouve aucune indication d'une entrevue de celui-ci avec Blücher sur les glacis du fort, ou d'une lettre de Blücher contenant autre chose que des menaces, si l'on se refusait à capituler. Pourquoi aurait-il commis de telles omissions? N'oublions pas que ce Journal du blocus a été « lu et approuvé » par Daumesnil qui, ne faisant ordinairement nul mystère de ses hauts faits, bien au contraire, n'aurait pas imposé à l'adjudant Bénard le silence sur les offres qu'il aurait fièrement repoussées, soit verbalement, soit par écrit.

Le deuxième « mot historique » de Daumesnil, le plus fier, en somme, paraît donc bien appartenir à la légende.

J'ai dit, en débutant, que les mots historiques étaient généralement arrangés quand ils ne sont pas inventés. Ceci doit s'appliquer surtout au passé, car de nos jours, avec les enregistrements sonores, une ère nouvelle a été ouverte pour les mots historiques.

A qui viendrait-il l'idée, par exemple, de contester, l'authenticité d'un mot fameux comme : « La route du fer est et restera coupée » dont le ton péremptoire et le son nasillard tintent encore à nos oreilles, et qui constitue un joli bagage littéraire pour entrer à l'Académie française?

Robert Laulan.

GAZETTE

Une vie pour expliquer un livre.

Il y avait déjà trois quarts d'heure que nous bavardions, ou plutôt que Georges Duhamel bavardait — à petit bruit de sa voix sourde, sans presque remuer les lèvres, sous son grand béret alpin, et de temps en temps il relevait les pans de sa cape sur les genoux — quand il me dit :

— Vous étiez venu m'interroger sur les **Nouvelles du sombre Empire?**

— Oui, mais...

Ce « mais » de ma réponse, je le reprends maintenant. ...Mais nous n'avions pas perdu notre temps. Ce voyage en zigzags dans le passé et parmi les souvenirs tressait, sans qu'il y paraisse, le contexte grâce auquel le dernier livre de Duhamel atteint sa pleine résonance. Plusieurs critiques l'ont fait remarquer : cette descente aux enfers est bien de l'homme qui a écrit les Salavin et les **Scènes de la vie future.**

Duhamel m'a donc parlé du groupe de l'Abbaye. Et cela signifie amitié, nostalgie des amis disparus. « Je suis entouré de fantômes. » A propos de cette même Abbaye, il ajoute : « Nous apprenions le métier d'imprimeur. J'étais arrivé à lever mille deux cents signes à l'heure. » A verser au dossier de l'amour de l'artisanat. Puis nous voici au **Mercure** où Duhamel, encore tout jeune, fait la critique de la poésie et assure la relève des symbolistes dont Paul Fort est aujourd'hui le seul survivant. De là, nous passons chez Gallimard où Duhamel avait publié des poèmes et des œuvres de théâtre. « Je n'y suis pas resté. Gide y exerçait une influence que je trouvais peu supportable. » Ce Gide, on peut le dire puisque tout le monde l'a reconnu, c'est l'Ephron du **Sombre Empire** qui supporte beaucoup mieux que le pauvre Lestrangier les souffrances du ténébreux séjour. « Son nom, me précise Duhamel, n'a rien à voir avec effronté. » Assurément, c'est plutôt la duplicité qui le caractériserait. Et enchaînant sur le sujet du théâtre, Duhamel poursuit : « Il me semblait qu'écrire des pièces me

mettait en contact plus étroit avec le public. » Là-dessus, à brûle-pourpoint, d'une façon qui lui est coutumière :

— Vous exercez un second métier?

Je réponds qu'avant de vivre de ma plume, j'ai été professeur.

— Très bien, c'est une bonne chose. Sans la guerre, j'aurais été un autre écrivain. Elle m'a fait découvrir la littérature de témoignage. Parler au nom des hommes simples à qui la parole est d'habitude refusée.

Entre chacune de ces remarques dont je ne rapporte que l'essentiel, Duhamel a encore fait allusion à Wagner que, du temps de l'Abbaye, il était allé écouter à Berlin, au cœur humain — c'est de l'organe qu'il parle — « dur et glissant comme une grosse carpe », à ces « étranges calculs » qu'il était obligé de faire dans les hôpitaux du front « pour ne pas perdre trois heures à opérer un blessé condamné d'avance ». Et cette question encore une fois directe :

— Vous dormez bien? Moi pas.

Tout n'est-il pas réuni dans ce long préambule pour comprendre les **Nouvelles du sombre Empire?** Poésie, musique, amitié, l'ensemble de ce qui constituait sans doute, pour Lestrangier, le meilleur de son existence terrestre. Puis son humilité, ses scrupules, son immense soif de tendresse, vertus dont se trouve justement paré le seul intercesseur que Duhamel rencontre aux enfers : saint François. Passons au décor infernal : l'inhumanité des relations bureaucratiques, la machine qui « retire à l'homme ses plus belles qualités », les Ephron qui s'accommodent du mal, et répandue dans tout le livre, comme une éternelle grisaille, la torture de l'insomnie, cauchemar éveillé, coupé de douleurs physiques. En un mot, l'homme sensible, secret, en apparence désarmé qui affronte le monde moderne et son vertigineux progrès; qui s'y trouve écrasé mais poursuivra malgré tout, à petit bruit de voix sourde, ce qu'il estime être son devoir : « la perpétuelle critique de la civilisation ».

J'ajouterais que son second métier, la médecine, charnière où se rejoignent la science et la charité, est peut-être pour beaucoup dans la manière dont Duhamel conçoit l'éthique de son premier métier, la littérature.

Pour clore notre entretien par ce qui aurait dû en être l'objet, Duhamel n'a plus que quelques phrases à prononcer :

— Le sujet de l'enfer n'a pas été traité depuis Dante. C'est notre civilisation qui m'a donné l'image de ce que j'avais à décrire. Une civilisation qui, dans son ivresse rationnelle aboutit à des résultats sinistres.

J'avouerai que cet enfer m'a fait rêver aussi à d'autres choses d'où la personne de Duhamel n'est pas exclue. Le fait tout d'abord, que

dans la fiction romanesque, Lestrangier ait pu le visiter et en revenir. Le fait que l'écrivain l'ait conçu sur le modèle du monde réel, qu'il soit allé jusqu'à l'imaginer en état d'évolution et qu'il ait évoqué des échanges entre notre univers visible et cet univers ténébreux. Bref, cet enfer qui n'est pas un « ailleurs » immobile, éternel, étanche, où l'on disparaît pour toujours, m'a fait songer qu'il ne pouvait être, ainsi créé hors de toute métaphysique, qu'une vision « d'agnostique chrétien », comme Duhamel s'est défini un jour devant moi. Encore une surprenante situation charnière.

La chose, au premier abord, peut paraître heureuse. Nous n'avons pas à craindre l'indicible. Mais à la réflexion n'est-ce pas là ce qui ajoute le plus au caractère désespéré des **Nouvelles du sombre Empire?** L'enfer continue ce que nous avons reconnu pour mauvais, il nous y emprisonne définitivement. Il ne saurait être le point d'appui hors du monde sur lequel un levier appuyé modifierait le cours du monde. Qu'il soit ici ou dans cet « ailleurs », Lestrangier subit la même fatalité. A moins que, dans un prochain volume, il s'en aille au paradis. Mais alors consentira-t-il à en revenir et comment le décrira-t-il, s'il s'agit vraiment d'**autre chose?**

Georges Piroué.

« La leçon de Phèdre. »

Les pages que Pierre Jean Jouve a publiées sous ce titre dans le *Mercure* de février ont été très commentées. Nous publierons dans notre prochain numéro une longue lettre où M. Jean Pommier, de l'Institut, nous fait part de ses observations à ce sujet, et de ses réserves. En attendant, signalons, entre autres, deux des réactions relevées dans la presse.

De Jean-Jacques Gauthier, dans le *Figaro* du 3 février :

« La *Phèdre* de Jean Meyer continue à faire parler d'elle. Après « l'article de A. M. Cassandre qui, dans le numéro de janvier de « *Plaisir de France*, motivait ses conceptions, voici que dans « le numéro de février du *Mercure de France* et sous le « titre *La leçon de Phèdre*, le grand poète Pierre Jean « Jouve engage son autorité en faveur de la récente réalisation de la « Comédie-Française. »

D'Yves Florenne, dans le *Monde* du 3 mars :

« Pierre Jean Jouve, dans le *Mercure de France*, prend « avec vivacité la défense de la *Phèdre* représentée au Français. « Il constate ici, comme nous l'avions fait récemment pour le T.N.P., « le divorce entre un public amateur « attentif et enthousiaste » et

« un public professionnel accordé dans « un concert bien conduit d'ani-« mosités et d'erreurs ». Voilà pourquoi Pierre Jean Jouve, qui ne fait « point métier de critique, entend tirer publiquement la « l e ç o n « d e P h è d r e », tout en éclairant la « méchante lanterne du « goût parisien ». Une lanterne, en effet, qui ressemble trop souvent à « celle de Courteline, en verre de couleur et imitation de fer forgé.

« Il y a dans ce texte, sur le costume et le décor, deux pages cen-« trales qui contrastent étrangement avec les appréciations passe-par-« tout en usage. Un décorateur peut éprouver de la fierté à provoquer « pareil commentaire (...) »

Yves Florenne conclut :

« Cette « leçon de Phèdre » est double. Car elle est aussi une leçon « de critique dramatique : celle qui découvre les raisons profondes et « élucide, aussi éloignée de la critique-paraphrase que de la critique-« impression et de la critique-caprice. »

Un ami de Diderot : complément par Georges Roth.

M. le Professeur Joseph E. Tucker, de l'Université du Wisconsin, U.S.A., a eu l'extrême amabilité de me faire parvenir le texte d'une lettre inédite de Diderot à Guéneau de Montbeillard, appartenant aux collections de la Bibliothèque universitaire du Wisconsin, à Madison. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de ma cordiale gratitude.

Cette lettre prend naturellement place après celle du « début de janvier 1767 », très précisément entre les pages 84 et 85 de l'article U n a m i d e D i d e r o t, paru dans le numéro de janvier 1960 du « Mercure de France ». Elle invalide en partie le commentaire introductif (p. 85) de la sixième lettre. Il devient en effet évident que, si Diderot prévoit, dès le 5 février, qu'il pourrait « se laisser entraîner sous le pôle », c'est-à-dire à Saint-Pétersbourg, c'est que — si vaguement que ce puisse être — la chose est déjà tant soit peu dans l'air.

[5 février 1767]

« Monsieur et cher Ami,

« Rien qu'un mot : et les hardes de notre orpheline, les avez-vous? « Attendez-vous une occasion pour nous les envoyer? Je vous demande « mille pardons de l'embarras que je vous ai donné, et de l'importunité « qui s'y ajoute.

« Et si je me laissais entraîner sous le pôle par l'attrait des honneurs « et de la richesse, qu'en diriez-vous, vous qui en sortant de Paris pour « vous aller renfermer dans une chaumière, avez pris votre bâton et « secoué la poussière de vos piés sur toutes les vanités de ce monde, et

« trouvé le bonheur dans le village de Semure (sic), avec une douce « compagne, un joli enfant, et quelques bons livres.

« Non pardieu! je ne donnerai jamais à mes amis un état par sols « et deniers de ce qu'ils valent pour moi.

« Adieu, mon ami; mon respect à madame, mes amitiés à l'enfant; « et envoyez-nous des chemises, des casaquins, des basches et les « autres guenilles de Louyson. »

à Paris, ce 5 fév. 1767.

Le cinquantenaire de la mort de Jules Renard.

Nous avons signalé dans notre numéro de février l'ouverture d'une souscription publique destinée à la restauration du monument de Jules Renard à Chitry-les-Mines (Nièvre) sous l'égide d'un comité présidé par M. Maurice Mignon. L'inauguration du monument restauré est fixée, rappelons-le, au dimanche 24 juillet 1960, au moment où sera célébré le cinquantenaire de la mort de l'écrivain.

Rappelons que l'on peut adresser les dons au Comité du Monument de Jules Renard, Mairie de Chitry-les-Mines (Nièvre, C.C.P., Paris, 12-872-77.

A propos de Léautaud.

A la suite de la note parue dans le *Mercure* de février, p. 357, sur le *Bestiaire* de Léautaud publié récemment aux Editions Grasset, Mlle Marie Dormoy nous adresse la mise au point suivante :

« Il n'y a pas lieu de penser que les *Notes*, mentionnées par Paul Léautaud dans son Journal du 4 septembre 1929, sont les textes qui forment le *Bestiaire*. Ceux-ci ne sont que le récit minutieux et tenu au jour le jour des sauvetages effectués par Léautaud lui-même ou par ceux qui l'y aidaient. Ces *Notes* devaient constituer une sorte de règle, former un ensemble de conseils destinés à ceux qui s'occupent des bêtes, afin de leur apprendre comment il faut les soigner, les sauver, les nourrir, les aimer.

Ces *Notes* n'ont pas été retrouvées. Elles ont dû être détruites par Léautaud lui-même qui, à plusieurs reprises, notamment au cours de l'été 1955, a brûlé, dans son jardin, un nombre considérable de manuscrits, entre autres celui d'une nouvelle version l'*In Memoriam*.

Mlle Marie Dormoy nous signale d'autre part qu'elle prépare la *Correspondance* de Paul Léautaud : elle prie toutes les per-

sonnes possédant des lettres ou des billets de cet écrivain de se mettre en rapports avec elle, en lui écrivant au Mercure de France.

A propos de Casanova.

La presse a beaucoup parlé de Casanova au mois de mars. Elle en parlera davantage au mois d'avril, puisqu'en avril doit commencer à paraître la première édition française des *Mémoires* conforme au manuscrit original.

Rappelons à cette occasion le livre qu'Edouard Maynial et Raoul Vèze ont publié au Mercure en 1952 : *Casanova après les « Mémoires »*. C'est le seul ouvrage qui existe sur la fin de l'aventurier; il est dû à deux spécialistes éminents (qui ont eu l'art, si rare, de ne pas faire étalage de leur érudition).

Rappelons aussi un autre livre du fonds du Mercure : *La Vie de Casanova*, par André Dubois La Chartre.

Au Mercure de France

★ Nous apprenons la mort de M. Robert Barroux, conservateur aux Archives de la Seine. Robert Barroux avait assumé avec le cardinal Grente la direction du « Dictionnaire des lettres françaises ». Il avait également consacré plusieurs ouvrages à « Dagobert », aux « Assises de la France royale », à « Paris et son rôle dans l'histoire de la civilisation ». Il nous avait remis dernièrement un article qui figure au sommaire de ce numéro : « Sébastien Mercier, le promeneur qui ne sait où il va ».

★ Bruno de Panafieu vient de publier chez Grasset son premier livre dans la collection « les chemins de l'écriture »; il a pour titre : « l'Homme à l'Odeur de Poireaux ».

★ Nous avons été heureux d'apprendre que Jean Rousselot était promu au garde de chevalier dans l'ordre des Arts et Lettres.

★ Dernier né des prix littéraires, le ou, plutôt, les prix Combat, puisqu'ils sont deux, ont été décernés pour la première fois au mois de février. L'un a été attribué à l'auteur du Centenaire, le romancier René de Obaldia, le second a couronné le poète Alain Jouffroy pour son manuscrit « La vie privée ».

Le Mercure de France a publié de René de Obaldia une nouvelle intitulée : « le général inconnu » (mai 1955).

D'Alain Jouffroy : « Découverte du monde », poème (avril 1953), « Le conquérant du séjour », poèmes (janvier 1954); « Voyage à l'intérieur de l'amour » (novembre 1957); « Poèmes contre la peine de mort » (juillet 1959); « Poème vertical » (février 1960).

★ L'ouvrage de Mireille Vincendon « Les Cahiers d'Annabelle » vient de paraître en italien aux éditions Fratelli Fabbri à Milan dans une traduction de Bruno Oddera.

★ Les éditions Baldini et Castoldi à Milan ont publié récemment une traduction de l'ouvrage de Georges Condominas : « Nous avons mangé la forêt ».

★ L'Imprimerie du Compagnonnage a publié récemment une édition de grand luxe de « La Vie vénitienne d'Henri de Régnier illustrée par André Hambourg. Le Mercure de France a réédité en octobre dernier les deux maîtres romans d'Henri de Régnier : « La Pécheresse » et « La Double maîtresse ».

★ 1960 marque le 155e anniversaire de la naissance et le 85e anniversaire de la mort de Hans Christian Andersen. A cette occasion, Pierre Paraf, spécialiste du conteur danois, a donné à la radio une série d'émissions retraçant la destinée passionnante de l'écrivain. La seule édition française des 156 contes d'Andersen a paru en quatre volumes au Mercure de France.

★ De Pierre Jean Jouve, le Mercure a déjà publié : « Diadème », poèmes (juin 1949), « Eternité ravie et verte », poème (avril 1953), « En Miroir » (février 1954), « le spleen de Paris » (septembre 1954), « Sonnets de Shakespeare » (mai 1955), « Invention sur un thème » (décembre 1955), « Scènes de Macbeth » (juin 1956), « Mort d'un cygne », poèmes (octobre 1956), « L'Exposition Baudelaire » (mars 1958), « Inventions », poèmes (juillet 1958), « Proses » (juillet 1959). « La Leçon de Phèdre » (février 1960).

★ de Françoise des Ligneris : « L'homme poursuivi », nouvelle (mars 1958) ; « Bijoux », nouvelle (décembre 1958) ; « Consultation », nouvelle (août 1959).

★ de Hubert Juin : « L'élégie vêtue d'osier », poèmes (novembre 1955), « Monsieur de Vauvenargues » (septembre 1955), « Portrait de Ramuz » (novembre 1956), « La pierre aveugle », fragment (septembre 1958), « Albert Béguin » (octobre 1958) ;

★ de Robert Barroux : « Haines et chimères du duc de Saint-Simon » (décembre 1957) ;

★ de Paul Arnold : « Esotérisme du « Conte d'hiver » (mars 1953) ;

★ Au sommaire de notre dernier numéro (mars) : « Noël interdit » par André Frénaud; « Anthony Brighton », par Georges Govy; « Poèmes », par Andréas Fahlberg; « Corneille ou la nouvelle nature », par Jean-Clarence Lambert; « Une rencontre », par Janine Marat; « Evocation », par André Druelle; « A propos de Baudelaire en 1841 et 1842 ».

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CCCXXXVIII

CCCXXXVIII N° 1157. — 1er JANVIER 1960

CCCXXXVIII N° 1158. — 1er FEVRIER 1960

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). 7142
Dépôt légal : 1er trimestre 1960.

MERCVRE DE FRANC[E]
26, RUE DE CONDÉ, PARIS-VI[e]

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie française

Nouvelles du sombre empire

roman

6,90 NF.

Il a été tiré 125 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma **24 NF.**

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer au MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé — PARIS-VIe
C.C.P. 259-31 Paris

Je soussigné (nom et prénom) ....

adresse ....

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an [1] à la revue MERCVRE DE FRANCE à partir du numéro de ....

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-carte — chèque postal Paris 259-31 [1].

A ...., le ....

Signature :

1) Rayer les mentions inutiles.

TARIF

FRANCE ET UNION FRANÇAISE		ÉTRANGER
Un an	3 000 fr. ou 30 N.F.	3 500 fr. ou 35 N.F.
6 mois	1 600 fr. ou 16 N.F.	1 800 fr. ou 18 N.F.
Le numéro :	300 fr. ou 3 N.F.	Le numéro : 350 fr. ou 3,50 N.F.

MERCVRE
DE
FRANCE

TOME CCCXXXVIII

N° 1160 — 1er Avril 1960

SOMMAIRE

MERCVRIALE

GAZETTE